

**ROCHE PAPIER  
CISEAUX**

**ROMAN**

**ANDRÉE SAURIOL**

# PROLOGUE

Max Vézina s'apprêtait à quitter le site archéologique quand un homme surgit devant lui sans crier gare, le meurtre dans les yeux. *Qu'est-ce que ...?* Inutile de crier, à cette heure tardive, le site était désert. Essayer de fuir ? Impossible, l'autre lui barrait la route. Et comme il le dépassait d'une tête, paraissait fort comme un bœuf, était plus jeune que lui d'au moins une quinzaine d'années, Max se demandait comment il allait se sortir de pétrin-là.

L'autre s'avavançait, ses énormes poings prêts à s'abattre sur Max qui n'avait jamais été assailli de cette manière. Fait comme un rat dans les vestiges du passé.

L'autre. Max aurait dû se méfier pourtant. Sentir que ce type-là n'était pas réglo. Qu'il referait surface un jour ou l'autre et pas pour lui compter fleurette. La semaine précédente, l'homme se présentait sur le site, carte de presse en main, souriant, curieux. Le prétexte utilisé ? Il était à écrire un roman ayant pour trame le monde de l'archéologie au Québec.

Et lui, Max Vézina, professeur émérite en anthropologie et archéologie était, selon l'autre, le seul à pouvoir l'aider à étoffer son propos. Flatté, Max avait accepté de lui accorder quelques minutes de son temps. Et ce, en dépit du fait que l'homme lui fichait la trouille avec son sourire aussi faux que ses dents trop blanches.

Il lui avait même permis de se promener un peu partout sur le site, d'interroger les stagiaires et de prendre des photos. Faut dire que le type avait du bagout et savait s'en servir. Tant et si bien qu'au bout du compte, Max avait oublié son malaise initial.

Erreur grossière.

Erreur fatale.

Max en était convaincu maintenant, il allait le payer de sa vie.

L'homme continuait à s'approcher, menaçant, formidable, un rictus aux lèvres. Désespéré, Max tenta une feinte mais l'autre, *quel était son nom déjà ? Ah oui, un certain Michaud*, le saisit au collet : "T'as vraiment cru que tu m'échapperais, ricana l'énergumène en se ruant sur lui. "T'as ruiné ma vie et tu pensais t'en sortir. Ben, détrompe-toi mon chien sale !"

VLAN, VLAN, VLAN, les coups pleuvaient. Avec les quelques notions de boxe qu'il possédait, Max se défendait tant bien que mal. En fait, plutôt mal que bien. Il n'était pas de taille à affronter ce mastodonte animé d'une rage qu'il ne comprenait pas. *Ruiné sa vie !?! Mais de quoi parle-t-il, bon Dieu ?*

Certes, Max Vézina n'était pas un ange. Ainsi, il aimait bien attirer de très/très jeunes femmes dans son lit pour des leçons particulières. La chair fraîche l'émoustillait au plus haut point. Et puis il avait la conscience plutôt élastique quand il s'agissait de parvenir à ses fins. Eh oui, il avait fait certains "compromis", marché sur les pieds de quelques personnes pour arriver là où il était. Mais pas sur les pieds de ce fou furieux, il était prêt à le jurer devant Dieu.

Hélas Dieu, dont Max se souciait comme d'une guigne d'habitude, était absent au moment où il en aurait eu besoin pour une fois. Les coups continuaient à pleuvoir et les forces de Max faiblissaient à vue d'oeil. Un combat inégal, perdu d'avance.

Qui était cet individu apparemment résolu à lui faire la peau ? Cet énergumène, qu'une semaine auparavant, il ne connaissait ni d'Ève ni d'Adam ? Était-il réellement écrivain ? Et pourquoi s'en prenait-il à lui, Max Vézina ?

Pour une fille ou bien ... ? À moins qu'il se soit trompé de cible ou qu'il soit complètement cinglé ? Ou les deux à la fois ?

Max, trop occupé à parer les coups, n'eut pas le loisir de répondre à ces questions d'une importance capitale pourtant. Il était à deux doigts de perdre conscience quand l'autre s'empara d'une grosse roche et la lui rabattit sur la tête encore et encore.

Le sang giclait partout.

BLACK OUT

Max Vézina, cinquante et un ans, mourut le crâne défoncé.

Sans savoir pourquoi.

# 1

"Dites-donc vous autres, avez-vous vu Max, ce matin ?"

"Pas encore."

"Bizarre. D'habitude, il est toujours le premier arrivé sur le site."

"Et le dernier parti."

Ils étaient sept – quatre hommes, trois femmes dans la vingtaine – sept stagiaires qui faisaient le pied de grue en attendant leur chef. Sept dans la brume qui enveloppait le site archéologique de Fort-Lorette dans l'arrondissement Ahuntsic-Cartierville. Dans ce petit matin blafard, l'emplacement de la mission sulpicienne datant du 17<sup>ième</sup> siècle avec ses vestiges de tranchées, de palissades, de bâtiments en bois, prenait un aspect fantomatique.

"Qu'est-ce qu'on fait ? On l'attend ou on commence sans lui ?" demanda quelqu'un.

"Moi, je vote pour qu'on y aille immédiatement. En venant ici, j'ai entendu à la radio que la circulation est ralentie sur le pont Jacques-Cartier. À cause d'un camion renversé. Et comme Max part de Longueuil, il se peut qu'il soit retardé. Je pense qu'il ne nous en voudra pas de commencer sans lui."

Robert Cloutier, celui qui venait de parler, était en quelque sorte le meneur du groupe de stagiaires. Cloutier terminait des études post-doctorales en archéologie et faisait office d'assistant de Max Vézina. Les autres hochèrent la tête en guise d'assentiment. Il faisait plutôt frisquet en ce matin de septembre et plus vite ils se mettraient à l'oeuvre, plus vite ils se réchaufferaient.

Chacun et chacune prit sa pelle, sa truelle, son seau, le matériel nécessaire pour identifier et photographier les trouvailles. Si bien sûr, trouvailles ils feraient ce jour-là. Parfois, il fallait gratter le sol pendant des semaines entières avant de trouver le moindre vestige de quoi que ce soit.

Oui, contrairement à l'idée romantique que l'on s'en fait, l'archéologie est une profession très exigeante. Pour l'exercer, il fallait être en excellente forme physique, posséder une bonne dose de patience et surtout aimer son travail passionnément.

Ce qui, de toute évidence, était le cas de ces sept mordus du passé.

Les sept membres de l'Ordre des Chevaliers de l'Arche perdue (c'était comme ça que les confrères et consœurs les désignaient à l'UdeM), chargés comme des mulets se dirigèrent d'un bon pas vers le lieu de leur plus récente découverte.

Et quelle découverte, bon Dieu !

Et oui, quelques jours auparavant, toujours sous la direction éclairée de Max Vézina, ils avaient trouvé sur la place de l'ancienne église du Saut-au-Récollet des traces d'occupation remontant possiblement à 4,200 et 3,000 ans avant notre ère.

Plus précisément à l'ère de l'Archaïque post-laurentien. Une découverte sensationnelle qui, comme on pouvait s'y attendre, faisait beaucoup de vagues. Certains la célébraient : "Des vestiges datant de plusieurs milliers d'année au Québec ! Wow."

D'autres, des spécialistes de la datation et par définition des empêcheurs de danser en rond, doutaient de l'ancienneté des spécimens recueillis. "Beaucoup plus récents, pontifiaient-ils.

Or c'est bien connu, où il y a de l'homme, il y a de l'hommerie. L'archéologie ne faisait pas exception à cette règle non écrite mais vérifiée à maintes reprises. Si bien que dans ce domaine (comme dans tant d'autres) où les ego sont à fleur de peau et où beaucoup d'argent est investi, la controverse battait son plein.

On discutait âprement sur les plateaux de télévision, on s'invectivait dans des émissions de radio, on se traitait d'incompétents dans des articles vitrioliques.

Le professeur Vézina et les membres de son équipe étaient au centre de cette controverse. Portés aux nues par les uns, qualifiés de fumistes par les autres. Bref, ça ne facilitait pas leur tâche déjà très délicate. D'où la nécessité de ne pas perdre une minute d'un temps précieux pour prouver par A+B que leur découverte n'était pas de la frime.

Aujourd'hui, ils espéraient trouver d'autres vestiges de l' Archaique post-laurentien. Un crâne ou quelque fémurs noircis par le temps seraient bienvenus. Et ainsi ils pourraient chlore le bec de leurs détracteurs.

Hélas, ce ne serait pas pour tout de suite.

Car ce fut là, devant les ruines de l'ancienne église du Saut-aux-Récollets, que les stagiaires trouvèrent le corps ensanglanté de Max Vézina. Une découverte qui les hanterait pendant longtemps. Max, leur mentor, leur héros, un homme qu'ils vénéraient, n'était plus. Robert Cloutier prit son portable et fit le 911.

## 2

"J' sais pas si t'es au courant, Alexandre, mais Max Vézina était un ami personnel du PM du Québec. Ça fait que je veux que tu me règles cette affaire-là au plus sacrant, aboya le commandant Brière avec son tact habituel.

*Ben oui coudonc pourquoi pas hier,* pensa le lieutenant-détective Alexandre Denis que Brière tirait du lit. C'était un de ces rares matins où il s'accordait une demi heure pour ... hem ... "paresser" avec sa Kim adorée. Quand le téléphone sonna, le couple en était aux préliminaires et ça promettait d'être un "repos mouvementé". Bref, l'appel de Brière tombait très mal.

"Pas moyen d'avoir la paix dix minutes avec cet agrès-là, grommela Alexandre avant de répondre. Pas de "bonjour Alexandre" ou de "Est-ce que je réveille ?" Non, bien sûr que non, voyons.

La "conversation" avec le patron fut très brève et à sens unique. Façon Brière, bien entendu. Quand Alexandre eut raccroché, Kim demanda "Quelle est l'urgence cette fois ? fit-elle, légèrement frustrée. Qui ne le serait pas juste au moment où le *fun* commençait avec son chéri. Le chéri, aussi frustré que son épouse adorée, éclaira sa lanterne : "Tu sais le type que tu as eu en entrevue la semaine passée, l'archéologue qui vient de faire la découverte du siècle paraît-il, eh bien il est mort. Assassiné."

"Hein ! Max Vézina ? Ben voyons donc ! ... Présentement, il fait l'objet d'une controverse, mais je ne vois pas qui pourrait lui en vouloir à ce point pour une simple question de datation."

"Moi non plus. Mais apparemment quelqu'un lui en voulait à ce point. Pour ça ou pour autre chose. On en sait rien pour l'instant ... Brière veut qu'on trouve vite parce que le type était un ami du PM. Quand un quidam est assassiné, Brière s'en balance, mais quand c'est quelqu'un d'important, l'escogriffe se déchaîne. Et pourtant, il a été détective assez longtemps pour savoir qu'une enquête ne se boucle pas en criant ciseaux, merde !"

"Il a probablement la Direction du SPVM sur son dos. C'est comme ça partout. En information c'est pareil. Et Brière fait son travail du mieux qu'il peut. Il n'est pas un mauvais type au fond."

"D'accord, il n'est pas un mauvais type, même si j'ai parfois envie de l'étripier."

"Allez, je te prépare un café pendant que tu prends ta douche."

"Hem ... et pour le reste, on fait quoi ? susurra Alexandre en caressant la poitrine dénudée de sa femme.

"Pour le reste ? Mmm ... on se reprendra ce soir. Promis !"

"Ça risque d'être très tard, ma chérie."

"Mieux vaut tard que jamais, tu ne crois pas, gazouilla Kim, très coquine.

"Oh toi, une chance que j' t'ai mon bel amour !" Alexandre fit un autre câlin à sa tendre épouse. Là où ça chatouille agréablement. Puis s'extirpa du lit à regret.

"Allez, rigola Kim, cours vite sous la douche avant que Brière rappelle pour t'engueuler."

# 3

Quand le lieutenant se pointa sur le site avec deux membres de son équipe d'enquête, les sergents-détectives Marie Garneau et Dave Sans-Souci, la place grouillait de paramédics, de pompiers (au cas où), et de flics en uniformes qui avaient déjà dressé un périmètre de sécurité.

Périmètre que des représentants des médias tentaient de franchir effrontément. Comment avaient-ils su ? Mystère comme d'habitude. Mais ils étaient là et veut/veut pas, fallait faire avec.

Dès que ces derniers aperçurent le lieutenant, ils se ruèrent vers lui en quête du scoop du jour. Alexandre les écarta poliment mais fermement . "Rien à déclarer pour l'instant. On vous fera signe quand on aura du jus, d'accord ? fit-il sur un ton qui laissait entendre que, d'accord ou pas, ça se passerait comme ça, point barre.

Depuis le temps, Alexandre avait arrondi les angles dans ses rapports avec la presse mais jusqu'à un certain point seulement. Cette tache expédiée, il s'approcha de l'endroit où gisait le corps qu'un pathologiste qui n'était pas Nora Gauvin partie en voyage de noces en Italie avec l'amour de sa vie, le sergent-détective Léo Nguyen.

Ce n'était pas non plus Réjean Bourque, son vieil ami. Jovial, truculent. Réjean ne se déplaçait plus depuis qu'il était devenu Directeur du laboratoire médico-légal de la ville de Montréal. Il procédait encore à certaines autopsies mais très exceptionnellement. Plus tu montes en grade, plus tu t'éloignes de la base, se dit Alexandre en pensant à Réjean et sa chaleur enveloppante.

Bref, ce matin-là, c'était un dénommé Jean-Sébastien Larue-Lajoie qui examinait le cadavre. Un type sympa mais qui n'était pas bavard. Avec un nom comme le sien, il aurait dû irradier la bonne humeur. Hélas, ce n'était pas le cas.

*Lajoie ! Vraiment ?* Mais bon, on ne choisit pas son nom pas plus qu'on ne choisit ses parents, n'est-ce pas ! Quoiqu'il en soit, Jean-Sébastien Larue-Lajoie répondit aux questions du lieutenant comme un grand.

La mort remontait au soir précédent. D'après la température du corps, l'archéologue avait été tué autour de 23 heures. Des marques défensives sur ses mains et ses bras indiquaient qu'il s'était débattu. Hélas, pas assez pour éviter l'énorme roche ensanglantée retrouvée près du cadavre. Laquelle lui avait défoncé le crâne au point de le réduire en bouillie.

Ce n'était pas joli à voir. Et même après plusieurs années aux Homicides, Alexandre avait du mal à supporter le spectacle. Il frissonna : "Quand pourrez-vous procéder à l'autopsie, demanda-t-il, impatient d'en apprendre davantage sur le quand et le comment.

"J'ai un horaire très chargé aujourd'hui. Mais si vous y tenez, je peux procéder en soirée, fit Larue-Lajoie en se relevant péniblement. Il avait l'air au bout du rouleau. "Vous y serez, je présume ?"

Le lieutenant n'était pas un grand fan des autopsies. En fait, il les abhorrait. Y assister était toujours un supplice pour lui. L'odeur des produits chimiques, l'éclairage blafard, la vue des corps éviscérés lui donnaient la nausée.

Un court instant, il chercha une façon de se défilier. Dire qu'il était pris ailleurs et blablabla. Mais face à un Larue-Lajoie, qui faisait manifestement un effort pour l'accommoder, il eut honte de sa couardise : "J'y serai, soupira-t-il.

# 4

"Max Vézina n'avait aucune chance de s'en sortir. Il a été sauvagement battu puis lapidé par quelqu'un d'une force hors du commun. Le type devait le dépasser d'une tête environ. C'est ..."

On était, dans la salle de conférence, le lendemain de l'autopsie. Pour le bénéfice de ses collègues, Alexandre Denis résumait sa soirée à l'Institut médico-légal et sa conversation avec le pathologiste. Le rapport officiel suivrait sous peu. Mais il fallait quand même démarrer l'enquête même si on avait pas encore beaucoup de détails.

"Comment Larue-Lajoie peut-il être aussi certain de ce qu'il avance, bougonna Régimbald. Alexandre lui lança un regard torve. Ça faisait la quatrième fois en cinq minutes que le sergent-détective l'interrompait.

Et ça commençait à bien faire.

Mais le lieutenant continua à livrer son compte-rendu calmement : "L'angle sous lequel le coup de grâce a été porté ne laisse pas beaucoup de doute sur la taille de l'attaquant ... En plus, Larue-Lajoie, et je suis de son avis, calcule que le type qui a fait le coup devait être sous l'effet d'une drogue puissante ou bien d'une ... "

"Une drogue puissante ! Qu'est qui vous permet de dire ça ?" On eut dit que Régimbald s'était donné pour mission de tout contester, ce matin-là. Et pas aimablement. Le lieutenant n'était pas contre les objections. Et la plupart du temps, il tolérait les interruptions. Mais pas aux deux secondes et pas sur le ton acrimonieux qu'avait pris Régimbald. Oui, pour un "dialogue musclé" mais non, pour l'agressivité gratuite.

Aussi, se promit-il de parler au sergent-déetective entre quatre z' yeux dès la fin de la réunion. *S'il a un problème, qu'il vide son sac et qu'on en parle plus, bon Dieu !*

Alexandre mit à nouveau son agacement en veilleuse : "Larue-Lajoie dit que le meurtrier s'est acharné sur Max Vézina, même après sa mort, répondit-il avec une onctuosité suspecte. Vous savez, celle qui laisse entendre que l'autre n'en a plus pour longtemps à faire la mauvaise tête.

Étaient présents (tes) à cette réunion, la formidable Judith Chomsky. La sereine Marie Garneau. Frank Régimbald, le récalcitrant. Dave Sans-Souci était là physiquement, mais sa tête était ailleurs. *Because* il allait être père pour la première fois dans quelques jours. Il y avait aussi Jérôme Vandal, futur gendre de Brière. Eh oui, Vandal allait faire le grand saut. Et pas avec n'importe qui. Avec Léa, une jeune avocate prometteuse, et la fille du commandant.

Or bien qu'on s' en doutât depuis un moment, la nouvelle de leur mariage avait provoqué une onde de choc au sein de l'équipe. Non pas que Maître Léa Brière fut laide, bête et méchante, loin de là. Mais bon Dieu ! ça prenait une bonne dose de courage pour épouser la fille du bouillant commandant.

Qu'à cela ne tienne, Vandal était en amour par-dessus la tête et prêt à affronter toutes les intempéries avec sa Léa. Et connaissant le commandant Brière, des intempéries, il y en aurait sûrement.

Bon cela dit, ce matin-là l'équipe était amputée de trois de ses membres. Léo N'Guyen, parti en voyage de noces avec sa dulcinée, la pathologiste Nora Gauvin. Guy Lambert, en vacances en Floride avec son épouse. Et Liliane Thomas en congé-maternité. Tu parles d'un moment pour accoucher.

Les dossiers s'accumulaient sur les bureaux vides. Meurtres crapuleux, drames familiaux, tueries de masse et ainsi de suite. Et pas question de remplacement. Le lieutenant avait tenté de négocier un ajout à l'équipe. Tout au moins pendant l'absence de Liliane, mais rien à faire.

Coupures budgétaires comme d'habitude. D'ailleurs, la réponse du commandant avait été la suivante : "Viens pas me faire chier avec ça, Alexandre. Débrouille-toi comme tu peux, tabarnak !"

Une réponse qui ne souffrait pas de réplique et qui n'en méritait pas non plus. Disons-le franchement, Brière ne s'améliorait pas avec l'âge.

.....

Avant que Régimbald n'ouvre à nouveau la bouche pour l'interrompre, Alexandre se hâta de poursuivre : " À une dizaine de mètres du corps, les techs de l'Identification judiciaire ont trouvé l'énorme pierre qui a servi à lui éclater le crâne. Couverte de sang, évidemment. On l'analyse présentement de même que les gouttelettes recueillies sur les lieux du crime et ... "

Du coin de l'oeil, Alexandre vit Régimbald qui s'apprêtait à l'interrompre une fois de plus. *Oh pas de ça mon gars, tu me laisses finir ma phrase cette fois* : "Max Vézina a été frappé avec une violence inouïe. Le meurtrier devait être couvert de sang de la tête aux pieds. On continue les recherches pour trouver d'autres indices."

"Et si on avait affaire à une bande organisée. Après tout, Max Vézina faisait beaucoup d'envieux, non." Cette fois, l'intervention venait de Judith Chomsky.

"Tu veux dire qu'ils auraient été plusieurs à le frapper ?"

"Pourquoi pas ! Vous savez, un peu comme dans le roman d'Agatha Christie "Le Crime de l'Orient Express.". Ils s'y sont mis à douze pour frapper la victime à coups de couteaux. Des coups de roche ça peut faire la job aussi, non ?"

*Oh toi, tu te fous de ma gueule ...* : "Crois-tu que c'est vraiment le moment de blaguer, Judith ? rétorqua vivement Alexandre. Il en avait plus qu'assez des obstructions et des blagues à la con.

Alexandre était un homme relativement patient. Mais après sa soirée passée au laboratoire médico-légal à observer le dépeçage du cadavre de Max Vézina, la mauvaise foi de Chomsky et les interruptions gratuites de Régimbald, étaient de trop.

Inutiles comme un sundae au caramel abondamment nappé de crème fouettée après un repas trop copieux. Ainsi, il se lança donc dans un laïus vaguement moralisateur, quoique efficace la plupart du temps :

"Au cas où personne ne l'aurait remarqué, dit-il, nous ne sommes pas nombreux pour la tâche à abattre. Et si nous perdons un temps précieux à niaiser, jamais nous ne viendrons à bout de cette affaire. Donc, je suggère fortement que nous nous mettions au boulot et vite. Est-ce clair ?"

Ça devait être clair parce que personne ne protesta.

# 5

Max Vézina était divorcé depuis plusieurs années et n'avait pas d'enfant. Du moins, pas officiellement. Ses parents étaient décédés tous les deux. Les enquêteurs rencontrèrent brièvement l'ex-épouse, une dénommée Sandrine Léger. Laquelle n'avait rien de probant à raconter. Elle et Max Vézina avaient divorcé d'un commun accord. "Notre mariage a été une erreur, confia-elle aux policiers. "Nous n'avions pas les mêmes intérêts et pas les mêmes amis. Ça ne pouvait pas durer."

Et à voir Sandrine, on pigeait facilement pourquoi. Pas du tout le genre intello, celle-là. Pantalons moulants, corsage échancré, cheveux teints en blond platine et chique de gomme dans la bouche. Elle et son ex-mari s'étaient complètement perdus de vue, avait-elle dit aux enquêteurs. Elle n'était même pas au courant de la récente découverte qui faisait tant de remous. C'était clair, l'archéologie n'était pas son fort.

Conclusion : elle ne savait rien et ne voulait rien savoir. *Merci madame et au plaisir de ne jamais vous revoir*, pensèrent les enquêteurs.

Arès cette rencontre peu éclairante, une partie de l'équipe alla dans les environs du site archéologique faire le "travail de terrain". Il s'agissait de recueillir les témoignages des habitants du coin. Une tâche longue et fastidieuse mais inévitable.

Pour l'accomplir, le lieutenant avait choisi Régimbald qui avait besoin d'air, Marie Garneau qui se chargerait d'arrondir les angles et Sans-Souci, qui continuait à attendre la naissance de son enfant. Anxieux, mais toujours professionnel et bon joueur.

.....

Les trois flics retroussèrent leurs manches et se mirent en frais de sonner à toutes les portes. Quelqu'un aurait-il remarqué quelque chose d'insolite le soir de la mort de Max Vézina ? Un passant à la mine furtive, une voiture qu'on était pas habitué de voir dans le coin autour de 22 heures ? Et ainsi de suite ... Bref n'importe qui ou quoi sortant de l'ordinaire.

Les gens leur répondaient volontiers. On envoie pas promener la police quand on a rien à se reprocher. Et personne n'avait quoi que ce soit à se reprocher semble-t-il. Sauf que personne n'avait rien remarqué. Ce qui ne surprit pas les détectives. Il était plutôt rare de tomber sur des témoins qui avaient des détails pertinents à fournir.

D'autant que, dans ce cas précis et à l'heure présumée du meurtre, la plupart étaient chez-eux à regarder leurs émissions de télévision favorites. avant d'aller au pieu. Et parmi ceux et celles qui étaient sortis(es) ce soir-là, personne n'avait eu l'idée d'aller prendre une marche de santé du côté des ruines, si précieuse fussent-elles du point de vue patrimonial.

Même que la plupart semblaient vouloir éviter le sujet. Étrange cette réticence de la population locale à parler d'un lieu qui mettait l'arrondissement sur la carte. Une manne pour pas mal de monde dans le coin. Notamment les restaurateurs et les hôteliers. Sans oublier les bars de danseuses qui étaient pleins à craquer. Car scientifiques, reporters et investisseurs venaient de partout, même de l'étranger, pour constater de visu le progrès des fouilles. Et ces gens-là avaient besoin de se loger, de se sustenter et de se récréer, bien entendu.

Alors pourquoi éviter un sujet qui aurait dû faire la fierté de tout un chacun ?

En poursuivant les interviews, les policiers comprirent la raison de cette discrétion pour le moins inusitée. Un citoyen, plus bavard que les autres ou plus honnête sans doute, dévoila la vraie raison de cette aversion pour un endroit que beaucoup considéraient désormais comme mythique.

"La légende veut que le lieu soit hanté, confia l'homme aux détectives.

Ce à quoi, il avait ajouté : " Même si certains font semblant d'en rire, personne n'a vraiment le goût d'aller vérifier la rumeur sur place ou même d'y faire allusion. Le lieu nous fout la trouille, surtout maintenant qu'il y a eu un meurtre.

*Ah !* Il est vrai que le site était lugubre, même le jour. Si bien que choisir l'endroit pour aller jogger avait autant d'attrait que d'aller pique-niquer dans un cimetière. En un mot, le métier de "défricheur du passé" n'était pas fait pour tout le monde. Pas même pour les trois détectives qui se demandaient sur quelle planète ils avaient atterri.

# 6

Pendant que Régimbald, Garneau et Sans-Souci s'échinaient à trouver quelqu'un qui aurait vu quelque chose à Ahuntsic, Chomsky et Vandal se rendaient à l'université, rencontrer les confrères, les consoeurs de Max Vézina de même que que les étudiants du département d'archéologie et d'anthropologie.

Tous s'accordèrent à dire que le professeur était un homme exceptionnel. "D'une grande intelligence, très cultivé, entièrement dévoué à son travail, accessible en tout temps et pas hautain pour deux sous... "

Un homme quasiment parfait, semblait-il.

*Ouin ...*

En creusant un peu le sujet avec les membres du personnel de soutien, les flics eurent un autre son de cloche. Et pas très flatteur, celui-là. Apparemment, le brillant Max Vézina avait la mauvaise habitude de tasser les jeunes et jolies secrétaires dans des coins sombres et de leur faire des "chatouilles" non désirées.

*Hum !*

Y aurait-il là une avenue à explorer ? Peut-être ? Malheureusement, quand les détectives demandèrent des précisions, les réponses se firent évasives : "J' sais pas trop"... "Oh, j' dis ça comme ça, mais c'est peut-être pas vrai" ... "J'en ai entendu parler, mais j'ai pas de preuves" ... "Bof ! C'est juste des rumeurs." En bref, aucune des personnes interrogées ne désirait aller plus loin.

Pourquoi cette discrétion ? La raison était simple.

Personne ne voulait risquer son poste.

En effet, la découverte sur le site d'Ahuntsic ayant élevé le professeur Vézina au rang de demi-dieu. Salir sa mémoire aurait été très mal vu de la direction. D'autant qu'un cas de harcèlement sexuel et de séquestration était la dernière chose dont le recteur avait besoin présentement. Imaginez, juste au moment où le gouvernement s'apprêtait enfin à octroyer les subventions qu'il réclamait depuis plus d'un an.

*Follow the money* comme on dit.

Quand les policiers rencontrèrent le recteur, ce dernier n'avait que des éloges à faire sur feu "mon très cher ami Max, un homme plus grand que nature ! Il était même en lice pour un prix Nobel."

*Ooookay ... le très cher ami Max et futur prix Nobel était un intouchable.*

Les détectives en prirent bonne note sans pour autant négliger les "petits travers" que quelques membres du personnel de soutien leur avait signalés à mots couverts. Quand on est policier, on ne sait jamais où peut mener un détail croustillant s'il s'avère fondé. Le tripotage de fesses et de seins ne passait plus à l'heure du "Moi aussi".

Donc, il se pouvait fort bien que quelqu'un (un parent, l'ami de coeur d'une secrétaire que Vézina aurait importunée), en ait pris ombrage au point de vouloir régler son compte au grand homme, futur prix Nobel.

Par ailleurs et toujours à mots couverts, les enquêteurs apprirent que Vézina ne se serait pas contenté de tasser les jeunes femmes dans des coins sombres. Il aurait aussi tassé pas mal de monde pour arriver là où il était. Lobbying auprès de la direction, dénigrement, dénonciations, manoeuvres déloyales pour s'emparer des recherches de collègues, tout y était.

Dans le milieu universitaire, on pouvait jouer aussi dur qu'ailleurs et Max Vézina semblait avoir excellé à ce jeu. Un comportement qui devait en avoir dérangé plus d'un. Une bonne raison pour vouloir le faire taire une fois pour toutes ?

Peut-être.

Bref petit à petit, se dessinait un portrait peu glorieux du héros à la tête réduite en bouillie. Et *comme il n'y a pas de fumée sans feu*, les rumeurs (vraies ou fausses) qui couraient à son sujet, donnaient à penser que Max Vézina n'avait pas que des amis et des adorateurs autour de lui.

# 7

Centre d'enquête, salle de conférence, tard le vendredi soir.

Après trois jours d'entrevues et de démarches plus ou moins satisfaisantes, on en savait un peu plus sur le personnage qu'avait été Max Vézina. Mais pour le reste, Alexandre Denis et son équipe en étaient encore aux premiers balbutiements.

Étant donné les agissements, pour le moins discutables, imputés au professeur Vézina, on pouvait facilement déduire que plusieurs avaient une dent contre lui. Une petite, une moyenne, ou une très grosse dent ? Là était la question. Et pas prête à être résolue si l'on se fiait au peu de résultats obtenus jusqu' à maintenant.

Certes, trois jours c'est peu pour résoudre une affaire compliquée ou pas. Or celle-là promettait d'être des plus délicates. Les enquêteurs devraient user de doigté pour ne pas écorcher des ego universitaires à fleur de peau. Si bien qu'en vrais pros, ils étaient tous prêts à sacrifier un vendredi soir pour faire le point. La réunion risquant de se prolonger jusqu'à minuit, un repas avait été commandé à l'un des fast food de la Place Versailles. Et on avait refait du café pour tenir le coup.

Présentement, la parole était à Régimbald.

"Le chef des stagiaires, Robert Cloutier, dit-il en avalant une gorgée de café, nous a donné la liste des reporters qui ont visité le site le jour du meurtre. On les a tous rejoints au téléphone. Sauf un qu'on ne réussit pas à retracer. Il s'agit d'un dénommé Gérard Michaud, journaliste pigiste."

"Journaliste pigiste, c'est plutôt vague, remarqua Alexandre.

"Oui, plutôt ! D'autant que le numéro de téléphone qu'il a donné n'est pas en service et que personne du milieu journalistique ne connaît ce nom-là."

Alexandre haussa les sourcils : "Avez-vous poussé plus loin."

"Ouais. Mais des G. Michaud, il y en a une tapée dans l'annuaire. C'est à peu près comme chercher une aiguille dans une botte de foin. Mon impression, c'est que le type a dû fournir un numéro de téléphone cellulaire prépayé, par conséquent impossible à localiser. Et ça, en admettant que Gérard Michaud soit bien son nom. Ce dont je doute."

*Domage que Léo N' Guyen soit en voyage de noces, Avec ses talents de hacker, il aurait peut-être trouvé,* pensa Alexandre en soupirant : "T'as raison Frank, c'est sans doute un faux nom ... Bon, ça n'en fait pas forcément un meurtrier mais disons que ça serait bien de lui mettre le grappin dessus.pour l'interroger en long et en large."

"Ouais ... "

"Et dans nos banques de données, ça donne quoi ?"

"On a vérifié. Un Dominic Michaud pour vol à l'étalage mais pas de Gérard Michaud pour quoi que ce soit, lieutenant."

"Ouin ... Le chef des stagiaires se souvient-il assez de lui pour fournir une description ?"

"Il nous l'a décrit comme quelqu'un fin vingtaine, début trentaine. Cheveux noirs, yeux bruns presque noirs, mesurant plus de six pieds, très costaud. Le genre poids et haltères, c'est ce qu'il a dit."

"Et lui, Robert Cloutier, il vous a paru crédible ?"

"Très crédible, lieutenant. Même qu'il accepte de venir rencontrer notre portraitiste pour établir un portrait-robot."

"Excellent ! On pourra envoyer le portrait-robot à tous les postes de police et qui sait, peut-être qu'on aura de la chance."

"Entièrement d'accord, lieutenant ... Oh et un autre détail concernant Michaud. Il serait aussi écrivain et ..."

"Tiens, tiens !"

"Et ben oui. Apparemment, il se serait entretenu quelques minutes avec Max Vézina et Robert Cloutier lui a brièvement parlé durant la visite du site. Le type lui aurait confié être à écrire un roman dont l'intrigue se passerait dans le milieu de l'archéologie. C'est un peu, beaucoup *too much*, à mon avis."

"Mais pas impossible."

"Non pas impossible, lieutenant. Mais vous ne croyez pas à ce prétexte-là plus que moi, j'en mettrais ma main au feu."

Alexandre sourit : "Mettre ta main au feu ! Ne te donne pas cette peine, Régimbald. Je trouve la coïncidence un peu *too much*, moi aussi. Mais évitons le piège de nous concentrer sur une seule personne. Même si c'est tentant de le faire."

"En tout cas, le prétexte du roman a le mérite d'être inédit, rigola Régimbald.

Le sergent-déetective avait complètement changé d'attitude depuis trois jours. Il était redevenu le flic allumé qu'il était la plupart du temps. Ce qui n'était pas pour déplaire à Alexandre. Les crises de vedettes (ou crises existentielles, si vous préférez) n'étaient pas souhaitables pendant une enquête qui s'annonçait très complexe.

Régimbald l'avait compris. Un bon point pour lui.

Quant aux autres membres de l'équipe, ils étaient tous partants pour l'aventure. Même Judith Chomsky qui avait refermé son tiroir de blagues à la con. Une excellente initiative. Alexandre se tourna vers elle et Vandal. Le duo s'était rendu à l'université pour sonder les reins et les cœurs : "Mis à part les témoignages peu flatteurs et livrés à demi mot, avez-vous noté autre chose ? s'enquit-il.

"Une des jeunes secrétaires qu'il tassait dans les coins, m'a confié qu'il avait commencé à la harceler au téléphone, grimaça Judith. Il lui envoyait aussi des textos et des images pornos."

"Ces textos, elle te les a montrés ?"

"Elle avait laissé son cell à la maison."

"L'as-tu crue ? "

"Oui, je l'ai crue."

Pour que Judith (une sceptique née) se porte garante de la bonne foi d'un témoin, c'était que la jeune secrétaire avait vraiment oublié son cell à la maison. Qui plus est, la mine triomphante de la détective indiquait qu'elle allait sortir un lapin de son chapeau.

Ça ne manqua pas. Judith brandit un téléphone cellulaire rose : "Je suis allée le récupérer chez-elle en fin de journée. Elle avait eu la présence d'esprit de ne rien effacer. Je peux vous garantir qu'il la harcelait et pas à peu près !!"

"Et elle n'a jamais pensé à porter plainte ?"

"Non, lieutenant. Max Vézina faisait la pluie et le beau temps dans le département. Personne, pas plus elle que les autres qu'il tripotait n'osaient dire quoi que ce soit."

"Ce type-là m'est de moins en moins sympathique, admit Alexandre. "J'ai quasiment envie de dire qu'il n'a eu que ce qu'il méritait. Mais bon ..."

Des victimes qui ne méritaient pas qu'on pleure sur leur sort, Alexandre en avait vues plusieurs en douze ans aux Homicides. Mais quelqu'un qui profitait de son statut pour abuser des plus faibles le dégoûtait au plus haut point. Et il n'était pas le seul. Autour de la table on pouvait lire sur tous les visages ... *Bon débarras !!*

Après ce court instant de "recueillement" peu charitable, Alexandre mit son équipe au courant des indices repérés par les gens de l'Identification judiciaire.

"Des traces de sang ont été trouvées jusque sur le terrain de stationnement derrière l'église en ruine. On peut donc supposer que le meurtrier a été blessé ou bien éclaboussé compte tenu de la force des coups infligés à sa victime. Dans sa hâte de fuir les lieux, il n'a pas pris le temps d' effacer les traces avant de se précipiter vers sa voiture qu'il avait sans doute garée là."

"À moins qu'il l'ait garée plus loin et se soit rendu sur le site à pied, hasarda Marie Garneau.

"Possible, mais j'en doute."

"Pourquoi, lieutenant ?"

"Parce que c'est mon rôle, Marie." Alexandre ne plaisantait qu'à moitié. En fait il douterait jusqu'à preuve du contraire. "De toute manière, les techs de l' Identification judiciaire poursuivent leurs recherches. Peut-être que l'homme s'est débarrassé de ses vêtements dans une benne à ordures des environs ou encore dans les bois près de la rivière."

"Ouin ... Ça serait trop beau, fit Judith, pessimiste.

"En tout cas, je n'ai jamais eu connaissance qu'un meurtrier risque d'être aperçu fuyant les lieux du crime couvert de sang, rétorqua Alexandre.

Autour de la table tout le monde hocha la tête. Le lieutenant avait raison. Les tueurs n'étaient pas tous des cent mille watts, mais en règle générale leur instinct de conservation était assez développé.

"Une autre tournée de café, proposa quelqu'un.

*Yessss ...*

# 8

C'était maintenant l'heure de récapituler. Une étape indispensable. Autrement, on risquait d'oublier un détail important ou de suivre une piste qui ne mènerait nulle part. Et personne dans l'équipe n'aimait aller nulle part. Pas plus dans cette affaire que dans une autre. Or dans celle-là, il leur faudrait être doublement vigilants.

De gros intérêts étant en jeu, pas question de faire patate. Et ce, même s'ils devaient écorcher quelques ego universitaires. Sans compter que le meurtre du héros de l'heure ayant eu des répercussions à l'échelle de la planète, ils devraient satisfaire la curiosité des journalistes venus de partout dans le monde. Lesquels ne leur feraient pas de cadeau s'ils se fourvoyaient. Ils imaginaient déjà les commentaires condescendants qu'on pourrait lire dans le journal *Le Monde* ou entendre à CNN, Fox News etc... .

Et Brière, lui ? Impossible de prévoir jusqu'où il pourrait aller advenant un échec. Chose certaine, l'équipe passerait un très mauvais quart d'heure. Sans oublier la possibilité très possible qu'on leur retire l'enquête pour la confier à la SQ. Le comble de la honte ! Une raison de plus pour coucher sur papier ce qu'on savait à cette étape; ce qu'on ignorait et ce qu'on espérait apprendre dans les prochains jours. Une sorte de carnet de bord. Un rituel sacro-saint.

Le lieutenant prit un crayon BIC et inscrivit la date sur la feuille blanche fixée au babillard. Puis il se mit en frais de la couvrir de sa grande écriture énergique.

***1. La victime, Max Vézina***

***2. Parents décédés. Pas de frères et sœurs. Pas d'enfants. Vivait seul***

3. *Son ex-femme ne le voyait plus depuis des années et n'avait rien à dire sur lui. Pas plus en bien qu'en mal, d'ailleurs*
4. *Anthropologue, archéologue, prof émérite à l'UdeM*
5. *Dirigeait actuellement des fouilles près de l'ancienne église du Saut-au-Récollet*
6. *Découverte de vestiges datant possiblement de L' Archaique post-laurentien (4,200 à 3,000 A.A) Découverte très médiatisée mais contestée par plusieurs spécialistes*
7. *Estimé par ses pairs. En apparence du moins. Cependant, quelques notes discordantes quant à son comportement.*
8. *Abus de pouvoir, manque de loyauté envers ses collègues, harcèlement sexuel auprès de jeunes secrétaires. Pas d'accusation de viol mais ça reste à déterminer. Pour l'instant, toutes refusent de témoigner ouvertement par crainte de représailles*
9. *L'inspection de son domicile prouve qu'il conservait des "souvenirs de ses rencontres amoureuses". Petites culottes, soutiens-gorge, tubes de rouge à lèvres, bracelets, colliers ... Fétichisme, obsession ? Ou pire ? Faire le décompte des disparitions de jeunes filles dans les derniers mois*
10. *Son PC et son téléphone cellulaire ont été saisis et sont analysés présentement*
11. *Personne d'intérêt pour le meurtre : un dénommé Gérard Michaud (probablement un faux nom) Se prétend journaliste et écrivain*
12. *Inconnu dans le milieu journalistique ainsi qu'à l'Association des écrivains. Aucune présence sur les médias sociaux. Pas de blog, comptes Facebook, Instagram, pas d'inscription sur LinkedIn etc ...*
13. *Description : 6 pieds et +, costaud. Fait probablement de l'haltérophilie.*
14. *Physique pouvant correspondre à la force utilisée par le meurtrier*

- 15. Le portrait-robot sera envoyé à tous les postes de police. Le montrer aussi dans les gymnases de la ville. Attendre quelques jours pour diffusion dans les médias ? Si le type est coupable, trop de publicité à ce stade risquerait de lui donner l'envie de filer en douce. On ne veut pas ça***
- 16. Revoir tout le monde: stagiaires, profs, étudiants, secrétaires. Revérifier tous les alibis pour le soir du meurtre. Passer discrètement en revue l'emploi du temps de ceux et celles qui contestent l'authenticité de la découverte.***
- 17. Pourquoi un site patrimonial de cet envergure est-il si peu protégé ? Pas de clôture, aucune caméra ou garde de sécurité. Manque de fonds, lenteur de l'appareil gouvernemental ou simple négligence ? Poser la question au ministère du patrimoine.***
- 18. Aller chercher de la documentation sur l'ère de L'Archaïque post – laurentien aux Archives nationales. Pas essentiel mais peut être utile***

Le lieutenant regarda l'heure, 23h55. La fatigue se lisait sur tous les visages. De toute évidence la concentration n'était plus là. Lui-même commençait à voir double.

Continuer dans ces conditions ne donnerait strictement rien. Ce serait peut-être même contre-productif. Si bien qu'avant que quelqu'un ne se mette à bailler ouvertement, Alexandre décida de clore la session : "Terminé pour aujourd'hui, fit-il. Puis avec un zeste d'humour : "Et à moins que quelqu'un soit d'avis contraire, congé en fin de semaine pour tout le monde."

Personne n'était d'avis contraire.

# 9

Ginette Pépin exerçait le métier d'archiviste depuis des années. À plus de soixante ans, elle aurait pu prendre une retraite bien méritée. Mais non, elle ne se décidait pas à quitter définitivement. Seule et sans enfant, son métier était toute sa vie. Elle le pratiquait avec passion. La Bibliothèque des Archives nationales du Québec était presque une seconde demeure pour elle. Elle en connaissait les moindres recoins et pouvait citer, de mémoire, les titres d'un bon nombre d'ouvrages qui y étaient répertoriés et soigneusement conservés.

Ce vendredi soir, absorbée par la recherche qu'elle effectuait pour le ministère des affaires culturelles, elle n'avait pas vu le temps passer. Elle regarda l'horloge : 23h15. Il était temps pour elle d'aller retrouver son lit et son chat, Miaou. Pas terrible comme prénom mais pas question de l'appeler Maurice, Isidore ou Léon, par exemple. Pour elle un animal était un animal et pas un humain.

Qu'on se le tienne pour dit, Ginette Pépin ne faisait pas dans l'anthropomorphisme. En revanche, elle ne reculait pas devant les surnoms mignons tels que miaf, ronronnet, chachou, chouchounet, minou ou mimin d'amour. Quoiqu'il en soit, présentement elle avait hâte de réintégrer ses pénates, faire des mimis à son chat, lui préparer un bol de lait chaud et du coup, s'en verser une bonne tasse avant le dodo.

À cette heure, tout le monde avait quitté l'édifice situé rue Viger-est dans le Vieux-Montréal. sauf elle et un garde de sécurité. Le coin, pittoresque le jour, n'était pas très rassurant le soir.

Aussi se hâta-t-elle de ramasser ses papiers, ses clés d'auto et s'apprêta à quitter rapido. Certes, ce n'était pas la première fois qu'elle travaillait tard le soir et normalement elle se sentait en sécurité. Mais cette fois, le silence des lieux lui semblait lourd de menaces. Le moindre craquement résonnait dans sa tête comme un coup de tonnerre. La fatigue sans doute.

Or juste moment où elle se traitait de peureuse, elle entendit des pas qui s'approchaient. Ce ne pouvait être un usager car à cette heure l'endroit était fermé au public. À moins que ce soit un collègue qui aurait oublié un dossier ou encore le garde de sécurité qui faisait une ronde. Ce n'était peut-être que ça après tout.

Par mesure de précaution, Ginette Pépin s'empara d'une paire de ciseaux qui traînait sur sa table de travail. C'était mieux que rien au cas où elle aurait affaire à un intrus mal intentionné.

La porte du bureau s'ouvrit lentement.

Dans l'embrasure se dressa une silhouette imposante, vaguement familière. C'était celle d'un usager qu'elle reconnut avec un certain soulagement. Même si elle se demandait ce qu'il pouvait bien faire là, aussi tard : "Monsieur Michaud ? articula-t-elle en regardant l'heure de façon ostensible.

"Excusez-moi de me présenter aussi tard mademoiselle Pépin, fit l'homme en souriant. Je passais dans le coin et j'ai vu de la lumière à la fenêtre de votre bureau. J'ai eu envie de venir vous saluer et vous redire à quel point j'apprécie votre aide et vos précieux conseils."

Gérard Michaud, journaliste et écrivain, venait souvent consulter l'archiviste. Il disait que les vastes connaissances de celle-ci étaient "une mine d'or pour lui". À l'occasion, il lui apportait des fleurs ou des chocolats pour lui témoigner sa gratitude. Un vrai monsieur, beaucoup de classe ... L'évolution de la société québécoise depuis la colonisation l'intéressait mais l'ère de l'Archaïque post-laurentien le fascinait littéralement.

La bibliothèque possédant plus de 15,000 ouvrages de référence, 100 titres de périodiques et 20,000 microfilms avait amplement de quoi satisfaire la curiosité d'un amateur d'histoire ancienne comme Gérard Michaud. Il passait des heures devant les lecteurs numériques mis à la disposition des usagers. Et repartait, tout content, avec dans son attaché-case, de la documentation photocopiée.

N'empêche qu'il venait pendant les heures d'ouverture et non pas après la fermeture ... Alors que faisait-il là, tout sourires ? Et comment avait-il réussi à entrer ? Les portes de l'édifice étaient barrées à cette heure. Et où donc était passé le garde de sécurité ? Autant de questions que se posa une Ginette Pépin de plus en plus sur le qui-vive : "C'est très aimable à vous de venir me saluer, monsieur Michaud ... Mais comme vous pouvez le constater, je m'apprêtais à quitter, fit-elle avec un petit rire nerveux.

Un rire d'autant plus nerveux que son visiteur la regardait maintenant d'une drôle de façon. Allait-il la violer ? Elle pourrait être sa mère. Un monsieur bien comme lui ne ferait jamais ça, voyons ! *Quoique* ... ? Se cramponnant au peu d'assurance qui lui restait, Ginette Pépin remarqua d'une voix qui se voulait ferme mais qui ne l'était pas du tout : " Heu ... J'imagine que le garde de sécurité vous a ouvert la porte, monsieur Michaud ?"

Au lieu de répondre directement, Gérard Michaud désigna les ciseaux qu'elle tenait toujours à la main : "Vous quittez avec vos ciseaux ? Très prudent, mademoiselle Pépin. Le coin n'est pas sûr le soir et je serais désolé qu'il vous arrive malheur." Le ton, sur lequel ces paroles étaient prononcées, n'était plus celui du passionné de l'Archaique post-laurentien. Un ton que Ginette Pépin ne trouva pas sympathique. Même qu'elle le trouva extrêmement menaçant.

Paralysée, l'archiviste échappa les ciseaux. Gérard Michaud se pencha, les ramassa et sans crier gare, se rua sur sa proie avec un rire dément. Il n'avait plus rien du monsieur aimable et gentil. Non, rien du tout. La dernière pensée de Ginette fut pour son chat Miaou qui n'aurait pas son lait chaud, ce soir-là. Les autres soirs, non plus.

# 10

Il n'était pas dit que le lieutenant allait se reposer ce week-end là. Samedi, cinq heures du matin, son portable, posé sur la table de chevet, tinta. Il tâtonna pour le retrouver entre ses lunettes de lecture et un livre de chevet. Ayant à peine dormi trois heures, il prit quelques secondes avant d'articuler d'une voix enrouée : "Lieutenant Denis à l'appareil."

"Ça t'as pris un maudit bout de temps pour répondre, mon ostie, grogna une voix familière. Vous l'aurez deviné, c'était celle du commandant Brière. Toujours aussi délicat. Pas de "bonjour", de "désolé de te réveiller" de ... Rien du tout.

Il avait la voix rauque et Alexandre en conclut que son patron n'avait pas suffisamment dormi, lui non plus. Il en éprouva une joie un peu malsaine mais, ô combien libératrice : "Je vais bien boss et vous, ça va ? fit-il avec une fausse sollicitude.

"Aye, niaise-moi pas, çâlisse. Bon écoute, convoque tout le monde et rends-toi à la Bibliothèque des Archives nationales. Double meurtre. Moi je retourne me coucher, salut !" Brière raccrocha sans autre forme d'explication. Alexandre, qui avait beau être habitué au "style brièrien", resta tout bête, son téléphone encore ouvert.

"Brière ? demanda Kim en baillant.

"Eh oui, qui d'autre !"

"Et toujours aussi aimable !"

"Égal à lui même."

"Qui est mort cette fois ?"

"Aucune idée. Tout ce que je sais c'est que c'est un double meurtre à la Bibliothèque des Archives nationales du Québec."

"Hein !"

"Ouaïp !"

"Quelques jours après le meurtre de l'archéologue, c'est quand même étrange, non ?" Kim était une rapide.

Même à moitié réveillée, elle avait tout de suite fait le lien : découverte archéologique majeure + archives = anguille sous roche (sans mauvais jeu de mots).

"Mouais ... "

"Tu n'as pas l'air d'être de cet avis ?"

Alexandre aurait pu répondre que le lien était un peu trop facile à faire, qu'il n'avait pas assez d'éléments pour se prononcer, que c'était trop tôt pour sauter aux conclusions et blablabla, mais il n'en fit rien. Primo, il n'avait pas le temps. Deuzio, Kim n'avait pas besoin d'un cours de détection 101 car elle se trompait rarement dans ses déductions; même quand elles étaient élémentaires.

"Bon, dit-il, faut que j'y aille. Rendors-toi, ma chérie, je t'appelle plus tard." Combien de fois lui avait-il chuchoté ces phrases depuis qu'ils étaient en couple ? Ni l'un ni l'autre ne les comptaient. C'eut été du temps perdu.

Ils s'enlacèrent brièvement, leurs corps encore tout chauds de sommeil. Puis, ce fut à regret qu'Alexandre s'extirpa des bras de sa femme. Dommage, ils avaient tous deux "l'âme langoureuse" ce matin-là.

# 11

Une heure plus tard, le vieil édifice de la rue Viger et ses alentours grouillaient de flics. À l'extérieur, un poste de commandement et un périmètre de sécurité avaient été dressés. Le branle-bas de combat, quoi. Celui qui permettrait aux policiers d'accomplir leur travail sans être trop importunés. À la fois, par une presse avide de scoops de même que par des voisins curieux à la recherche de sensations fortes. On en voyait déjà, en pyjamas, s'étirer le cou sur le pas de leurs portes.

À l'intérieur, détectives et techniciens en scènes de crime s'activaient à trouver des indices. Certains mesuraient, prenaient des empreintes, répandaient du luminol sur toutes les surfaces. D'autres vidaient les armoires, ouvraient les ordinateurs et en examinaient le contenu.

Deux flics, spécialisés dans les œuvres d'art et les livres anciens, feuilletaient délicatement des ouvrages vieux de plusieurs siècles, conservés dans des pièces ni trop humides ni trop sèches. Hygrométrie de l'air à 50%, température maintenue entre 2 et 18 degrés C. Des précautions qui évitaient que les précieux ouvrages ne se désagrègent avec le temps.

La découverte des corps avait été faite par le garde de sécurité qui prenait la relève à quatre heures le matin. Aussitôt, il avait fait le 911, puis alerté le directeur Norbert Dumont, lequel était arrivé dans l'heure qui suivait. Dumont avait les cheveux hirsutes et la cravate de travers. Il était clair qu'il n'avait pas pris le temps de se pomponner avant de se précipiter sur les lieux.

Présentement, il s'entretenait avec le lieutenant tout en jetant un œil inquiet sur l'armée de flics qui circulaient partout. Auparavant, Dumont s'était plié à l'exercice d'identifier les deux victimes. Il s'agissait, avait-il déclaré : " ... de Ginette Pépin, archiviste et de Maurice Côté, le garde de sécurité de nuit. Visiblement très ébranlé, il répétait en secouant la tête : "Je n'y crois pas, je n'y crois pas !"

Et franchement, le spectacle était épouvantable.

Maurice Côté avait été étranglé. Le fil de fer dont on s'était servi lui avait quasiment tranché la tête. Quant à Ginette Pépin, elle avait été dardée de ... On apprendrait plus tard qu'on l'avait tuée à coups de ciseaux. Ses propres ciseaux, en plus. Le meurtrier (nul doute, c'était un homme compte tenu de la force utilisée) avait poussé la cruauté jusqu'à lui crever les yeux.

Avant ou après le décès ? L'autopsie prouverait que c'était avant.

Grand Dieu !

Manifestement, c'était à elle qu'on en voulait. Le meurtre du garde de sécurité n'avait dû être qu'un dommage collatéral comme on dit. Un meurtre qui avait probablement permis à l'assassin de s'introduire dans un édifice fermé au public. À ce sujet, on pouvait formuler deux hypothèses :

- a) soit Côté était un complice devenu gênant.
- b) soit le meurtrier était un habitué que Côté aurait fait entrer sans se méfier.

Les deux hypothèses étaient plausibles. Questionné, le directeur Dumont affirma, sans aucune hésitation, que Côté était d'une honnêteté à toute épreuve et que : "... jamais, au grand jamais, il n'aurait dérogé aux consignes en laissant entrer n'importe qui dans l'édifice . Pas plus qu'il n'aurait accepté d'être complice d'un meurtre."

"Vous en êtes certain, monsieur Dumont, insista Alexandre.

"Je le connaissais depuis des années et je me porte garant de son intégrité, répliqua le directeur quasiment insulté qu'on lui pose la question. Ce à quoi, il ajouta que Côté était marié à la même femme depuis trente ans et père de deux grands enfants.

Comme si le fait d'être marié depuis trente ans et père de famille l'innocentait d'emblée. Le lieutenant faillit se mettre à rire devant tant de candeur. Dans sa carrière, il en avait vu plus d'un de ces hommes soi-disant "modèles" se transformer en bêtes féroces.

Devait-il croire le directeur sur parole ? Peut-être. Mais, étant naturellement porté au doute, Alexandre se promit de vérifier ses dires. Car ce n'est pas parce qu'on est directeur de la plus importante bibliothèque du Québec, un historien et paléontologue réputé, qu'on est forcément bon juge de la nature humaine, n'est-ce pas ?

Mais pour l'instant, Alexandre Denis avait d'autres chats à fouetter que de se prononcer d'une façon ou d'une autre sur le jugement de qui que ce soit. Si bien qu'il laissa filer : "Selon vous, monsieur Dumont, qui aurait pu en vouloir à Ginette Pépin, demanda-t-il sans grand espoir d'obtenir une réponse éclairante.

Elle ne le fut pas.

"C'était une femme infiniment respectable, une précieuse collaboratrice, fit le directeur d'une voix pleine d'émotion.

*Ouais et après ?* "Et ses rapports avec ses collègues, ils étaient comment ?"

"À ma connaissance, ils étaient excellents, lieutenant."

"Les usagers, eux ?"

"Je n'ai jamais eu de plainte à son sujet. Les usagers, et ils sont nombreux à avoir eu recours à ses services, lui faisaient entièrement confiance." En bref selon le directeur Dumont, Ginette Pépin était quasiment parfaite et n'avait pas d'ennemis.

"Elle vivait seule m'avez-vous dit, monsieur Dumont ?"

"Exact, lieutenant. Elle était célibataire."

"Parents, sœurs, frères ?"

"Une sœur, seulement. J'ai ses coordonnées dans mes dossiers. Heu ... dois-je lui annoncer la nouvelle moi-même ou ...?" Le directeur laissa la phrase en suspens. De toute évidence, Dumont n'avait aucune envie de remplir une telle tâche.

Pour avoir lui-même, et à maintes reprises, assumé l'odieuse d'annoncer à quelqu'un la mort d'un être cher, Alexandre ne pouvait le blâmer.

"Nous nous chargeons d'aviser les familles, monsieur Dumont. Ça fait partie de notre description de tâches, dit-il avec un mince sourire. Le directeur parut se détendre un tantinet.

Alexandre enchaîna : "Ginette Pépin avait-elle des amis, un amant peut-être ?"

"Des amis ? Probablement mais je ne les connaissais pas. Peut-être que ses collègues pourraient vous renseigner mieux que moi à ce sujet-là. Quant à un amant ... hem ... je serais porté à vous dire, qu'elle n'en avait pas."

"Ah, et pourquoi ?"

"Bien ... son style, sa façon d'être, son ..." Visiblement mal à l'aise, le directeur Dumont se mit à bafouiller lamentablement.

"En un mot, elle avait le style vieille fille, remarqua Alexandre choisissant sciemment un terme désuet et péjoratif, juste pour tester son interlocuteur.

"Hem ... célibataire endurcie à tout le moins."

"Lesbienne peut-être, insista Alexandre.

Dumont rougit jusqu'aux oreilles. Déjà que "vieille fille" l'avait fait tiqué, "lesbienne" c'était trop pour monsieur le directeur. Pourquoi autant de pudeur ? Vivait-il dans le siècle actuel ou ... ?

À moins qu'il ait eu une raison personnelle pour s'émouvoir à ce point ?

Alexandre se demanda alors si le très digne directeur Dumont n'aurait pas fait des avances à sa respectable employée un soir de party de bureau. Un p'tit coup dans le nez et hop, les inhibitions fondent à vue d'oeil. Ces choses-là se produisent dans tous les milieux de travail. Pourquoi pas à la Bibliothèque des Archives nationales ?

Et un directeur désinhibé peut, comme tout un chacun, commettre ce genre "d'indiscrétion", pas vrai ! Et Ginette, l'employée parfaite, aurait très bien pu repousser des avances non désirées.

Dumont en aurait pris ombrage, attendu le moment propice pour se venger et couic ... ? *Nan*. Il était difficile d'imaginer ce petit homme grassouillet à la mine effarée s'en prendre physiquement à quelqu'un.

Surtout si ce quelqu'un était une femme avec le gabarit de Ginette Pépin. Elle devait le dépasser d'au moins une tête. Et même maganée comme elle était dans la mort, elle avait le physique d'une ex-championne de lancer du poids.

Une telle femme aurait certainement pu donner quelques bons coups de griffes à son agresseur. Or Dumont, qui était en bras de chemise, ne portait aucune égratignure, ni sur les bras, ni sur son visage poupin. Bon, ça ne prouvait rien hors de tout doute, mais disons que quelques balafres auraient aidé à se faire une idée.

Certes, la réaction de Dumont à certaines questions était un peu bizarroïde. Peut-être était-il simplement gêné qu'on les lui pose. De toute évidence, l'homme n'était pas habitué aux méthodes policières. Et c'était plutôt un bon point en sa faveur.

Alexandre décida de lui donner le bénéfice du doute pour l'instant.

# 12

La Bibliothèque des Archives nationales ne fermant pas le samedi, les collègues de Ginette Pépin arrivèrent les uns après les autres ignorant tout du drame qui s'était produit. Au fur et à mesure qu'ils apprenaient la nouvelle, leurs réactions allaient de l'incrédulité, au chagrin et à la stupéfaction. Quoi !! Deux meurtres sur leur lieu de travail, un lieu d'étude et de réflexion, un lieu si paisible. Voyons donc !!

Le garde de sécurité et Ginette !!

Ce n'était pas Dieu possible.

Tous furent soigneusement questionnés. Et tous s'accordèrent à dire que Ginette Pépin était une personne d'une grande compétence, discrète et d'une droiture à toute épreuve. Aucun ne lui connaissait d'ennemis et tous étaient atterrés.

Bref, les réactions étaient unanimes et prévisibles. Quand quelqu'un meurt, surtout d'une manière aussi tragique, tout le monde n'a que de bons souvenirs et personne n'ose faire la moindre critique.

Les policiers le savaient. Mais prenaient quand même des notes tout en se proposant de revenir à la charge au besoin. Il était possible, qu'avec un peu de recul, certaines personnes se "souviennent" soudainement d'un détail, de traits moins sympathiques chez la défunte.

Cela s'était produit pour l'archéologue Max Vézina, peut-être que cela se reproduirait dans le cas de Ginette Pépin. Mais pour l'instant, si l'on se fiait aux témoignages entendus, l'archiviste assassinée était une femme que tout le monde aimait.

Une femme sans histoire.

Fort bien. Mais tout le monde a une histoire à raconter.

Certaines assez insignifiantes, d'autres peu banales. Nul doute, celle que Ginette Pépin avait à raconter devait avoir déplu à quelqu'un au point de lui faire la peau. Littéralement. Tout juste, si on ne l'avait pas scalpée.

Vers midi, le pathologiste Larue-Lajoie, qui avait eu fort à faire avec deux cadavres sur les bras, avait terminé. Cela n'avait pas dû être de tout repos compte tenu du sang qui avait giclé partout. Surtout dans le bureau de Ginette Pépin qui était dans un état indescriptible.

Sans parler du pire : l'état de la victime. Aussi, il était manifeste que l'assassin avait fouillé partout après l'avoir massacrée. Les papiers jetés par terre, les tiroirs des classeurs éventrés, même les plantes que Ginette soignait avec amour avaient été arrachées de leurs pots et piétinées. Son ordinateur avait été lancé violemment contre un mur. On sentait encore la frénésie et la rage du meurtrier.

Que cherchait-il ?

Larue-Lajoie s'appêtait à plier bagage quand le lieutenant l'intercepta : "Quand comptez-vous procéder aux autopsies, lui demanda-t-il.

Réponse laconique de Larue-Lajoie : "Demain, 13 heures."

"J'y serai."

Il y a des moments où une économie de mots s'impose.

Les deux hommes en étaient là.

# 13

Ginette Pépin possédait un condominium sur le Plateau Mont-Royal.

Planchers de bois franc, carpettes luxueuses, trois chambres à coucher dont une qui devait servir de bureau. Vue sur le Mont-Royal et terrasse sur le toit. Un condo qui avait dû coûter un bras.

En fin de journée, le lieutenant s'y rendit avec Judith Chomsky et quelques techniciens de l'Identification judiciaire. Cela s'appelait : battre le fer pendant qu'il est chaud. Façon de parler, évidemment.

En arrivant, Judith émit un sifflement : "Wow, ce n'était certainement pas avec son salaire d'archiviste que Ginette Pépin pouvait se payer tout ça, s'écria-t-elle.

"Elle avait peut-être fait un héritage, avança le lieutenant.

"Ou bien, elle avait un amant riche à craquer ! Quoique ce serait étonnant à son âge !"

"Qui a fixé une limite d'âge pour séduire et aimer, Judith ? répliqua Alexandre avec un sourire en coin. Tristan, le mari de Judith, était beaucoup plus âgé qu'elle et entre eux c'était le grand amour. La sergent-déetective répondit du tac au tac : "Ha! Ha! Très subtil, lieutenant. Allez-vous mettre ça dans votre prochain spectacle de stand-up comique ? "

"Mmmm ... J'y pense sérieusement. Mais faudrait que je le travaille encore un peu, s'esclaffa Alexandre. Judith rit aussi.

Après des débuts plutôt houleux, les rapports entre les deux collègues (deux têtes

fortes) s'étaient peu à peu considérablement améliorés. Et c'était aussi bien parce qu'autrement, l'un des deux y aurait laissé sa peau.

Maintenant, quand ils faisaient équipe, il y avait entre eux une complicité mêlée d'une touche de sarcasme. Oh, rien de bien méchant, évidemment. Mais juste ce qu'il faut pour supporter un travail souvent très pénible émotionnellement.

Judith reprit son sérieux pour en décocher une autre. C'était plus fort qu'elle, elle aimait avoir le dernier mot : "Dites-moi, lieutenant, fit-elle malicieuse, connaissez-vous beaucoup d'hommes riches qui jouent les sugar daddies avec une femme de 60 ans ?"

"Non, convint Alexandre, mais raison de plus pour penser qu'elle avait hérité."

"Mouais ... Ou encore, qu'elle était bien conseillée pour ses placements."

"L'un n'exclut pas l'autre. De toute manière, nous verrons en examinant ses papiers et son compte en banque ... Bon, assez extrapoler. Au boulot maintenant, si tu n'y vois pas d'objection, ma chère Judith, fit Alexandre avec une politesse exagérée.

"Vos désirs sont des ordres "boss", gouailla la policière.

.....

Pendant que les agents de l'Identification judiciaire mesuraient, prenaient des empreintes, répandaient du luminol sur toutes les surfaces, les deux détectives furent partout. Ouvrirent les armoires, regardèrent sous les lits, déplacèrent des meubles, soulevèrent les tapis, retournèrent les coussins des fauteuils, vidèrent les tiroirs de leur contenu et même celui du panier à linge à linge sale. C'était ça une fouille en règle.

Dans la chambre principale, Judith Chomsky émit un sifflement en ouvrant un tiroir plein de sous-vêtements : "Wow, Ginette devait dépenser une fortune pour ses petites culottes et ses soutiens-gorge. De la dentelle, de la soie, et ... Avez-vous remarqué les labels, lieutenant ? Pas n'importe quoi et sûrement pas achetés à la mercerie du coin."

Alexandre pensa aux strings de Kim achetés chez Victoria's Secret et sourit : "Une femme a le droit d'être coquette, fit-il en se retenant de demander à la policière quel type

de sous-vêtements elle portait pour titiller son Tristan. Le faire, eut été pousser la camaraderie un peu loin. De toute manière, il réservait ce genre de remarques coquines pour sa Kim adorée.

Dans la bibliothèque, ils trouvèrent beaucoup d'ouvrages d'archéologie et d'histoire. Cependant, ce fut avec étonnement qu'ils y virent de nombreux polars ainsi que des romans Harlequin : "Ouin, s'exclama Judith, Ginette avait des goûts littéraires plutôt variés !"

"Il n'y a rien de mal à ça ... Tout le monde n'a pas forcément envie de lire Jean-Sartre Sartre ou Nietzsche pour se détendre !"

"OK, lieutenant. Sauf que ça ne nous avance pas beaucoup d'apprendre comment elle occupait ses temps libres."

"Non mais ... ça et le décor nous donnent au moins une petite idée de qui elle était. Une femme aux goûts luxueux et multiples. Intellectuelle, sentimentale et aimant le mystère. Est-ce que ça nous mènera au meurtrier ? Qui sait ... Le contenu de son ordinateur nous en révélera peut-être un peu plus sur ses fréquentations."

"Ouin, peut-être."

Alexandre regarda curieusement sa collègue :: "T'as pas l'air certaine de ..."

"Je ne sais pas lieutenant. Toute cette histoire me donne froid dans le dos."

"Toi, froid dans le dos ! Tu m'étonnes."

"Quelque chose ne colle pas dans tout ça. D'abord l'archéologue, ensuite l'archiviste et le garde de sécurité. On dirait un roman d'Agatha Christie du style Meurtre en Mésopotamie."

"Y a pas à dire, tu ne manques pas d'imagination, plaisanta Alexandre.

"Vous, comment voyez-vous ça ? rétorqua Judith.

"Je vais te faire aveu. Je ne sais pas du tout où on va aboutir et surtout quand !"

"En tout cas son meurtrier n'a pas mis les pieds ici. Autrement, il aurait foutu le bordel partout, remarqua Judith.

"Il ne l'a pas fait dans son bureau de la Bibliothèque des archives nationales. Dans quel but serait-il venu ici. Non, je ne crois pas qu'il ait été un intime de Ginette Pépin. Il l'a massacrée pour une raison qui nous échappe complètement. À nous de la découvrir, déclara pensivement Alexandre.

.....

Vers 19h00, les flics repartirent avec le PC de Ginette Pépin et ... son chat.

L' animal, sûrement peu habitué à assister à une fouille en règle dans son domaine, s'était réfugié dans un placard. On eut dit qu'il savait que sa maîtresse ne reviendrait pas ... C'était un beau gros chat au pelage roux, épais et soyeux.

Qu'allait-on faire de la pauvre bête ?

Judith Chomsky qui adorait les animaux s'offrit pour le prendre chez-elle :  
Tristan et moi, nous pensions justement à adopter un chat, fit-elle en caressant le chat qui se mit à ronronner.

L'animal avait raison de se sentir en confiance. Car bien que ce n'était pas toujours évident, la détective était une grande sensible : "Je ne peux pas supporter l'idée de le porter à la SPCA pour qu'il soit adopté par n'importe qui ou pire encore, euthanasié."

Un cri du cœur que l'animal dut comprendre parce qu'il ronronna de plus belle.

# 14

De retour au Centre d'enquête, le lieutenant fut assailli par une bande de journalistes avides de détails. Et pourtant, la nouvelle des deux meurtres n'était pas encore sortie. Alors, comment étaient-ils au courant ? Un sixième sens, le téléphone arabe ou bien ...? De toute manière, ils étaient là, massés devant l'entrée avec leurs micros tendus et leurs questions.

Qui, que, quoi, dont, où, comment, pourquoi ?

Questions auxquelles Alexandre répondit le plus vaguement possible. Mais suffisamment pour leur donner un os à gruger. Une longue pratique lui avait appris que, des reporters insatisfaits pouvaient, s'ils s'y mettaient, détruire une réputation en deux temps trois mouvements. Personnellement, Alexandre leur aurait volontiers dit d'aller se faire voir ailleurs, mais ses patrons, eux, n'étaient pas du même avis.

Au mieux, il se serait fait passer un savon. Au pire, on lui aurait enlevé l'enquête et muté à un poste administratif. Or remplir des formulaires à longueur de jour n'étant pas son fort, valait mieux pour lui endurer l'assaut pendant une demi-heure.

Ce qu'il fit.

Quand enfin, il put se libérer, le lieutenant alla rejoindre les membres de son équipe pour une session de brassage d'idées. Oh ce n'était pas les idées qui manquaient, sauf qu'après une longue de journée de travail, les solutions faisaient terriblement défaut. Au bout d'une heure de blabla improductif, Alexandre donna congé à toute la bande : "Inutile de préciser, fit-il, que nous devons être au poste, tôt demain matin."

Demain étant un dimanche. Le "jour du Seigneur" en principe.

En principe, oui. Mais en pratique, les détectives n'avaient pas d'horaires fixes, "jour du Seigneur" ou pas. D'autant que personne dans l'équipe n'était pratiquant et que présentement, on avait beaucoup de pain sur la planche. Deux meurtres tout frais sur les bras plus un troisième (celui de l'archéologue) presque aussi frais.

Qui dit mieux !?!

Y avait-il un lien entre les deux événements ? Peut-être que oui ou peut-être que non. Quoiqu'il en soit, il leur fallait trouver des réponses et vite *because* ...

La patience du commandant Brière ayant des limites très limitées, tous et toutes préféraient éviter ses invectives, ses ordres et ses contre-ordres. Lesquels nuisaient aux enquêtes plus souvent qu'autrement. Et quand ces enquêtes étaient très médiatisées, Brière perdait vraiment toute retenue.

Avant de quitter, Alexandre téléphona à la maison pour dire qu'il arrivait : "dans pas longtemps". Puis il appela le commandant pour lui résumer la journée. Brière avait du monde chez-lui et ne se gêna pas pour lui faire sentir qu'il le dérangeait.

Remarquez que si Alexandre avait omis de l'appeler, Brière l'aurait sûrement engueulé, le lendemain.

# 15

Chez-lui, on n'avait pas attendu le lieutenant pour manger.

Avec un ado toujours affamé et deux fillettes de quatre ans qui devaient se coucher à une heure raisonnable, on ne pouvait vivre au rythme d'un enquêteur aux Homicides. De toute manière, rares étaient les moments où il arrivait à temps pour le souper. Et quand cela se produisait, il pouvait tout aussi bien être appelé d'urgence pour se rendre sur les lieux d'un meurtre, voire d'une hécatombe : "Faut que j'y aille, disait-il alors sur un ton de regret. Un leitmotiv qui ne surprenait plus personne dans la maisonnée. Même les jumelles avaient fini par en prendre leur parti.

Au fond, tous savaient qu'ils les aimaient de tout son cœur et qu'il aurait donné sa vie pour eux. Il n'était pas parfait, mais il faisait de son mieux pour mettre son esprit à off quand il était présent. Et ça marchait au moins une fois sur deux.

Bref, quand il arriva, les jumelles étaient déjà au lit. Nicolas, le fiston, s'était empressé de manger en vitesse pour aller *jammer* au sous-sol avec les membres de son *band* : Noémie, Zach et Loïc. Et ça *jammait* avec ardeur. On pouvait entendre les vibrations jusque dans l'entrée de la maison. Mais c'était peu cher payer pour savoir où les ados étaient et ce qu'ils faisaient.

Quant à Kim, elle prenait le café au salon en compagnie de Louise et Arthur St-Onge, les grands-parents qui avaient mangé avec la smala. Comme ils habitaient tout près, c'était souvent le cas les samedis soirs et personne ne s'en plaignait. Les enfants les adoraient. Kim et Alexandre aussi.

En fait, Louise n'était la grand-mère biologique que de Nicolas, le fils de sa fille Sophie, la première femme d'Alexandre, morte d'un cancer quand Nico n'avait que deux ans. Arthur, lui, n'était le grand-père de personne. Louise et lui ne s'étant épousés en secondes noces que quelques années auparavant. Mais qu'importe les liens du sang, cette famille recomposée était tissée très serré.

Louise et Arthur se considéraient comme les grands-parents des trois enfants. Et Kim et Alexandre les traitaient comme s'ils l'étaient. Même qu'Alexandre, qui avait perdu ses parents à l'âge de quinze ans, avait pour eux un attachement presque filial.

Après avoir salué les adultes, Alexandre alla border les jumelles.

Elles ne dormaient pas encore et l'accueillirent avec des cris de joie : "Papa, papa, firent-elles en tendant vers lui leurs petits bras dodus. Il les embrassa très fort et leur fit des chatouilles pour qu'elles rient aux éclats. Il adorait entendre leurs rires cristallins. Ensuite, elles réclamèrent : "Une histoire, s'il te plaît papa ".

Étant donné que, maintenant elles pouvaient lire de courts récits illustrés et les connaissaient par coeur, Alexandre devait désormais puiser dans son imaginaire pour les distraire. Si bien que des contes de fées et de princesses on était passé aux récits d'aventures peuplés d'animaux fabuleux. Zoé et Chloé en raffolaient. Lui aussi. D'autant que l'exercice lui permettant d'oublier, pour un instant, les histoires atroces qui jalonnaient son quotidien à l'extérieur du cocon familial.

En redescendant, Alexandre fit un saut au sous-sol pour dire bonsoir aux ados. Eux étaient passés de la musique atonale au style punk-rock. Alexandre n'était pas certain que ce soit une amélioration, *mais à la guerre comme à la guerre ...*

En tout cas, la cacophonie ne semblait pas déranger le chat Fusain et le chien Horace qui gambadaient joyeusement autour du quatuor. Alexandre écouta quelques mesures, plus par politesse que par plaisir. Puis, les tympan en compote, il salua les musiciens et remonta en courant. La musique à tue-tête n'était pas le remède idéal contre la migraine qu'il sentait venir.

Certes, il était fier de son fiston, mais il y avait des limites au nombre de décibels qu'il pouvait supporter.

Dernière étape avant d'aller rejoindre les adultes au salon, il alla à la cuisine où Armande, la nounou et cuisinière, s'affairait à mettre la vaisselle dans le lave-vaisselle. Sachant qu'Alexandre n'avait pas mangé, Armande lui avait gardé son repas au chaud. Ça sentait bon le bœuf braisé, son plat favori.

Dès qu'elle vit son patron, elle empila la nourriture sur un plateau et voulut le lui porter au salon. Alexandre s'interposa : "Merci Armande, dit-il en lui plaquant une grosse bise sur la joue, je m'en charge."

La nounou et cuisinière en résidence faisait, elle aussi, partie de la famille élargie et pas question de la traiter en bonne à tout faire. De toute façon, ce n'était pas le genre de la maison. Si bien, qu'au fil du temps, les enfants étaient devenus "les petits" d'Armande et la cuisine "son domaine" : "Allez ouste ! monsieur Alexandre, hors de ma cuisine, fit-elle sur un ton faussement bourru.

*Monsieur Alexandre ...* Le lieutenant leva les yeux au ciel. Kim et lui avaient beau l'inciter à laisser tomber le "monsieur /madame", Armande n'en démordait pas. Selon elle, un certain décorum devait être préservé. Un peu plus et on se serait cru dans Downton Abbey ... Mais bon, Armande était heureuse et c'était ça qui comptait.

Alexandre prit le plateau des mains d'Armande en lui disant qu'il laverait sa vaisselle après avoir mangé. C'était pour lui une façon de signaler une fois de plus qu'il n'était pas d'accord avec le "monsieur/madame."

# 16

Au salon pendant qu'il mangeait avec appétit, le lieutenant décrivit sa journée aux autres. Lesquels étaient déjà au courant, du moins dans les grandes lignes.

En effet, en époux soucieux de maintenir la paix dans son ménage, Alexandre avait pris le temps d'envoyer un message-texte à Kim pour lui expliquer les raisons de son retard. Précaution inutile, car Kim, en sa qualité de journaliste-animatrice d'une émission d'affaires publiques, avait ses antennes dans le milieu journalistique. Encore le mystérieux téléphone arabe !

"Donc, remarqua-t-elle, tu penses qu'il y aurait un lien entre ces deux meurtres et le meurtre de l'archéologue, il y a quelques jours ?"

Kim était une redoutable intervieweuse et se comportait parfois avec Alexandre comme elle l'aurait fait avec un invité récalcitrant. Dans le style "Allez, dis ce que tu as dans le ventre." Et pourtant, c'était aussi la même Kim qui trouvait son mari trop obsédé par son travail. Comme quoi, tout le monde a ses contradictions.

Alexandre soupira : "C'est une possibilité, Kim, admit-il. Ça peut aussi être complètement autre chose. À ce stade, on en sait pas assez pour émettre une hypothèse."

"Oui, évidemment. Mais la coïncidence est étrange, tu ne trouves pas ?"

"C'est étrange, oui. Mais j'ai déjà vu plus étrange."

"Oh toi, c'est bien connu, tu vas nier l'évidence tant que tu n'auras pas de preuves irréfutables!"

Alexandre sourit.

"Déformation professionnelle, mon amour ! D'ailleurs, ajouta-t-il taquin, je connais personnellement une journaliste qui utilise au moins trois sources avant de mettre un reportage en ondes. Pas vrai ma chérie !"

"Dans mon cas, c'est différent, fit Kim avec un clin d'oeil.

Kim Lemelin avait la réputation d'être une perfectionniste et gare à ceux et celles qui essayaient de l'enfrouaper ! Mais allez savoir pourquoi, dans son cas, la circonspection était une qualité alors que dans le cas d'Alexandre, elle y voyait de l'obsession.

Mais comment reprocher ce petit travers à une femme presque parfaite par ailleurs. Ce n'était certainement pas Louise, Arthur et Alexandre qui le feraient.

Tout le monde rit de bon cœur.

Ensuite, ce fut au tour du notaire St-Onge de poser une question. La sienne venait définitivement du champ gauche : "Dis-moi Alexandre, que penses-tu de Norbert Dumont ?"

Surpris, le lieutenant prit quelques secondes avant de répondre : "Mmmm ... Il m'a fait l'effet d'un homme pas très à l'aise socialement. Il cache peut-être quelque chose. Difficile de me prononcer sur un homme à qui j'ai parlé brièvement et dans des circonstances spéciales."

"J'ai bien connu son père le philosophe Camil Dumont. J'ai même rédigé son testament."

"Ah oui !"

"C'était un type très bien. Simple, d'une grande érudition et très humain. Je ne connais pas le fils, mais d'après ce que je sais de lui, il est très bien aussi."

Le notaire parlait rarement en mal de quelqu'un. Encore plus rarement de ses relations amicales et professionnelles. Alors pourquoi éprouvait-il le besoin de parler des Dumont, père et fils ?

Alexandre ne s'y trompa pas.

Le notaire se portait discrètement à la défense du fils d'un homme qu'il tenait en haute estime et qui n'était plus là pour se porter garant de la moralité de son fiston.

"Norbert Dumont n'est accusé de rien pour l'instant, Arthur, le rassura-t-il. Puis, presque gêné de devoir mettre un bémol sur le plaidoyer d'un homme qu'il aimait et respectait, il enchaîna : 'Mais oui, il fait partie de nos personnes d'intérêt au même titre que tous les collègues de Ginette Pépin.'"

"Je comprends, fit Arthur St-Onge, l'air chagrin.

Malaise.

Dans le but, fort louable, d'adoucir ses propos, Alexandre ajouta : "Vous le savez comme moi, les hommes très bien peuvent aussi commettre des crimes horribles dans certaines circonstances." Une réflexion pontifiante qu'il regretta aussitôt. Parfois, il vaut mieux se taire. *Mais c'était dit ...*

"Hem ... Et selon toi. Alexandre, quelles pourraient être ces circonstances dans le cas de Norbert Dumont, demanda Louise, innocemment. Louise St-Onge n'était ni journaliste, ni policière, ni notaire mais elle n'en laissait pas passer une pour autant.

Bon joueur, Alexandre sourit : "Pour être tout à fait honnête, je ne pense pas qu'il soit coupable." Et pour faire bonne mesure, il ajouta à l'intention de sa femme : "Et oui, Kim, je crois moi aussi qu'il y a un lien entre ces deux meurtres et celui de l'archéologue." Kim eut l'élégance de ne pas dire : Ha, ha, il me semblait aussi.

La boucle étant bouclée, Alexandre proposa d'ouvrir une bouteille de blanc et de porter un toast à l'amour et l'amitié.

Les trois autres acceptèrent volontiers une amende honorable aussi rare que bienvenue. N'empêche qu'il était visible qu'Alexandre désirait changer de sujet.

Le toast fut porté et on parla d'autre chose.

# 17

Au même moment, dans un quartier huppé de Westmount.

Dans leur salon somptueux, les Moreau prenaient un digestif en compagnie de leurs deux fils Gabriel et Yannick, lequel était là avec sa fiancée, Jolaine Dubé. Plus tôt on avait célébré les quarante ans de mariage de Lucien, un joaillier bien connu avec sa femme Isabelle.

On aurait pu croire que dans les circonstances et dans un décor aussi raffiné (sofas en cuir blanc, tapis de haute laine, feu de cheminée) l'atmosphère aurait été relax. Ce n'était pas le cas. Cela tenait surtout à la tension qui régnait entre les deux frères. Il n'y avait pas plus différents que ces deux-là.

Gabriel l'aîné, très grand, costaud, cheveux noirs jais, narcissique, fantasque, ne faisait pas grand-chose dans la vie autre que d'entretenir son corps de géant, de prendre un coup solide et de courir les filles. Yannick le cadet, taille moyenne, cheveux blonds très fins, sérieux, responsable était médecin généraliste dans un centre communautaire.

En plus de n'avoir rien en commun ni physiquement, ni moralement, les deux frères se détestaient cordialement. Ainsi, depuis qu'ils avaient quitté le toit familial, ils évitaient de se trouver en présence l'un de l'autre.

Or ce soir-là, comme c'était le quarantième anniversaire de mariage de leurs parents, ils n'avaient pas pu faire autrement que de venir célébrer "en famille." Mais à voir leurs mines renfrognées, les deux frères auraient mieux fait de ne pas se présenter tant leur inimitié était profonde.

Heureusement, plus tôt un cocktail dinatoire, réunissant quelques amis et clients de Moreau senior, avait fait diversion. On avait porté des toasts aux jubilaires et on s'était régalé de saumon fumé et de petits fours. On avait rigolé en échangeant des souvenirs et autres anecdotes amusantes. Une réussite !

Une fois les invités partis, les masques étaient tombés.

Prenons Gabriel par exemple. En présence des invités, il s'était montré souriant, prévenant avec les dames, aimable avec les messieurs. Dès les derniers invités partis, il était redevenu lui-même. Frondeur, méprisant. D'autant qu'il avait commencé une discussion avec Yannick qui menaçait de virer à la bagarre. Madame Moreau avait beau s'efforcer d'arrondir les coins, il n'y avait rien à faire.

De guerre lasse, elle se tourna vers son époux qui comprit aussitôt le message. Monsieur Moreau s'interposa alors avec toute l'autorité que lui conférait une fortune considérable : "Ça suffit, avait-il dit sur un ton sans réplique. Les deux belligérants s'étaient tus comme par enchantement.

Ni l'un, ni l'autre ne tenait à s'opposer à un paternel dont la fortune leur reviendrait un jour. Gabriel surtout. Lui avait intérêt à flatter son père dans le sens du poil. Pourquoi direz-vous ? Et bien parce qu'il bénéficiait déjà des largesses paternelles. Amplement à part ça. Lucien Moreau payait son loyer dans une tour à logement du centre-ville. De plus il épongeait ses nombreuses dettes de jeu. *On ne crache pas sur la main qui nous nourrit, n'est-ce pas !* Gabriel Moreau appliquait le principe à la lettre. C'était d'ailleurs le seul principe qu'il respectait.

Dûment fustigé par son père et pour cacher son humiliation, Gabriel alla se verser une autre généreuse rasade de cognac sans pousser l'amabilité jusqu'à demander aux autres s'ils voulaient rafraîchir leurs drinks. Puis il se mit à parler de son projet de roman sur l'archéologie. Les autres connaissaient la rengaine. Mais ne sachant trop comment il allait réagir, ou le sachant trop bien, personne ne l'interrompit. Même si on ne croyait pas une miette à l'aboutissement du soi-disant projet.

Ce n'était pas le premier et probablement pas le dernier que Gabriel échafaudait pour l'abandonner au bout de quelque temps.

Et pourtant, il avait eu toutes les chances de faire quelque chose de bien dans la vie. Des parents attentionnés, les meilleures écoles où il avait obtenu de justesse les notes de passage. Or malgré ses piètres résultats scolaires, il avait réussi à être admis en médecine à l'Université de Sherbrooke. Mais cela, uniquement parce que son père faisait partie du conseil d'administration. Bref, Gabriel Moreau était, comme qui dirait, un bon à rien. Au grand désespoir de ses parents, on s'en doute.

Plus récemment, il avait développé un intérêt pour l'archéologie et avait tenté d'être admis à l' UdeM où il avait été refusé. Il était alors entré dans une rage folle en accusant tout le monde, évidemment.

Si bien que ses parents s'étaient mis à douter de son équilibre mental. Remarquez qu'ils auraient dû avoir la puce à l'oreille depuis longtemps. Mais on ne voit que ce que l'on veut bien voir. De toute manière, Gabriel excellait dans la dissimulation. Il aurait fait un bon comédien s'il avait eu la moindre discipline. Mais il n'en avait pas. Pas plus qu'il ne pouvait retenir ses pulsions de violence.

Exemple : À treize ans, il avait failli tuer un camarade de classe à coups de bâton de base-ball. Comme ça, sans provocation. Le jeune s'était retrouvé à l'hôpital avec une fracture du crâne. Une plainte avait été logée et Gabriel avait comparu devant le Tribunal de la Jeunesse. Comme il était mineur et que ses parents avaient des sous, une "entente confidentielle" avait été conclue avec un juge complaisant. Lequel avait simplement recommandé des visites chez un psy.

Gabriel, aurait-il eu le même traitement s'il avait été issu d'un milieu pauvre ? Si "papa" n'avait pas été là pour graisser la patte du juge ? Sûrement pas. Il aurait été envoyé dans une école de réforme.

Gabriel avait donc vu un psy. Mais manipulateur comme pas un, il avait réussi à entourlouper le pauvre homme qui n'y avait vu que du feu. Les pys ne sont pas tous des

lumières. Celui-là ne l'était sûrement pas . Son diagnostic : "Un état passager. Ça ira mieux avec le temps."

Résultat : Gabriel avait maintenant trente ans et ne pouvait toujours pas dominer ses pulsions de violence. Et malgré tout, ses parents continuaient à espérer qu'il changerait un jour ! L'amour parental est inconditionnel et souvent aveugle.

La soirée s'étirant en longueur et histoire de signaler qu'il était peut-être temps d'y mettre un terme, madame Moreau proposa de refaire du café. Yannick et sa fiancée, qui n'attendaient que ce signal pour lever les feutres, en profitèrent pour s'esquiver : "Merci pour le café, maman, fit Yannick gentiment, mais ce sera pour une autre fois."

Le jeune médecin voyait bien que ses parents se berçaient d'illusions face à Gabriel et il en souffrait pour eux. Mais il avait épuisé ses réserves de patience vis-à-vis de son frère. Et avant de faire une scène dont il ne sortirait pas gagnant, il préférait se retirer. Sage décision. Sa mère lui lança un regard reconnaissant.

Gabriel, lui, s'incrusta mais refusa le café. En lieu et place, il vida la bouteille de cognac en continuant à pérorer sans paraître remarquer la mine funèbre de ses parents. Gabriel Moreau était ce qu'on peut appeler "un cas".

# 18

Dimanche, peu avant minuit, chez les Lemelin-Denis.

Kim et Alexandre étaient allongés sur le grand lit conjugal après avoir fait l'amour passionnément. Où le lieutenant avait-il pris la force de se livrer avec autant de fougue à un rituel qui, bien qu'agréable, demandait quand même un minimum d'énergie ?

À sa place, tout autre homme se serait endormi dès la tête posée sur l'oreiller. Mais pas Alexandre. Lui était une force de la nature. Heureusement, il avait la femme qui lui convenait en tous points.

Plus tôt dans la soirée, il avait eu, pour le deuxième soir consécutif, le privilège de border les jumelles et de leur raconter l'histoire du Vieux de la montagne et du Loup bleu. Une histoire qu'il avait inventée quelque temps auparavant. Une histoire que Zoé et Chloé réclamaient à tous les coups.

Puis, il avait eu un entretien "d'homme à homme" avec son fiston Nicolas.

L'ado allait bientôt avoir quinze ans et il promettait d'être une force la nature comme son père. Et qui dit "force de la nature" dit souvent "forte libido". C'était le cas chez des deux mâles de la famille Lemelin-Denis. À la nuance près que, quand on a quatorze ans, et même si on sait comment faire des bébés, on n'est pas nécessairement prêt à fonder une famille, n'est-ce pas !

Or, ne voilà-t-il pas qu' une boîte de condoms avait été trouvée dans la chambre du fiston. Bon, au moins Nicolas prenait des précautions. Mais quatorze ans, voyons donc !! Bref une mise au point parentale s'imposait. Et elle le fut.

"As-tu parlé à Nico ? s'enquit Kim en caressant la poitrine de son mari.

"Oui, je lui ai parlé."

"Et ?"

Alexandre fit une grimace comique : "Et bien, disons qu' il n'a pas trouvé l'entretien *full cool*, mais il ne m'a pas traité de vieux chnoque, non plus ... C'est autant de pris !"

"Ooooh, ça me rassure, s'esclaffa Kim.

"Et tu trouves ça drôle, toi ! Mmm ... je vais te prouver une fois de plus que je ne suis pas un vieux chnoque, fit Alexandre en caressant les seins de sa femme dans un regain de passion.

Ils refirent l'amour.

Toujours aussi épris l'un de l'autre après plusieurs années mariage, ils mettaient les bouchées doubles quand ils le pouvaient. Et comme dans quelques heures, ils reprendraient tous les deux le collier (elle à la télévision d'état, lui au SPVM ), ils y allaient à fond de train. Après l'amour, Kim s'endormit rapidement dans les bras de son chéri. Lui, n'arrivant pas à dormir, se dégagea doucement, enfila un jeans et un tee shirt et sortit de la chambre.

C'était bien beau les cabrioles avec Kim entre deux draps, sublime même. Mais les soucis, qu'il avait mis de côté pour un délicieux moment, reprenaient du service et en force à part ça.

Nicolas, par exemple.

Alexandre avait du mal à imaginer son fiston exécutant les mêmes cabrioles et poussant les mêmes grognements de plaisir. Quatorze ans, bon Dieu ! Son Nico devenait adulte un peu trop rapidement à son goût. Plus tôt, en "dialoguant" avec lui, il avait bien vu que le jeunot se fichait royalement de ce qu'il lui disait. C'était comme s'il lui avait parlé en serbo-croate.

Avait-il été un père trop permissif ? Probablement.

Mais d'un autre côté, son fiston était-il bien différent de lui à son âge ? Pas vraiment. Plus précoce avec les filles ? Sûrement.

Lui, à l'âge de Nicolas, osait à peine regarder les filles qui lui plaisaient. Et quand l'une d'elles lui souriait, il se mettait à bafouiller lamentablement. Bon, il avait repris le temps perdu depuis ... Mais Nicolas, lui, n'avait pas attendu pour plonger la main dans le plat de bonbons. Façon de parler évidemment. *Ouais... les temps changent.*

Alexandre se sentait impuissant face à cette fuite en avant. Vertigineuse ! Le mot n'était pas trop fort. Et quant à ruminer des pensées dérangeantes, autant en ajouter une couche. Deux enquêtes qui se juxtaposaient. Juste pour lui faire un pied de nez, on dirait.

*Archives nationales et fouilles archéologiques. Ouais ...*

Alexandre soupira, ouvrit son ordinateur et se mit en frais de rechercher ARCHÉO-QUÉBEC. En savoir plus dans un domaine qu'il ne connaissait à peu près pas, était pour lui un must. Pour un policier, le flair ne suffisait pas toujours. Encore fallait-il mettre de la chair autour de l'os.

C'est ce qu'il fit pendant l'heure qui suivit.

# 19

Le lundi matin, Alexandre arriva très tôt au travail.

Il n'avait pas beaucoup dormi, on s'en doute.

Certes, sa recherche sur l'archéologie au Québec lui avait appris beaucoup de choses intéressantes, mais seraient-elles utiles pour l'enquête ? Pas sûr. Et tout ça pour dire qu'il avait oublié de taper un rapport de sa journée de samedi et de celle du dimanche. Les détails personnels en moins, évidemment.

Or s'il avait passé un week-end plein de "rebondissements", il ne pouvait en dire autant de l'enquête sur le meurtre de Max Vézina, pas plus que de celle sur la mort de Ginette Pépin d'ailleurs.

----- Peu avant la visite à l'appartement de Ginette Pépin, lui et Judith Chomsky s'étaient rendus annoncer sa mort tragique à Paulette, la sœur cadette. La pauvre femme ne s'était pas effondrée mais tout juste. Dans la jeune cinquantaine, Paulette était prof de philo dans un cégep du nord de la ville. De toute évidence, une intellectuelle. Vous savez, le genre à citer Socrate, Aristote et Platon dans le texte.

Divorcée et mère de deux grandes filles, elle dit au lieutenant que sa sœur aînée était la marraine d'une de ses filles. Et oui, elles se voyaient de temps à autre. Pour les anniversaires, Noël, Pâques mais ne se fréquentaient pas régulièrement. Paulette convint qu'elle ne savait pas grand-chose sur la vie privée de Ginette :

"Ma sœur ne se confiait pas facilement. J'aurais dû insister pour en savoir plus, mais je ne l'ai pas fait, reconnut tristement Paulette, sans se chercher d'excuse.

Cependant, il était visible qu'elle regrettait toutes les occasions ratées. Les gestes qu'elle aurait pu poser et qu'elle n'avait pas posés, les paroles qu'elle n'avait pas dites ou n'avait pas osé dire, les et les et les ... Quand un proche meurt on culpabilise. On regrette ce qui aurait pu être et ne le sera jamais.

Alexandre éprouva une grande bouffée de sympathie pour la femme qu'il avait devant lui : "Vous a-t-elle paru soucieuse ces derniers temps, demanda-t-il d'une voix pleine de sollicitude.

"Au contraire. Elle semblait très heureuse. Elle avait même réservé un billet d'avion pour un voyage d'agrément en Italie. Elle se proposait de voir Rome, Florence, Venise, aller à Capri et ... " De grosses larmes se mirent couler sur le visage de Paulette qui n'essaya pas de les retenir.

Judith Chomsky lui tendit un kleenex : " Savez-vous si elle partait seule ou ..."

"Je ne sais pas si elle y allait accompagnée de quelqu'un en particulier, sergent Chomsky. Vous savez c'était un de ces voyages organisés."

"Je vois, fit Judith qui ne posa pas d'autres questions. Elle se tourna vers le lieutenant qui fit signe qu'il n'avait rien à ajouter. Continuer aurait été cruel et inutile.

----- Dans l'après-midi du dimanche, Alexandre avait assisté à l'autopsie, comme promis. Or mise à part l'odeur forte et nauséabonde des viscères qu'on retirait du corps, il n'avait rien appris de plus que ce qu'il soupçonnait déjà.

"Aucune lésion défensive, pas de signes de pénétration vaginale, anale, buccale, restes de repas dans l'estomac probablement pris vers 18h00. Dents saines et bien entretenues. "Une obturation récente. Organes en bonne condition, muscles déliés, pas d'alcool dans le sang, avait récité le pathologiste sur un ton monocorde. Larue-Lajoie n'était pas un gai luron. Avec lui, pas de farces et de *small talk*.

En l'écoutant, Alexandre regretta les blagues à la con de son ami, le pathologiste Réjean Bourque. Hélas, Réjean ne pratiquait presque plus d'autopsies depuis sa nomination au poste de directeur du laboratoire médico-légal. Il n'avait plus le temps.

Alexandre ne détestait pas Larue-Lajoie. Il trouvait simplement que ce dernier manquait de ce je-ne-sais-quoi qui aide à supporter la vue d'un corps que l'on charcute. Il faut dire que la plomberie du corps humain ne le passionnait pas outre mesure. Si bien que pour le profane qu'il était, un peu d'humour, même noir, aurait été apprécié.

N'empêche qu'en dépit de son caractère taciturne, Larue-Lajoie était compétent. Avec lui, on avait l'heure juste. Pas de "peut-être" et de "il est possible que ". S'il ne trouvait rien, c'était qu'il n'y avait rien à trouver.

Cette fois, Larue-Lajoie avait précisé trois points importants.

Primo : Ginette Pépin ne s'était pas défendue. Elle devait connaître son meurtrier.

Deuxio : elle n'était pas morte des suites d'un viol. Elle était vierge.

Tertio : le meurtrier l'avait d'abord aveuglée en lui crevant les yeux. Puis, il s'était acharné sur elle avant de l'achever avec un coup en plein cœur. Toujours avec les ciseaux. Oui, en plein dans le cœur et pas à côté. Comme quelqu'un qui savait exactement où donner le coup fatal.

Alexandre avait quitté la salle d'autopsie, son propre cœur en compote et la tête pleine de questions. Avait-on affaire à un médecin, à un infirmier, ou ... ? S'agissait-il d'un rituel quelconque, un symbole, un ...? À moins que ...?

Rien, dans le bureau de la victime n'avait été dérangé. Son sac à mains n'avait pas été fouillé. Si bien que dès le départ, l'hypothèse du vol avait été éliminée. Alors pourquoi tuer une archiviste inoffensive et vierge de surcroît ? Pourquoi s'acharner sur elle avec autant de violence et de rage ? Le dépit, la jalousie, la vengeance, le ... ?

.....

Alexandre regarda l'heure.

Il restait quinze minutes avant le meeting quotidien. À l'extérieur de son bureau, les voix de ses collègues commençaient à se faire entendre. Il continua à taper en accélérant le tempo.

----- LE MOBILE, le fichu mobile ! La clé du mystère ?

Deux victimes d'un même monstre ? Ginette Pépin, l'archiviste et Max Vézina, l'archéologue ? Et pourquoi pas. Quoique dans le cas de Vézina, les motifs pour l'étriper ne manquaient pas. Certes, le meurtrier n'avait pas utilisé le même modus operandi, mais la question de la violence et de la rage était la même.

Deux victimes oeuvrant dans des domaines connexes.

Pépin et Vézina, se connaissaient-ils ? Pas forcément, mais probablement.

Alexandre secoua la tête, fit une copie de ce qu'il venait de taper, referma son ordinateur et alla rejoindre les autres dans la salle de réunion.

# 20

Salle de réunion.

Ils étaient là, la mine tirée, leurs PC et un café devant eux. Probablement le premier d'une longue série pendant la journée. En ce sens, ils ne faisaient pas mentir la rumeur qui veut que les flics carburent au café. Les beignes en moins, dans leur cas.

Non pas qu'ils auraient craché sur de gros beignes pleins de sucre et de cholestérol, mais ce matin-là, personne n'avait songé à en acheter avant d'arriver à la shop. Eh non. Trop préoccupés qu'ils étaient avec les deux enquêtes qu'ils menaient en parallèle. Deux enquêtes en passe de se fondre en une seule.

À donner des maux de têtes aux plus résistants. Oui, il y avait définitivement un lien entre les meurtres. Lequel ? Celui de l'Histoire avec un grand H ou ...?

Les sergents-détectives avaient passé leur dimanche à revoir les témoignages de tout un chacun. Ils avaient interrogé la famille, les amis et les voisins des trois victimes. Suite aux divers témoignages, ils en étaient venus à la conclusion que le garde de sécurité s'était tout simplement trouvé au mauvais endroit, au mauvais moment.

Commentaire de Judith Chomsky : "Une maudite bad luck."

Oui, toute une bad luck !

Bon, cela dit, on en était où exactement ? Pas très loin à vrai dire. Du côté du meurtre de Max Vézina, par exemple. Rien de bien nouveau. On pataugeait dans les suppositions. Certes, l'archéologue n'était pas un personnage sympathique et les raisons de le trucider ne manquaient pas. Mais on n'en savait guère plus.

Chose certaine, il n'enlevait pas d'adolescentes pour les séquestrer dans son sous-sol, les violer à volonté pour ensuite, les occire. Les détectives avaient passé en revue les disparitions dans Montréal et les environs et aucune n'était reliée de près ou de loin à Vézina. Bref, Max Vézina était un prédateur sexuel, amateur de Lolitas mais n'était pas un ravisseur et un meurtrier en série. Ce qui n'excusait en rien son comportement dégoûtant avec les jeunes femmes.

Et la question de qui l'avait tué et pourquoi demeurait entière.

Parlons maintenant de l'endroit où on avait trouvé son corps. Pourquoi n'avait-on pas protégé le site archéologique ? Posté des gardes de sécurité en permanence ? Un site de cette importance méritait au moins une clôture et un éclairage adéquat, le soir. Non ?

Et bien semble-t-il que personne au gouvernement du Québec pas plus qu'à la ville de Montréal, n' y avait songé. Bravo, champions !! À se demander pourquoi on payait tous ces fonctionnaires.

"Maintenant qu'un drame s'est produit, je parierais qu'ils vont se grouiller les fesses, fit Régimbald aigrement.

Ouais, peut-être.

.....

Un qui ne dormait pas au gaz, c'était Robert Cloutier, le chef des stagiaires. Le jeune homme avait rencontré le dessinateur de la police pour le portrait-robot. Sa description de Gérard Michaud, le pseudo-journaliste, était étonnamment précise. Cloutier avait un sens de l'observation remarquable. Chose qui n'était pas tellement surprenante quand on passe ses journées à fouiller dans les décombres.

Fort bien. Mais il y avait hic comme il y en a toujours, évidemment.

L'homme que Cloutier avait décrit ne ressemblait à aucun criminel inscrit dans la banque de données de la police. Néanmoins, le portrait-robot serait envoyé à tous les postes de police du Québec. Et quant à faire pourquoi pas aux postes de télévision et aux journaux aussi. C'était une chance à prendre mais à ce stade on avait plus le choix.

Oui, la mesure risquait de mettre la puce à l'oreille du meurtrier, sans compter les lignes téléphoniques de la police qui seraient inondées d'appels, mais les détectives ne voyaient pas d'autre solution. Sinon l'affaire serait confiée à un autre corps de police. Nommément la SQ. Et personne dans l'équipe ne trouvait la perspective amusante.

On avait pas encore les résultats des analyses de sang sur la roche qui avait servi à écrabouiller la tête du célèbre prof, tripoteur de fesses et de seins. Qui sait, peut-être qu'on aurait de la chance de ce côté-là ?

Incidemment à propos de chance, un blouson maculé de sang avait été trouvé par les techs de l'Identification judiciaire dans une benne à ordures, pas très loin du site archéologique. Le blouson de grandeur 3X pouvait fort bien être celui du présumé assassin de Max Vézina. Donc, tout n'était pas perdu. Quant aux empreintes de doigts sur la roche, on pouvait toujours courir; car visiblement le tueur portait des gants.

Gants qui n'avaient pas été retrouvés, malheureusement.

Qu'importe, on ferait sans les gants.

Restait à interroger ceux et celles qui contestaient l'authenticité de la découverte faite sur le site archéologique. Quoique là aussi, on ne s'attendait pas à de grandes révélations. Qui, à moins d'être complètement zinzin, irait jusqu'à trucider quelqu'un simplement parce qu'il ou elle n'était pas d'accord sur la datation de débris, si importants fussent-ils ? Ça n'était pas impossible, mais c'était peu probable.

Pour les deux meurtres à la Bibliothèque des Archives du Québec, les enquêteurs avaient à nouveau interrogé les collègues de Ginette Pépin. Et là encore, ils n'avaient rien appris de plus. Par ailleurs, et comme on le sait, le lieutenant et Judith n'avaient pas eu de succès avec Paulette, la sœur de Ginette.

La pauvre femme était bouleversée et même si elle ne l'avait pas été, elle ne savait pas grand-chose sur la vie privée de sa sœur aînée. Conclusion : pour une femme, en apparence sans histoire, Ginette Pépin était un mystère.

# 21

En toute fin de session, Jérôme Vandal sortit un lapin de son chapeau : "Hem .. j'ai un peu discuté de l'affaire avec Léa, hier soir et ..."

"Sur l'oreiller, je suppose, le taquina Judith Chomsky.

"Ben oui, sur l'oreiller. Ça ne t'arrive jamais avec Tristan ? ricana Vandal.

C'était bien connu, Judith racontait tout à son chéri. Et pour tout dire, les autres, y inclus le lieutenant, discutaient abondamment avec leurs tendres moitiés sur l'oreiller. Absolument pas réglo, mais dans l'intimité de la chambre à coucher, au diable le secret professionnel !! L'important. c'était que le commandant Brière ne l'apprenne pas.

Un pari risqué, bien entendu. Surtout en ce qui concernait Vandal, son futur gendre . Quoique jusqu'à présent, le sergent-détective s'en tirait plutôt bien avec le bouillant commandant. Du doigté, Vandal en avait à revendre. Sous ses allures de bon Jack, il était pas mal "ratoureux".

Et quand on se proposait d'entrer dans la famille Brière, c'était indubitablement une qualité. Bon vent Jérôme Vandal !! Néanmoins, c'était la première fois que le jeune détective avouait à ses camarades qu'il commettait le péché d'indiscrétion avec sa promise. Ouah !! Non seulement Léa était la fille de son père mais elle était aussi avocate. Saurait-elle se montrer discrète ? Pas sûr.

"Bon, Léa et toi, vous avez "discuté" et quelle a été sa réaction à ce que tu lui as dit, s'enquit Alexandre, vaguement inquiet.

"C'est précisément ce que j'allais vous raconter avant d'être grossièrement

interrompu, rétorqua le détective en faisant une grimace à Judith. Grimace que Judith lui rendit. Alexandre eut un geste d'impatience : "On t'écoute, Jérôme."

Vandal reprit son sérieux : "Donc, dit-il, étant donné qu'on ne trouve pas trace du dénommé Gérard Michaud et si, comme on le soupçonne, c'est lui l'assassin, il n'a pas dû commencer hier. Or comme vous le savez, les dossiers des délinquants juvéniles sont gardés sous scellés au Palais de Justice. Léa propose de se renseigner sur les cas d'adolescents qui ont comparu devant le Tribunal de la Jeunesse ces dernières années. Je trouve l'idée excellente. Qu'en pensez-vous, lieutenant ?"

"J'en pense qu'elle s'expose à être rayée du Barreau. Ces dossiers ne sont pas accessibles sans mandat. Avons-nous une bonne raison pour justifier la démarche ? Pas pour l'instant. Oui, nous avons de vagues soupçons mais rien de plus, répliqua Alexandre en se hâtant d'ajouter : "Hem ... mais si Léa est prête à courir le risque, c'est une excellente idée, en effet !"

"Vous en faites pas pour Léa, lieutenant, dit Vandal, elle est très capable de s'en tirer. Et puis elle connaît quelqu'un au Greffe du Palais de justice. Semble-il qu'il accepterait de lui donner un coup de main. Léa peut être très persuasive, ajouta fièrement Vandal.

Ça personne n'en doutait.

Mais Alexandre n'était pas très chaud à l'idée d'impliquer un tiers dans le complot. Un mini-complot certes, mais une infraction sérieuse, qu'on le veuille ou non. Parce que c'en était une : "Ouin, fit-il, je n'aime pas tellement qu'on mêle un greffier à l'affaire."

"Qui risque rien, n'obtient rien, lieutenant, plaïda Vandal.

Autour de la table, tout le monde opina du bonnet. Manifestement l'idée emballait l'équipe. Voyant que les autres approuvaient le projet et ne demandant qu'à se laisser convaincre, Alexandre céda.

"Quand pense-t-elle procéder ?"

"Le plus tôt possible, lieutenant. Aujourd'hui ou demain, fit Vandal.

Comme un parent qui s'inquiète de laisser aller son enfant à l'école pour la première fois, Alexandre se crut obligé de remarquer : "N'oublie pas de dire à Léa d'être très prudente, Jérôme."

Ensuite il leva la séance tout en se demandant s'il n'allait pas se repentir d'avoir cédé aussi facilement. L'avenir le dirait.

# 22

Le lendemain, la temps maussade n'améliora pas le moral des troupes. Une fine pluie d'automne tombait sans arrêt. Gris, tout était gris. Et comme si ce n'était pas suffisant, une nouvelle vint bouleverser la petite équipe du lieutenant. D'ailleurs ce fut à lui qu'incomba la tâche de l'annoncer à ses coéquipiers : "Liliane Thomas a donné sa démission, leur dit-il dès le début de la réunion.

On s'y attendait un peu, mais quand même ... Son départ creusait un grand vide dans une équipe déjà provisoirement réduite à sa plus simple expression. Et comment en vouloir à la jeune femme de vouloir s'occuper de sa famille.

Laquelle famille s'était agrandie à l'arrivée de triplés. Oui, pas un, pas deux mais trois du coup. Avec le premier enfant né trois ans auparavant, ça lui faisait quatre garçons très vivants et très en forme. Quatre enfants et un mari PDG de la Banque du Peuple, une banque qu'il avait crée quelques années auparavant. Et qui prenait de l'ampleur et beaucoup de son temps. Certes, le couple avait les moyens de se payer une nounou et il en avait une. Mais ce n'était pas suffisant.

Si bien que Liliane avait jugé que gérer une telle maisonnée et travailler à temps plein comme détective, c'était trop. "Je l'ai eue au téléphone, hier soir, précisa Alexandre et elle m'a dit qu'elle avait beaucoup hésité avant de prendre sa décision ... Elle est désolée de nous faire faux bond, mais il faut la comprendre."

Bien sûr que tout le monde comprenait. N'empêche que la pilule était dure à avaler. Celle que, dans l'équipe, qu'on appelait affectueusement la petite Lili, leur rayon

de soleil, ne serait plus là pour les faire sourire. Juste au moment où on aurait bien eu besoin de sourire. Parce que, croyez-le ou non, l'hémorragie ne s'arrêtait pas là. Plus tôt, Dave Sans-Souci qui venait à peine d'arriver au travail, avait dû repartir de toute urgence. Sa femme Laury accouchait. Bien entendu, on se réjouissait pour lui, mais ça ne faisait pas avancer l'enquête d'un iota.

Et comble de malchance, Lambert s'était fracturé une jambe en vacances. Son retour au travail était reporté à une date ultérieure, comme on dit. "The shit hit the fan, commenta sombrement Régimbald. Difficile de le contredire.

Il y a des moments où on se sent submergé .

"Et Nguyen qui est toujours en voyage de nocces, se lamenta Judith."Quand revient-il celui-là ?"

"Dans quelques jours, répondit Alexandre en promenant son regard sur ce qui restait de l'équipe à part lui. Chomsky, Garneau, Régimbald, Vandal. Cinq, ils n'étaient plus que cinq. *Merde !*

.....

Dans l'après-midi du même jour, les résultats des diverses analyses rentrèrent.

a) Le sang sur la roche qui avait servi à défoncer le crâne de Max Vézina était bien le sien. Dito pour le sang sur le blouson 3 X trouvé dans une benne à ordures pas très loin du site archéologique. Aucune surprise là, évidemment.

b) Le sang qui avait giclé un peu partout dans le bureau de Ginette Pépin était aussi le sien. Aucune surprise là non plus. Quand aux nombreuses empreintes de doigts relevées sur les différentes surfaces, autant dire qu'elles ne serviraient à rien. Beaucoup de gens venaient consulter l'archiviste.

c)L'analyse du contenu de son cell et de son ordinateur n'offrait rien de suspect. Ginette payait ses comptes par internet, faisait quelques recherches en lien avec son boulot, échangeait des courriels avec sa sœur.

Point à la ligne.

Son compte en banque n'indiquait aucune transaction douteuse. Des placements intéressants, mais rien de plus. Dans son testament, elle léguait tous ses biens à sa sœur et ses nièces.

Conclusion : si elle avait des fréquentations douteuses, ça n'apparaissait nulle part. Bref, on était guère plus avancé qu'avant. Et ce n'était pas la conversation téléphonique du lieutenant avec son commandant qui allait rassurer quiconque.

Brière : "Pas besoin de me faire un dessin, Alexandre. Il va falloir trouver quelqu'un pour remplacer Liliane. Mais tu n'es pas le seul à réclamer du renfort. Et je ne suis pas une machine à évaluer les candidatures, moi. Un peu de patience, ça ne te fera pas de mal."

Alexandre : "De la patience ! Il me semble que j'en eu beaucoup jusqu' à présent."

Brière : "Aye, arrête-moi ça, maudit grand fendant. Attends ton tour, sacrement. C'tu assez clair, câlisse !!"

Le lieutenant faillit se mettre à sacrer, lui aussi. Mais pas question de descendre au niveau de Brière. Alexandre raccrocha sans même se fendre d'un Au revoir. C'était le plus loin qu'il se permettrait d'aller dans la grossièreté ce jour-là. Autrement, Brière serait bien capable de lui choisir comme prochain collaborateur(trice) un ou une incapable, juste pour le faire suer.

# 23

Vers la fin de l'après-midi du même jour, il y eut un début d'éclaircie. Bon, éclaircie n'est peut-être pas le mot juste mais les détectives n'en trouvèrent pas de meilleur pour qualifier le rapport que Maître Léa Brière vint leur livrer en personne.

Elle se pointa dans la salle de réunion, juste au moment où le lieutenant finissait de résumer à ses collègues sa conversation (si on peut l'appeler ainsi) avec le commandant. Nul besoin d'élaborer sur les réflexions qui avaient accueilli, le dit résumé. Limitons-nous à dire que personne ne sautait de joie dans l'équipe.

Bref, la belle Léa arrivait à point.

Jérôme Vandal, son amoureux, se précipita pour lui avancer une chaise sur laquelle elle déposa un derrière ferme et rebondi. Ensuite, sans paraître remarquer les regards masculins appréciateurs qui se posaient sur elle, elle sortit quelques feuilles de son attaché-case, les posa devant elle sur la table et dit simplement : "J'ai ici le résultat des recherches que j'ai faites au Tribunal de la Jeunesse."

Rapide sur la gâchette, la fille du commandant !! Les visages s'éclairèrent d'un espoir prudent. Sauf celui de Vandal qui affichait un sourire très confiant.

"Avec le greffier, nous sommes remonté une vingtaine d'années en arrière et malheureusement, nous n'avons pas trouvé de Gérard Michaud, dit-elle sans ambages. Le sourire de Vandal se fit moins confiant. Les autres se raclèrent la gorge, sous-entendant : *il me semblait aussi que c'était un coup d'épée dans l'eau*

"Mais, continua-t-elle, on a cherché des jeunes délinquants ayant les mêmes initiales. G et M. Nous en avons trouvés deux. Un de 15 ans ans, coupable de vols à

l'étalage. L'autre de 13 ans me semble plus près du profil de l'homme que vous cherchez. Description physique : très grand et très costaud pour son âge. Son crime : il a tabassé un camarade de classe et l'a gravement blessé. Le jeune a dû être hospitalisé pendant plusieurs jours. Le nom du contrevenant : Gabriel Moreau Il est le fils aîné du joaillier montréalais bien connu, Lucien Moreau."

Pas bête du tout, la fille du commandant !!

Elle était partie du principe bien connu à l'effet que les gens qui ont des noms d'emprunt, choisissent souvent les mêmes initiales que celles de leurs noms véritables. Pourquoi personne, dans la valeureuse équipe du lieutenant, n'y a avait songé avant ? Mystère. En tout cas c'était une leçon d'humilité : "Eh bien, Léa, merci, fit Alexandre.

"Lieutenant, vous croyez vraiment que ..." Léa Brière avait soudainement l'allure d'une écolière attendant que le professeur lui décerne la médaille de première de classe. Touchant !!

Alexandre lui sourit : "Oui, je crois vraiment qu'on a enfin une piste et grâce à vous, Léa." Léa Brière rougit de plaisir.

"Le jeune n'a pas récidivé ?"

"S'il l'a fait, aucune plainte n'a été logée à son endroit. Jusqu'à présent du moins."

"Et de quelle peine a-t-il écopé à l'époque ?"

"Le juge a recommandé des rencontres avec un psychologue. C'est tout."

"Papa Moreau a dû se fendre de quelques billets de mille dollars, ricana Judith, formulant tout haut ce que tout le monde pensait tout bas.

"Ah ! s'il a graissé la patte du juge, ça ne figure pas au dossier, sourit Léa.

"Et sait-on qui est le psychologue qui a vu le jeune Gabriel ?"

"Ça ne figure pas au dossier, non plus, lieutenant."

"Peut-on faire des copies de ce dossier pour nos besoins ?"

Léa Brière hésita : "Heu ... Compte tenu de la façon dont je l'ai obtenu, je ..."

"Oui bien sûr, c'est délicat !"

"Oh, ce n'est pas par manque de confiance en vous tous mais je ..., protesta mollement la jeune avocate en jetant un regard furtif à Vandal, son amoureux. Lequel fit une moue de désappointement.

Malaise.

"OK, je veux bien que vous en fassiez, mais une seule, lieutenant, reprit Léa. "Et souhaitons que mon père ne l'apprenne pas, ajouta-t-elle. "Autrement, vous et moi passerions un très mauvais quart d'heure."

"Comptez sur nous, il ne le saura pas, répondit Alexandre.

.....

Une copie de la photocopie du dossier fut faite. Et la paix fut rétablie entre Vandal et sa dulcinée. Laquelle repartit avec son attaché case, non sans avoir fait la bise à son amoureux : "À plus tard mon chéri, fit elle.

Toussotements discrets dans l'assistance.

Après le départ de Léa, le lieutenant fit circuler la copie de la photocopie autour de la table.

"Rien ne nous empêche de rendre une petite visite à Gabriel Moreau. Qu'en pensez-vous, lieutenant, s'enquit Régimbald, pressé comme d'habitude. Monsieur "fonce-dans-l' tas" comme on l'appelait parfois dans l'équipe.

"Pas si vite, Frank. J'ai parlé d'un piste sérieuse, mais nous n'avons aucune certitude que c'est bien le type qu'on recherche. Du moins, pas encore."

Régimbald insista "Regardez attentivement la tête du jeune sur la photo de police et comparons-la au portrait-robot qui va être publié demain, il me semble que ..."

Alexandre Denis examina longuement la photo de Gabriel Michaud, adolescent. Cheveux et yeux noirs, lèvres épaisses, menton proéminent. Il la compara avec le portrait-robot du dénommé Gérard Michaud et prit son temps avant de se prononcer : "Mmmm ... enlevons quinze à vingt ans et ... oui, ça peut être la même personne."

"Bon, alors ! Qu'est-ce qu'on attend pour lui mettre la main au collet ?"

"Une photo prise il y a des années, un portrait-robot et des initiales semblables à celle de celui qu'on soupçonne, et on va confronter un type avec ça ! Même si ce type a un casier judiciaire, il n'a peut-être rien à voir avec notre affaire."

"Ben, voyons donc ! depuis quand on se gêne pour interroger du monde, s'exclama Régimbald.

"Depuis que j'ai décidé qu'on en sait pas assez dans ce cas-là, déclara sèchement Alexandre. Le message ne pouvait être plus clair. Régimbald fit la grimace mais ne répliqua pas.

# 24

Qui était Gabriel Moreau, adulte ?

Que faisait-il dans la vie ?

Où habitait-il ?

Marié, célibataire ?

Les enquêteurs prirent tout l'avant-midi du lendemain pour se renseigner sur son statut. Avec l'internet, ça n'aurait pas dû être un problème. Du moins, c'est ce qu'ils crurent au début. Mais ils déchantèrent rapidement. Ils ne trouvèrent rien sur l'homme qu'il était devenu. À part le fait qu'il était bien le fils aîné du joaillier Lucien Moreau. Une photo parue dans un journal lors d'une soirée mondaine le montrait en compagnie de ses parents et de son frère cadet, Yannick.

Aucun membre de la famille Moreau n'était sur Facebook ou Instagram. Sur LinkedIn, on trouva le profil de Lucien Moreau, joaillier ainsi que celui de Yannick Moreau, médecin généraliste. Mais pas celui de Gabriel Moreau. Le type n'était pas dans le bottin téléphonique non plus.

Lors de sa visite au site archéologique, Gérard Michaud, celui auquel Gabriel Moreau était censé ressembler, s'était présenté comme journaliste et écrivain. Gabriel Moreau l'était-il, lui ? En tout cas, il n'était pas membre de la Fédération professionnelle des journalistes du Québec, pas plus que de l'Union des écrivains du Québec.

Ce ne fut que peu avant midi, que les détectives réussirent à dénicher son adresse. Il demeurait dans une tour à logements du centre-ville.

Ensuite, ils trouvèrent les noms des institutions où il avait étudié. Dont l'Université de Sherbrooke où il avait abandonné des cours de médecine au bout d'un an. Puis, ils dégotèrent un lieu où il n'avait pas étudié parce qu'il y avait été refusé. Comme par hasard, c'était à l'UdeM, en archéologie. Oups !

"Oh, oh, s'écria Judith Chomsky.

Oui, oh, oh !!

Régimbald en profita pour revenir à la charge : "Ben, venez pas me dire que ça ne justifie pas qu'on le rencontre, sinon je démissionne." Une figure de style, évidemment. Ses collègues habitués à ses exagérations haussèrent les épaules.

"Du calme, Frank, lui dit le lieutenant. "Si c'est lui le coupable et rien ne le prouve encore par A+ B, on va procéder par ordre. Un type comme ça, il faut l'avoir à l'usure. Autrement, il risque de nous échapper."

"Et s'il préparait un beau p'tit massacre à la tronçonneuse, se moqua Régimbald.

Alexandre lui jeta un regard torve : "M'est avis que le meurtrier va rester calme pour un moment. Avec Moreau, s'il est bien celui qu'on cherche, soyons prudents."

"On ne fait que ça être prudents, protesta Régimbald.

"Laisse-moi terminer, Frank. Je propose une filature et une enquête discrète à l'Université de Sherbrooke ainsi qu'à l'UdeM. Pourquoi a-t-il abandonné ses études en médecine et pourquoi a-t-il été refusé en archéologie ? On aurait peut-être alors des indices sur l'adulte qu'il est devenu."

"Le lieutenant a raison, Frank, intervint Vandal. "Je ne suis pas psy mais j'ai l'impression que ce type est émotionnellement instable. Aussi, ce serait bien qu'on retrouve le nom du psy qui l'a suivi à l'âge de 13 ans. Un ado qui fait ce qu'il a fait à un camarade de classe pour aucune raison, doit avoir des fils qui se touchent dans sa tête. Et ça n'a pas dû s'améliorer avec le temps."

"Tu lis trop de livres de pop psychologie, Vandal, persifla Régimbald.

Judith Chomsky sauta dans la mêlée : "Et toi Frank, t'en lis pas assez !"

Marie Garneau, qui était restée silencieuse jusque-là, intervint : "Avez-vous noté une chose dans cette affaire ? demanda-elle. Marie parlait rarement pour ne rien dire. Or, cette fois, elle surprit tout le monde avec une réflexion saugrenue, en apparence : "Vous connaissez tous le jeu Roche, papier, ciseaux, j'imagine, fit-elle.

"Ouais pis ? Régimbald, impatient.

Imperturbable, Marie continua : "J'ai l'impression que l'assassin, quel qu'il soit, nous envoie un message. Roche pour le meurtre sur le site archéologique, papier et ciseaux pour le meurtre de l'archiviste. Le meurtrier nous met au défi de jouer le jeu. Comme un enfant le ferait."

Ouah !!!

Régimbald s'apprêtait à passer une remarque désobligeante mais le lieutenant ne lui en laissa pas le temps : "Pas mal, Marie ! Un peu tiré par les cheveux mais quand même. En tout cas, si c'est ce que ce malade a en tête, on va jouer le jeu. Mais à ma manière. Bon, décréta-t-il, au boulot maintenant."

Les dés étaient jetés et advienne que pourra, les détectives joueraient à Roche, papier, ciseaux. Façon Alexandre Denis. Régimbald pouvait grimacer autant qu'il le désirait, c'était comme ça qu'on allait procéder. Point, barre.

# 25

Procéder façon Alexandre Denis c'était, dans un premier temps, demander à un technicien de vieillir la photo du jeune Gabriel Moreau et de la comparer au portrait-robot du dénommé Gérard Michaud. Ce fut fait subito, presto. La ressemblance était frappante. Mais cela n'en faisait pas un meurtrier pour autant. Après tout, on ne savait toujours pas si Michaud/Moreau était l'assassin. On pouvait avoir des présomptions mais à date, aucune preuve sérieuse. Disons que, pour l'instant, il était une personne d'intérêt.

Il faudrait donc miser sur la publication du portrait-robot pour espérer que quelqu'un puisse situer le personnage dans les parages des meurtres ou, à la rigueur, aurait quelque chose de très compromettant à dire à son sujet.

Déjà, au Centre de gestion des appels du SPVM, la ligne de renseignement et de dénonciation débordait d'appels. Et faire un tri dans tout ça n'était pas de la tarte. Heureusement, il y avait dans ce service des pros capables de déceler si l'appelant avait quelque chose de sérieux à dire au seul timbre de sa voix. Or jusque là, il n'y avait aucun témoignage qui valait la peine d'être noté.

Cependant, le profil de Gabriel Moreau se dessinait peu à peu. En appelant à l'Université de Sherbrooke, les détectives avaient appris qu'il n'avait pas abandonné la médecine de son plein gré. L'étudiant avait séché la moitié de ses cours et n'avait pas obtenu la note de passage pour entreprendre une deuxième année. À croire que l'influence de son paternel n'avait pas réussi à faire oublier qu'il était un très mauvais étudiant.

Et depuis lors, Moreau père ne siégeait plus au Conseil d'administration de cette université. Y avait-il là un lien de cause à effet ? Peut-être mais quoi qu'il en soit, ce détail n'avait pas beaucoup d'importance.

En revanche, un détail comptait. Les détectives réussirent à retracer deux étudiants avec lesquels le jeune Moreau avait partagé un logement à Sherbrooke pendant cette année scolaire ratée. L'un enseignait maintenant la médecine à l'université, l'autre était cardiologue. Tous deux ne parurent pas surpris qu'on leur pose des questions au sujet de leur ancien coloc. Ils le décrivirent comme quelqu'un de "paresseux, arrogant, peu fiable et qui avait la mèche très courte". Bref quand il pris ses cliques et ses claques pour repartir à Montréal, ni l'un ni l'autre n'avait pleuré.

Voilà pour Sherbrooke.

À l'UdeM, on ne gardait pas un bon souvenir de sa tentative d'inscription en archéologie. Apparemment, il avait très mal réagi en apprenant qu'il était refusé. Il avait même proféré des menaces de mort à l'endroit du recteur de l'époque un dénommé Maurice Truchon.. L'homme s'en souvenait. Mais fort heureusement pour lui, Moreau n'avait pas mis ses menaces à exécution.

Quand le lieutenant lui avait parlé, l'ex-recteur alla même jusqu'à dire "qu'il ne serait pas étonné que Moreau soit le meurtrier de Max Vézina".

WOW !!

Disons que le comportement de Gabriel Moreau, adolescent et étudiant, laissait perplexe. Et sa vie actuelle n'était pas plus glorieuse.

Apparemment sans travail régulier, il trouvait le moyen de payer 1,500 \$ de loyer par mois pour son appartement du centre-ville et roulait en BMW. Une recherche plus poussée permit aux détectives de découvrir que c'était papa Moreau qui payait. Y inclus les dettes de jeu que son fiston contractait régulièrement. Gabriel faisait-il chanter son père pour bénéficier d'autant de largesses ?

En tout cas, la réputation du joaillier était impeccable.

Peut-être que l'homme avait tout simplement peur de son fils ? Ou peur que ce dernier nuise à sa réputation ? Et /ou les deux à la fois ? Notons qu'en revanche, Lucien Moreau n'avait pas raté l'éducation de Yannick, le fils cadet. Après avoir terminé brillamment des études en médecine à l'UdeM, ce dernier avait choisi de pratiquer dans un centre communautaire de l'est de la ville. Prendre soin des plus pauvres semblait être la mission que le jeune médecin s'était donnée.

"Je me demande ce que le bon docteur Moreau pense de son frère, remarqua Judith Chomsky.

"Mon p'tit doigt me dit qu'ils ne doivent pas s'aimer beaucoup, fit Régimbald.

"Hum, ça doit faire de belles réunions de famille, compléta Marie Garneau.

"À compter de demain, on suit Gabriel Moreau à la trace. Frank tu t'en charges, décréta Alexandre.

Frank Régimbald avait ses défauts, mais pour la filature, il n'avait pas son pareil. Et comme les recherches sur internet et les appels à droite à gauche n'étaient pas son fort, le détective accepta avec enthousiasme. : "OK, boss, fit-il, content de bouger.

C'eut été préférable d'affecter deux personnes à la filature. Une pour le jour et l'autre pour le soir. Mais compte tenu des effectifs réduits, le lieutenant opta pour une filature du soir. C'était mieux que rien du tout. D'autant qu'on pouvait supposer que Gabriel Moreau n'était pas une créature diurne : "Si c'est lui notre homme compléta Alexandre, il agit surtout le soir. Pas vrai !"

Les autres hochèrent la tête. Les meurtres avaient été commis tard en soirée. Et oui, si c'était lui l'assassin, Gabriel Moreau devait être une bête nocturne.

# 26

Les jours qui suivirent, il ne se passa rien de spécial. Régimbald faisait des rapports quotidiens de sa surveillance. Gabriel Moreau sortait presque tous les soirs pour aller dans les bars ou au casino. Il en ressortait souvent éméché, parfois avec une ou deux filles à son bras.

Est-ce que papa Moreau savait où allait une partie de la pension mensuelle qu'il versait à son rejeton ? Peut-être que oui, peut-être que non. Ou peut-être fermait-il volontairement les yeux ? Il ne serait pas le premier à le faire et sans doute pas le dernier. N'empêche que son fiston était définitivement un très mauvais sujet.

.....

Ce ne fut que vers la fin de la semaine que les choses bougèrent.

Et pour bouger, elles bougèrent.

Vendredi matin, une jeune femme se présenta au Centre d'enquête et demanda à parler au lieutenant. Intrigué, celui-ci la reçut dans son bureau. Ce n'était pas dans ses habitudes d'accueillir quelqu'un sans rendez-vous mais cette fois, il fit une exception. Pourquoi ? Et bien, Ève Desjardins (c'était le nom qu'elle donna) disait avoir des révélations à faire au sujet de Gabriel Moreau.

Étant donné le peu de développements du côté de la ligne de dénonciation, le lieutenant ne pouvait se permettre de faire la fine bouche. Il lui accorda donc une demi-heure de son temps.

Il ne le regretta pas.

Ève Desjardins était jolie sans être vraiment belle. Ce qui frappait surtout chez-elle, c'était ses yeux. Des yeux d'un bleu très pâle. Des yeux qui exprimaient présentement l'incertitude et la peur.

Peur de quoi, de qui ?

Ce fut d'une voix émue qu'elle s'exprima : "Quand j'ai vu le portrait-robot de l'homme que vous recherchez, j'ai eu un choc. Sur le coup j'ai hésité à venir vous voir. Mais je m'en serais voulu de ne pas le faire. Cet homme se nomme Gabriel Moreau. Nous nous sommes fréquentés pendant quelques mois, il y environ deux ans."

"Vous êtes certaine que c'est le même homme ?"

"Oh oui !!"

C'était un *oh oui* lourd de sens. Manifestement Ève Desjardins en avait gros sur le cœur. Alexandre attendit la suite. Qui ne tarda pas.

"Gabriel Moreau n'est pas un être normal, lieutenant. Il est narcissique, sadique, menteur, manipulateur et violent."

"Violent ?"

Ève Desjardins eut un rire désabusé : "Oui. Dès que je ne disais pas comme lui ou que je ne faisais pas ce qu'il voulait, il entraînait dans une rage folle et me battait. Une fois, après m'avoir bourrée de coups de poing, il m'a mis un couteau sur la gorge, il avait les yeux exorbités ... J'ai cru que j'allais y passer. Heureusement quelqu'un a frappé à la porte et ... "

"Où cela s'est-il produit ?"

"Chez-moi, lieutenant. C'est une voisine qui a entendu des cris et qui venait voir si j'avais besoin d'aide. Gabriel l' a saluée aimablement et lui a expliqué que j'avais glissé sur le parquet ciré. Un bête accident selon lui. Gabriel pouvait se montrer charmant quand il le voulait. La voisine a bu ses paroles comme du p'tit lait. Elle est rentrée chez-elle complètement rassurée. "

"Que s'est-il passé, ensuite."

"J'ai ramassé mon courage et j'ai dit à Gabriel de sortir de chez-moi. Il est parti sans dire un mot. Il craignait probablement une autre intervention de la voisine."

"Aviez-vous des marques apparentes ?"

"Non, évidemment. Il frappait où ça ne paraissait pas. J'avais des marques partout mais pas dans le visage."

"L'avez-vous revu après cette soirée ?"

"Le lendemain, je changeais ma serrure, mon numéro de téléphone et je fermais mes comptes Facebook et Instagram. Je ne l'ai pas revu et souhaite ne jamais le revoir."

"Vous auriez pu porter plainte."

"Oui, j'aurais pu. Mais je ne l'ai pas fait ... Je suis psychologue, lieutenant et j'aurais dû comprendre dès le début à qui j'avais affaire. Aller à la police était hors de question pour moi. J'aurais risqué de perdre toute crédibilité auprès de ma clientèle. Feriez-vous confiance à une psy qui se laisse tabasser par son copain ?"

Alexandre ignora la question. Pour la bonne raison que, règle générale, il ne faisait pas confiance aux psys. D'autant que jusque là, Ève Desjardins ne l'avait pas encore tout à fait convaincu de la véracité son récit.

Toutefois, il notait qu'elle n'évitait pas les questions et n'essayait pas de se donner le beau rôle. Ses réponses directes et sans faux-fuyants jouaient en sa faveur : "Quelqu'un est-il au courant de votre visite ici, madame ?"

"Personne, lieutenant. Personne."

"Dites-moi une chose, pourquoi avez-vous décidé de venir porter plainte maintenant, alors que vous ne l'avez pas fait il y a deux ans ?" Alexandre voulait cerner le personnage, s'assurer de sa bonne foi. Après tout, il n'était pas vacciné contre les mythomanes.

"Je vous l'ai dit au début, je m'en serais voulu de ne pas le faire."

"Dois-je en conclure que vos patients sont devenus soudain plus indulgents ?"

Il y avait là une pointe d'ironie qui n'échappa pas à Ève Desjardins.

Elle sourit légèrement : "Il y a deux ans, j'établissais ma clientèle, aujourd'hui, je suis plus sûre de moi et je ne crains plus de perdre mes patients."

"Il y a deux ans, vous n'avez pas pensé aux autres femmes qui pourraient tomber dans le panneau comme vous l'avez fait."

"Je n'ai pensé qu'à moi et je n'en suis pas fière, lieutenant."

"Mmmm ... Dans ce cas, je suppose que vous ne verrez pas d'objection à signer une déposition, aujourd'hui, fit Alexandre la testant encore une fois.

Dans les yeux très pâles d'Ève Desjardins, la peur se lut à nouveau : "Si je signe, Gabriel Moreau va-t-il l'apprendre ?"

"Cette déclaration servira surtout à orienter nos recherches. Si jamais il y a procès, et que vous êtes appelée à témoigner, on vous protégera."

Ève Desjardins regarda longuement Alexandre. Était-ce son ton ferme ou son physique imposant qui la rassura ? Toujours est-il qu'elle accepta de signer une déposition. Quand ce fut terminé, Alexandre était certain qu'Ève lui avait dit toute la vérité. En la raccompagnant à l'ascenseur, il lui recommanda de ne parler à personne de sa démarche. Ensuite il lui remit une carte avec ses coordonnées : "N'hésitez pas à me contacter en cas de besoin, lui dit-il simplement.

# 27

Après avoir quitté Ève Desjardins, Alexandre regagna son bureau dans le but de retourner quelques appels. Un appel en particulier l'intriguait. Robert Cloutier, devenu chef de mission par intérim pour les fouilles du site archéologique d'Ahuntsic lui demandait de le rappeler dès qu'il le pourrait. Il composa le numéro de portable du jeune homme, lequel prit tout de suite l'appel.

Alexandre le félicita pour sa nomination se doutant bien que ce n'était pas pour ça que Cloutier tentait de le rejoindre. "Merci lieutenant, fit ce dernier. Puis : "Hum ... depuis deux jours, je reçois des appels de menaces de mort sur mon portable et je pense reconnaître la voix de Gérard Michaud. J'ai cru bon vous le signaler."

"Vous avez très bien fait, Robert, dit Alexandre. "Sur votre portable ? Lui aviez-vous donné vos coordonnées ?"

"Absolument pas. Mais ce n'est pas très difficile de les obtenir en consultant la liste des étudiants et des professeurs en archéologie à l'UdeM."

Bravo pour la confidentialité, songea Alexandre. Devait-il mettre son interlocuteur au courant des récents développements ? Et pourquoi pas. Il lui devait bien ça. Après tout, c'était grâce à sa description de Michaud qu'un portrait-robot avait été dressé avec pour résultat la visite d'Ève Desjardins et la confirmation que le type était en réalité Gabriel Moreau.

"Gérard Michaud se nomme en réalité, Gabriel Moreau. Et soyez sur vos gardes, Robert. Le type peut être très dangereux."

"Gabriel Moreau ! Est-il vraiment journaliste et écrivain ?"

"Pas du tout, Robert. Et je vous le répète, soyez très prudent. Incidemment avez-vous conservé les appels ?"

"Oui, lieutenant. Je peux vous les transférer, si vous le désirez."

"Faites-le rapidement. Et si vous notez quoi que ce soit qui sorte de l'ordinaire, n'hésitez pas à m'appeler." Alexandre songea que c'était la deuxième fois en moins de deux heures qu'il faisait la même recommandation, à peu près dans les mêmes mots.

Tout comme Ève Desjardins, Robert Cloutier comprit la gravité de la situation. Le jeune archéologue transféra les appels de menaces sur le champ et promit d'appeler s'il notait la moindre chose.

Après avoir raccroché, Alexandre se rendit immédiatement à la salle de réunion, rebaptisée le "local de crise".

.....

"J'ai du nouveau, fit-il en guise d'introduction.

Quatre paires d'yeux se posèrent sur lui. Personne ne lui demanda "à quel sujet". L'enquête qu'on avait surnommée " L'affaire Roche, papier,ciseaux occupait presque tout leur temps.

Alexandre fit d'abord entendre l'enregistrement des appels de menaces à l'endroit de Robert Cloutier lequel, suite à sa collaboration, était quasiment devenu un membre honoraire dans l'équipe.

Les enquêteurs ne connaissaient pas la voix rauque mais écoutèrent attentivement les paroles. "Mon tabarnak, tu vas y goûter, toi aussi. À la fin, tu vas me supplier de t'achever. Je vais t'écorcher vif, mon hostie." Et ainsi de suite. Il y avait tant de haine dans le ton que, dans la salle, l'air semblait s'être raréfié. Les détectives devinèrent tout de suite qui proférait ces menaces.

"Oh merde, s'écria Judith Chomsky en s'étouffant avec une gorgée de café.

Oui, oh merde ! Enfer et damnation !

Ce fut à ce moment que Régimbald en rajouta une couche : "Justement, hier soir, je l'ai suivi jusque dans le quartier d'Ahuntsic. Il a rôdé dans les parages du site archéologique pendant un bon moment. J'ai eu l'impression qu'il allait en reconnaissance pour voir où en étaient les travaux et ..."

Notons que Frank n'avait pas dit "fouilles" mais "travaux".

Eh ben oui, suite aux appels des détectives, la question de la clôture autour du site était en passe de se régler. Comme par enchantement. Et déjà, on avait embauché des gardes de sécurité qui se relayaient jour et nuit. Tiens donc !

"Notre homme cherchait sans doute un moyen de pénétrer à l'intérieur du périmètre, ajouta Régimbald. "Après, il est rentré à Montréal et a fini la soirée dans un bar, probablement pour réfléchir à la façon dont il s'y prendrait et en même temps prendre un coup solide."

"Penses-tu qu'il t'a repéré ?"

"Je ne crois pas, lieutenant. Mais il est évident qu'une filature dans un coin retiré comme celui du site, c'est plus risqué." Régimbald avait la mine un peu défraîchie. Une filature, ça use son homme à la longue.

"Te sens-tu assez en forme pour continuer ce soir, s'informa Alexandre.

"Moui, lieutenant, fit le sergent-détective avec moins de conviction qu'il n'en avait quelques jours auparavant.

"Bien, fit Alexandre, mais tu prends congé demain et après demain. Puis se tournant vers les trois autres : "Vous savez comme moi, qu'il est inutile de demander du renfort à Brière, on en aura pas. Qui peut prendre la relève, samedi et dimanche ?"

Chomsky et Vandal se proposèrent. Certes, passer la fin de semaine à suivre un type ne les emballait pas plus qu'il ne fallait, mais il le fallait. Et puis eux n'avaient pas d'enfants alors que Garneau et Régimbald en avaient deux chacun. Et en bas âge en plus.

Le lieutenant, lui, et bien que la filature ne faisait plus partie de ses tâches, prenait la relève à l'occasion. Mais pas cette fois.

Pourquoi ? Et bien, il se trouvait que Michèle et Jacques Lemelin, ses beaux-parents, étaient de passage à Montréal. Jacques devant subir un triple pontage aorto coronarien à l'Institut de cardiologie, Michèle résiderait chez sa fille et son gendre pendant l'hospitalisation.

En temps normal sa présence aurait été une joie pour toute la famille. Mais là, la joie était assombrie par l'inquiétude. Alexandre savait que Michèle, Kim et les enfants auraient besoin de sa présence. Et il y serait. Se défilier dans un moment pareil était hors de question. Sauf si on l'appelait pour lui annoncer un nouveau meurtre ... C'était toujours pareil. Il était continuellement écartelé entre deux choix. Son travail ou sa famille.

Des choix déchirants. Pas étonnant qu'il y ait autant de divorces chez les policiers. Or jusqu'à maintenant, il n'y avait pas l'ombre d'un tel échec chez les Lemelin-Denis. Peut-être était-ce dû au fait que Kim et Alexandre avaient des boulots très exigeants tous les deux. Certes, parfois ça brassait pas mal dans la maison du Carré St-Louis, mais ils en venaient toujours à une entente "à l'amiable" dans leur chambre.

En mettant fin à la session, Alexandre soupira : "Et bien entendu, s'il se passe quelque chose vous me donnez au coup de fil, dit-il à la ronde.

# 28

Le triple pontage fut une réussite. Jacques Lemelin resterait hospitalisé pendant quelques jours. Ensuite, Michèle et lui retourneraient en Mauricie où Jacques poursuivrait sa convalescence chez-lui sous la supervision d'une infirmière spécialisée. Voyez-vous, quand on est multi-millionnaire. on peut se payer ce genre de soins.

Tant mieux pour Jacques, personne ne le lui reprocherait. Il avait travaillé toute sa vie à l'expansion de son entreprise de verrerie de luxe, désormais cotée en bourse. Et malgré la réussite, il était resté le même. Un homme généreux, à l'esprit ouvert et à forte tendance sociale-démocrate. À tel point, que ses employés (certains à son emploi depuis plus de trente ans) avaient des parts dans sa compagnie.

Donc, de ce côté, tout était sous contrôle.

Mais était-ce la même chose pour l'enquête Roche, papier, ciseaux ?

Eh bien, il ne s'était rien passé en fin de semaine. Robert Cloutier n'avait pas eu d'autres appels menaçants. Aucun meurtre n'avait été signalé. Gabriel Moreau était resté chez-lui tout le week-end avec une fille qu'il avait levée dans un bar. Le repos du guerrier, sans doute !

Devait-on pour autant en déduire qu'il ne se produirait rien d'autre ? Pas selon les témoignages recueillis à date. Gabriel Moreau était certainement un être dangereux. N'empêche que l'on avait pas de preuve directe qu'il pouvait être l'assassin recherché. L'idéal ce serait d'avoir des témoins qui l'auraient vu dans les parages des deux scènes de crime au moment des meurtres.

Au Centre de dénonciations du SPVM les appels continuaient à rentrer. Certains plus intéressants que d'autres. Ainsi, ce lundi matin, les détectives purent écouter ce qu'avaient à dire deux collègues de Ginette Pépin, l'archiviste. Les deux croyaient avoir reconnu, sur le portrait-robot, un habitué de la Bibliothèque des Archives nationales du Québec. "Un écrivain du nom de Gérard Michaud."

Certes, ce n'était pas une preuve que Michaud/Moreau était sur place le soir du meurtre de Ginette Pépin. Mais c'était un début. Ensuite les détectives écoutèrent un troisième appel. Celui-là venait de quelqu'un du voisinage disant avoir vu l'homme du portrait-robot près des lieux à peu près vers 23h00, le soir des meurtres : "Je promenais mon chien et je l'ai vu sortir de sa voiture et se diriger vers la Bibliothèque. Il avait l'air pressé,"

Précisons que les trois témoignages n'étaient pas anonymes. Les appelants avaient donné leurs noms et leurs coordonnées. Là, on était dans du sérieux. Marie Garneau se chargerait de les rencontrer.

Quant à Régimbald, Chomsky et Vandal, il continueraient la filature en alternance.

"De mon côté, fit le lieutenant, je vais tenter de demander à Brière une protection pour Robert Cloutier. Pas de doute, il est en danger."

Oui, pas de doute. Parce que tout tournait autour des fouilles archéologiques. On ne pouvait plus se le cacher. Pourquoi ? Avec la description du caractère de Gabriel Moreau, les détectives commençaient à avoir une bonne idée des motifs. La jalousie, l'obsession et la frustration poussées à l'extrême.

Moreau était-il dément ? Peut-être.

# 29

Le lieutenant s'apprêtait à appeler le commandant Brière quand on lui refila un appel. C'était Brière au bout du fil. Transmission de pensée, synchronicité ? Qu'importe. Alexandre n'eut pas le temps d'ouvrir la bouche.

"Rends-toi à Outremont. On vient de découvrir un corps, rue Champagneur. Le type a été identifié. Il s'agit d'un dénommé Jasmin Tremblay. Il est mort depuis quelques jours. Un voisin de palier s'est plaint des odeurs qui ..."

"Mais je ..."

"Y a pas de mais je. Deux patrouilleurs sont déjà sur place et rapportent que le type a été décapité. Ça fait que viens pas me dire que ça ne te regarde pas."

"Vous ne pouvez pas envoyer une autre équipe d'enquête ? Nous, on en a déjà plein les bras avec ..."

"Ouais, ben les autres aussi, figure-toi."

Il était inutile de continuer à discuter. De toute manière, Alexandre n'en avait ni l'énergie ni le temps : "OK, j'y vais."

"J'ai déjà averti les gens de l'Identification judiciaire et le laboratoire médico-légal. Tout le monde est déjà en route, compléta Brière sur un ton plus tempéré. Pas radouci, mais tempéré.

"Merci commandant."

"Et tiens-moi au courant pour la suite."

*Tiens-moi au courant ...* Comme si Alexandre allait oublier.

Il ne se donna même pas la peine de répondre.

.....

Cette fois, ce fut Vandal qui accompagna le lieutenant. Avant d'entrer dans l'appartement, ils mirent des gants, un masque et prirent la précaution de revêtir la combinaison blanche pour l'inspection d'une scène de crime. L'odeur était épouvantable. Ils comprirent vite pourquoi le voisin de palier avait alerté la police.

Les gens de l'Identification judiciaire les attendaient pour commencer. Le lieutenant leur indiqua ce qu'il voulait. Puis il salua Larue-Lajoie, le pathologiste, accroupi près du corps; lequel gisait dans une mare de sang séché au beau milieu du salon. Et si l'odeur du cadavre était épouvantable, son aspect était horrible. Décapité. La tête avait roulé à côté. Jérôme Vandal eut un haut-le-coeur et regretta d'avoir avalé un beigne à la gelée de framboises avant de partir.

Alexandre le délivra de son supplice en l'enjoignant d'aller questionner le voisin de palier qui s'était réfugié dans la cuisine. Ensuite, il continua à observer Larue-Lajoie accomplir son travail, soigneusement comme d'habitude : "Ouais, lui dit ce dernier, la cause de la mort ne fait pas de doute, bien entendu. Mais j'ai hâte de procéder à l'autopsie, continua-il en tapotant le ventre considérable du macchabée.

"Surcharge pondérale. Un alcoolique, je présume, remarqua Alexandre.

"Sans aucun doute. Voyez son nez, lieutenant. Un nez d'ivrogne, fit Larue-Lajoie. Alexandre hocha la tête mais évita de regarder la tête du mort.

"Il n'y a pas à dire, le type qui a fait le coup connaissait son affaire."

"Vous voulez dire que ... "

"Un seul coup et couic !"

*Couic !?!* Une onomatopée étonnante dans la bouche de Larue- Lajoie.

"Ah ! Quelqu'un avec des connaissances en médecine ?" Larue-Lajoie devait l'avoir déstabilisé avec son couic car Alexandre regretta aussitôt sa question. Kim lui aurait fait remarquer que c'était une question orientée.

Une "leading question" comme on dit dans le milieu journalistique. Une erreur à ne pas faire quand on veut obtenir une réponse spontanée et pas forcément celle qui fait notre affaire. Mais Larue-Lajoie n'était pas journaliste et ces nuances lui échappaient complètement : "Possible, oui, fit-il candidement. "En tout cas, le coup était très précis et demandait une grande force physique. Je ne pense pas qu'une femme ou un petit homme auraient pu le donner. Voyez l'angle, lieutenant."

Alexandre hocha la tête. *L'angle, bien sûr l'angle ... Une grande force physique ...* Il pensa aux meurtres de Max Vézina, de Ginette Pépin et à celui du gardien de sécurité de la Bibliothèque nationale. *Gabriel Moreau.*

Larue-Lajoie n'attendit pas qu'il lui demande quand aurait lieu l'autopsie. Peut-être avait-il lu l'impatience dans son regard car il annonça qu'il procéderait à l'autopsie l'après-midi même. Alexandre le remercia et promit d'y assister.

# 30

Si l'enquête menée par le lieutenant ne semblait pas être une priorité pour le commandant Brière, elle l'était, sans conteste, pour le laboratoire médico-légal et l'Identification judiciaire. Les rapports furent produits dès le lendemain. Les gens avaient dû faire du temps supplémentaire dans les deux cas pour réussir cet exploit. Ce n'était sûrement pas Alexandre et son équipe qui s'en plaindraient.

Donc, l'autopsie démontrait que :

a) Jasmin Tremblay était alcoolique au dernier degré. S'il n'avait pas été assassiné, il serait mort d'une cirrhose du foie dans les prochains mois.

b) Il s'était défendu car il avait de la peau sous les ongles. Pas la sienne.

c) La date et l'heure de la mort ne pouvaient être précisées à cause du délai. Le corps ayant séjourné dans une pièce surchauffée pendant plusieurs jours. Probablement une dizaine de jours.

d) La cause de la mort était la décapitation opérée avec une grande force et d'une main sûre. L'arme utilisée : un katana (sabre japonais). Une arme généralement portée à la ceinture.

Le rapport de l'Identification judiciaire, lui, faisait état de multiples empreintes de pas et de doigts. À noter, les traces de pas dans le sang séché démontraient que le meurtrier portait des baskets, pointure 12.

WOW

Et ces deux rapports n'étaient qu'un amuse-gueule.

Car les enquêteurs savaient maintenant qui était Jasmin Tremblay. Veuf et sans enfants, il vivait seul depuis des années dans un appartement trop vaste pour lui. Il était psychologue. Mais pas n'importe quel psy, non. Il était celui qui avait traité Gabriel Moreau quand il avait quasiment tué un compagnon de classe à l'âge de 13ans.

Le lieutenant et Vandal avaient trouvé le dossier de l'ado dans un classeur du bureau. Que contenait ce dossier ?

Peu de choses, mais assez pour comprendre que Jasmin Tremblay avait diagnostiqué un problème de la personnalité narcissique chez l'adolescent. Il craignait une récidive et aurait aimé poursuivre le traitement. Mais ses parents avaient jugé que quelques séances suffisaient.

Un ajout récent au dossier donnait à penser que Tremblay avait vu le portrait-robot et s'apprêtait à avertir la police. En dépit du secret professionnel. Conclusion : le psy avait reconnu Gabriel Moreau. Et comme il devait savoir que ses jours étaient comptés, sa conscience lui interdisait de continuer à se taire.

RE WOW

Par ailleurs, l'entrevue de Vandal avec le voisin de palier expliquait pourquoi celui-ci avait tardé à se rendre compte que quelque chose ne tournait pas rond chez son voisin d'en face. Il revenait d'une vacance dans les Laurentides. Deux semaines en amoureux avec sa blonde à l'Auberge L'Estérel. Vérifications faites, il ne mentait pas.

Vandal avait aussi interrogé les autres locataires de l'immeuble. Personne n'avait remarqué quoi que ce soit qui sorte de l'ordinaire. Il faut dire que Jasmin Tremblay recevait encore quelques patients chez-lui. "Alors comment distinguer un tueur d'un patient, je vous le demande un peu, avait répondu un type en survêtement qui n'avait pas apprécié qu'on le dérange alors qu'il s'apprêtait à aller faire son jogging.

Qu'importe, le lieutenant estimait avoir maintenant assez de matériel pour convaincre Brière de l'urgence de la situation. Il prit immédiatement rendez-vous avec le commandant.

Ce dernier devait être bien luné car il accepta de le voir dans les plus brefs délais. Une heure plus tard, Alexandre était au QG, assis devant son chef. Avant de venir, il avait pris la précaution de lui faire parvenir, par courriel, son rapport d'étape ainsi que les rapports du médecin-légiste et de l'Identification judiciaire. Preuve qu'il était fermement résolu à ne pas se laisser marcher sur les pieds, cette fois.

Or l'accueil de Brière le désarçonna.

"Du bon travail, vraiment. Bravo !! Brière se moquait-il ? Et ben non, il était sérieux : " Ah, je suis fier de mon monde. Toi et ta gang, vous avez-là le suspect idéal."

*Ouais, mais une fois qu'on a dit ça, on fait quoi ?* : "Ce que nous avons est surtout basé sur la loi des probabilités, j'en conviens. Mais je crois, qu'à ce stade, on peut obtenir un mandat d'amener pour l'interroger, non ?"

"Mouais ... j' veux pas dégonfler ta balloune, Alexandre. Mais j'aimerais mieux que tu aies d'autres témoignages avant. Comme ceux des parents et du frère, par exemple."

"Mmm ..." *Dégonfler ma balloune, il en a de bien bonnes, l'animal ...*

Alexandre se retint de dire tout haut ce qu'il pensait tout bas. Pour l'instant du moins, il préférait y aller en douce. "Nous avons les témoignages de deux collègues de Ginette Pépin et d'un voisin de la Bibliothèque nationale. Marie Garneau les a rencontrés. Les trois ont formellement identifié Gabriel Moreau."

"Oui mais ils ne le connaissaient que de vue. Alors que les membres de sa famille, eux, ne peuvent pas se tromper. Écoute, je ne veux en aucun cas discréditer ton rapport mais disons que j'apprécierais un complément d'informations."

Brière était étonnamment poli. Par conséquent, Alexandre estima que c'était peut-être le moment de réclamer une petite faveur : "OK boss, on va parler aux parents. Mais en attendant, peut-on avoir un protection pour Robert Cloutier. Il court un réel danger."

"Pas de problème, tu vas l'avoir dès demain."

*Hein !*

"Oh et puis pour le remplacement de Liliane Thomas, ça ne devrait pas tarder non plus. J'ai quelqu'un en vue."

C'était un Brière tout miel qu'Alexandre avait devant lui. Il se dit qu'il devait bien y avoir une attrape dans ce virage à 180 degrés : "Ah oui ! Qui est-ce ?"

"J' te réserve la surprise, Alexandre."

*Oh boy ...*

Une surprise venant de Brière ! Ça n'était pas forcément bon signe.

# 31

De retour au Centre d'enquête, le lieutenant avait une pile de messages sur son bureau. Parfois, il avait l'impression de passer la moitié de son temps au téléphone et bien entendu, ce n'était pas son activité favorite. En entrant dans la police, il s'attendait à courir par monts et par vaux à la poursuite de criminels. Maintenant, il savait que ce n'était pas que ça.

N'empêche qu'il avait appris à faire un tri dans les appels. Il y avait ceux qu'il ne retournait pas, ceux qu'il mettait de côté pour plus tard et ceux qu'il jugeait urgents. Cette fois, parmi les appels urgents, il distingua celui de Maurice Dagenais, le chef de la police de Magog.

Maurice, son ami d'enfance, son confident. Maurice avec lequel il avait entretenu une relation suivie pendant des années. Maurice qu'il négligeait depuis quelque temps. Non pas qu'ils étaient en froid, mais la distance, leurs boulots, leurs obligations familiales respectives étaient sans conteste les causes de leur éloignement.

Tout de suite, il le rappela. Maurice décrocha aussitôt. En entendant la voix familière et un peu rauque de son ami (un fumeur) Alexandre ressentit un pincement au cœur. La nostalgie d'une époque révolue : "Salut vieux, je suis bien content d'entendre ta voix, fit-il ému.

"Et moi la tienne, Alexandre. Tu ne peux pas savoir à quel point tu me manques parfois." Et Maurice de rappeler des moments cocasses de leur passé commun : "Tu te souviens de la fois où ... "

Et Alexandre de renchérir : " Et la fois où tu m'as traité de tête enflée. Et l'autre où c'est moi qui ..."

Ils échangèrent rires et souvenirs pendant quelques minutes. Puis Maurice redevint sérieux : "Écoute, Alexandre, j'ai vu le portrait-robot que tu as diffusé et j'ai cru reconnaître quelqu'un."

"Ah oui !"

"Ouais. Je suis donc allé fouiller dans nos dossiers d'affaires non résolues. Et j'ai trouvé. Il y a de ça une bonne dizaine d'années, le corps d'une étudiante à l'Université de Sherbrooke avait été trouvé dans un boisé. La pauvre fille avait été violée et étranglée,"

Alexandre devina presque ce qui allait suivre.

"À l'époque nous avons questionné un autre étudiant, un dénommé Gabriel Moreau. Nous avons dû le relâcher faute de preuves suffisantes. Mais j'ai toujours pensé que c'était lui le meurtrier... Je crois que c'est celui que tu cherches."

"Tu ne trompes pas, Maurice." Alexandre mit alors son ami au courant des récents développements.

"Oh, bon Dieu !! Et il te faut parler aux parents avant de ...?"

"Ouaip."

"Et ben bonne chance ! Parce que nous, on avait tenté de les approcher à l'époque. Ils nous ont tout de suite mis des avocats dans les pattes et porté plainte pour arrestation injustifiée et harcèlement."

"Je vois."

"Je peux t'envoyer une copie du dossier, si tu veux. "

Alexandre voulait : "Merci Maurice, je t'en devrai une !"

"Tiens-moi au courant pour la suite et attends pas que je l'apprenne à la télé ou dans le journal. Ça va déjà être une amélioration, dit Maurice avec une pointe de tristesse.

"Promis," Cette fois, Alexandre se jura de tenir sa promesse.

# 32

Ce soir-là, le lieutenant s'accorda un moment pour un repas en famille. Michèle, sa belle-mère, était encore à la maison. Elle avait passé l'après-midi à l'hôpital au chevet de Jacques qui prenait du mieux. Dans quelques jours, il serait comme neuf semblait-il.

C'était une super de bonne nouvelle. Pour fêter ça, Armande s'était surpassée dans la préparation du repas. Et on avait ouvert une bonne bouteille de vin pour les adultes. Les enfants étaient ravis d'avoir leur grand-mère auprès d' eux. Même Nicolas ne mangeait pas en vitesse comme il en avait l'habitude.

Bref le repas était agréable, animé. Après, les adultes allèrent prendre le café au salon. Nicolas se retira dans sa chambre pour étudier alors que Zoé et Chloé avaient décidé "d'aider" Armande à desservir.

"Dieu ! qu'elles vieillissent, remarqua Michèle.

"Oh oui, répondit Kim. Et trop vite à mon goût. Imagine-toi qu'elles veulent que je leur achète du mascara et du rouge à lèvres. À quatre ans !"

Michèle rit doucement : "Toi, tu avais huit ans quand tu en as réclamé pour la première fois."

"Ah oui, je ne me souviens pas de ça. Et m'en as-tu acheté ?"

"Non, bien sûr que non." Michèle rigola de plus belle.

"Tortionnaire, va ! riposta Kim en riant elle aussi.

Alexandre écoutait la mère et la fille se renvoyer la balle et voyait déjà ses filles faire la même chose avec Kim dans une vingtaine d'années. *Le temps passe si vite.*

"Avez-vous toujours l'intention d'adopter, demanda Michèle.

Michèle savait que Kim ne pouvait plus avoir d'enfant et le couple lui avait parlé du projet d'adoption quelques semaines auparavant. Michèle ne les avait pas dissuadés mais n'avait pas applaudi non plus.

Ils en avaient déjà plein les bras avec leurs professions et leurs enfants. Certes, ils avaient Armande. Mais Armande ne rajeunissait pas. Où allaient-ils prendre le temps de concilier tout ça ? Michèle n'aurait jamais formulé tout haut ses craintes; elle était trop discrète pour ça. Mais rien ne lui interdisait de se renseigner sur l'évolution du projet.

"Oh nous avons abandonné le projet. À regret, bien sûr. Mais on adopte pas un enfant pour se consoler de ne plus pouvoir en avoir. Ça ne servirait personne au bout du compte. Et les enfants que nous avons déjà ont besoin qu'on soit là pour eux. Pas à moitié mais complètement, tu comprends, maman ?"

Michèle comprenait tout à fait; mais se garda bien de dire Ouf ! Le sujet étant clos, Alexandre proposa de prendre un pousse-café à la santé de Jacques Lemelin. Un homme hors du commun qui laisserait un vide immense dans la famille s'il mourait.

.....

Alors que chez les Lemelin-Denis on passait une soirée paisible, l'ambiance était bien différente à Westmount, chez les Moreau. Yannick, le fils cadet, avait fait un saut chez ses parents après une journée bien remplie à soigner les plus démunis.

Le jeune médecin était visiblement ébranlé. Madame Moreau, assise sur le bout de son fauteuil, avait les larmes aux yeux alors que Moreau père arpentait rageusement la pièce. "Et tu t'amènes ici sans prévenir pour nous dire ça ! Veux-tu faire mourir ta mère ?" explosa ce dernier, le regard mauvais.

"Calme-toi, papa. Maman et toi, vous avez vu comme moi le portrait-robot diffusé par la police et j'ai peine à croire que vous n'avez pas vu la ressemblance avec Gabriel."

"Et tu es prêt à accuser ton frère de tous les maux ! Simplement parce que tu trouves une vague ressemblance ? Tu es fou, ma parole !"

"Et toi papa, tu fermes les yeux, comme tu l'as toujours fait avec Gabriel."

"Lucien, intervint madame Moreau, Isabelle de son prénom. "Je l'ai reconnu, moi aussi. C'est notre fils que tu le veuilles ou non."

"Tu te ranges du côté de Yannick ! On sait bien, il a toujours été ton préféré et ..."

"C'est totalement faux Lucien et tu le sais. "

Lucien Moreau était rouge de colère. Comment sa femme osait-elle le contredire devant leur fils ? D'habitude, elle disait toujours comme lui.

"Gabriel est déséquilibré, continua Isabelle Moreau. Conviens-en donc pour une fois. Tu l'as toujours couvert en dépit de ses frasques. Et moi, j'ai laissé faire. Et bien ce temps-là est révolu, Lucien."

Un silence stupéfait s'ensuivit. Yannick n'avait jamais entendu sa mère élever la voix, Lucien Moreau non plus, semblait-il. Qu'allait-il se produire ? Moreau père allait-il continuer sur sa lancée ?

Et bien non.

Sa réaction fut tout aussi renversante que celle de sa femme. Le joaillier s'assit dans un fauteuil et se prit la tête dans les mains : "Vous avez raison tous les deux, murmura-t-il. Le portrait-robot, c'est Gabriel. Qu'est-ce qu'on va faire, bon Dieu, qu'est-ce qu'on va faire ?"

"La police ne donne pas de détails. Ils disent simplement que l'homme est une personne d'intérêt. Non pas qu'il est coupable de quoi que ce soit, avança Yannick, plus pour rassurer ses parents que par conviction.

"Tu ometts de mentionner qu'on le recherche en lien avec le meurtre de l'archéologue, fit Lucien Moreau écrasé par le poids de son aveuglement volontaire pendant des années. Oui, il avait été surprotecteur avec Gabriel. Et continuait à l'être en dépit de tout: "On ne peut tout de même pas appeler la police !"

Yannick et sa mère échangèrent un regard. Yannick prit les devants : "Non seulement on le peut papa, mais on le doit."

# 33

Centre d'enquête, salle de conférence, le lendemain.

"Je n'arrive pas à croire que Brière trouve que le dossier n'est pas assez étoffé pour qu'on fasse venir Gabriel Moreau au poste, geignit Frank Régimbald.

"Au moins, il accepte d'accorder une protection à Robert Cloutier, plaيدا Marie Garneau. Elle en avait marre des récriminations de son collègue. Chose rare chez-elle. Il faut croire que cette affaire portait sur les nerfs de tout le monde.

"Et bien oui, Frank. Il veut que nous rencontrions les membres de la famille avant. Et c'est ce que nous allons faire, déclara Alexandre.

"Ben voyons donc, on sait que ses parents l'ont toujours protégé. Ça va nous donner quoi de les interroger, hein !"

Régimbald avait en partie raison. Questionner ces gens-là était un risque à courir. Alexandre pensa à ce que lui avait dit Maurice au sujet des avocats. L'équipe n'avait pas besoin qu'on lui colle une poursuite sur le dos. Il leur faudrait donc user de doigté. Comme éviter d'aborder la question des meurtres dès le début :

"On peut d'abord parler des menaces et du harcèlement envers Robert Cloutier, fit-il. Je suggère qu'on commence par le frère."

"Et pourquoi donc ?"

"D'après son profil, il a terminé des études en médecine avec les plus hautes notes. Il aurait pu choisir de se spécialiser et faire beaucoup d'argent. Au lieu de ça, il a choisi d'être généraliste dans un centre communautaire."

"Je ne vois pas le rapport." Régimbald faisait celui qui ne comprenait pas.

Alexandre soupira. Le sergent-détective mettait sa patience à rude épreuve :  
"Yannick Moreau, expliqua-t-il comme s'il s'adressait au cancre de la classe, doit avoir une conscience sociale très développée et ..."

"Le sens du devoir et blablabla, je suppose, ironisa Régimbald.

"Tout le monde n'a pas ton cynisme, Frank. Je ... "

Alexandre fut interrompu par le son agaçant de son pager. Il avait pourtant prévenu qu'il ne voulait pas être dérangé à moins d'une invasion d'extra-terrestres.

Il rappela, s'apprêtant à dire son fait à l'agent préposé à la réception. Or ce que celui-ci lui annonça lui coupa littéralement le sifflet. Un dénommé Yannick Moreau insistait pour le voir : "J'ai pensé que ça vous intéresserait, lieutenant, vu que ..."

"Fais-le monter immédiatement, je l'attends à la porte de l'ascenseur."

L'appel terminé, Alexandre se tourna vers les autres. Lesquels flairaient le coup de théâtre à lui voir l'air : "On aura pas à courir après la famille. Yannick Moreau est en bas et demande à me rencontrer. À plus tard, leur dit-il avant de quitter à toute vitesse..

Pour un coup de théâtre, c'en était tout un.

# 34

Une fois, les présentations faites, le lieutenant proposa au jeune médecin de prendre un café en passant près de la machine à café. Yannick Moreau accepta. Puis Alexandre l'invita à le suivre dans son bureau sans lui poser la question traditionnelle "Que puis-je faire pour vous ?" C'était inutile.

"Vous devinez sans doute ce qui m'amène, fit le frère de Gabriel Moreau.

Alexandre hocha la tête mais ne dit rien.

Yannick Moreau comprit qu'il devait aller droit au but. Ce qu'il fit sans plus tarder : "Mes parents et moi, avons reconnu qui est la personne sur le portrait-robot que vous avez publié. C'est mon frère, Gabriel ... Je tiens à préciser que ma mère approuve ma démarche mais pas mon père. Néanmoins c'est de mon devoir de le faire, adienne que pourra." Dans les yeux noisettes du jeune homme, on pouvait lire de la détermination et beaucoup de tristesse aussi.

Alexandre se demanda ce qu'il aurait fait à sa place. Mais comme il n'avait qu'une sœur qui n'était pas une tueuse (loin de là), il ne pouvait que compatir avec son interlocuteur : "Je vous écoute, fit-il doucement.

"J'ignore pourquoi vous le recherchez en lien avec le meurtre de l'archéologue mais je ne suis pas surpris non plus." Et Yannick de broser un portrait de son frère qui confirmait les doutes à son sujet. Profiteur, menteur, manipulateur, rageur, narcissique, cruel et sans empathie.

Le portrait d'un psychopathe.

"Quand nous étions enfants, poursuivit Yannick, je l'ai vu écraser la tête d'un chat à coups de pierre." Yannick Moreau marqua une pause puis : "Je ne l'ai pas dit à nos parents. Je ne suis pas sûr qu'ils m'auraient cru. Et puis j'avais terriblement peur de mon frère. Il m'avait menacé de me tuer comme il avait tué le chat."

"Vous aviez quel âge à ce moment-là ?"

"J'avais six ans, mon frère en avait dix, lieutenant."

"Savez-vous s'il a recommencé ?"

"Je ne sais pas. Mais je parierais que oui ... Je me souviens de son regard quand il a tué la pauvre bête. À l'époque, je me disais qu'il avait des yeux méchants, maintenant, je dirais diaboliques. Il était méconnaissable. Et il le devient encore quand quelque chose lui déplait."

"Seriez-vous prêt à signer une déposition, docteur Moreau, fit Alexandre à brûle-pourpoint. C'était une chose de venir au poste raconter l'histoire mais c'en était une autre de signer une déclaration. Surtout que le jeune médecin agissait contre la volonté de son père. Yannick Moreau n'hésita pas : "Oui lieutenant, je suis prêt."

.....

L'après-midi même, le lieutenant retournait au QG avec une copie de la déposition, dûment signée d'une main ferme par un Yannick Moreau décidé à dire tout ce qu'il savait. Et il en savait quand même beaucoup.

Cette fois, Brière ne fit pas d'objection : "OK, Alexandre, j'achemine le mandat d'amener."

*Enfin c'est pas trop tôt ...* pensa le lieutenant. : "Merci commandant."

Il ne fut pas question du remplacement de Liliane Thomas. Brière n'en parla pas, le lieutenant non plus.

# 35

Gabriel Moreau commençait à sentir la soupe chaude.

Il s'était aperçu qu'il était suivi et ça ne lui plaisait pas du tout. Et comme si ce n'était pas assez, il avait noté que Robert Cloutier était maintenant protégé par la police. Cloutier, ce grand dadais qui ne méritait pas le poste de chef des fouilles à Ahuntsic. Lui, Gabriel aurait été pas mal plus efficace avec ce qu'il avait appris sur l'archéologie grâce aux bons soins de feu Ginette Pépin. *Ha ! Ha ! Dieu ait son âme, la pauvre.*

Il avait tué Max Vézina parce qu'il le haïssait. Le psy parce que l'imbécile voulait le dénoncer. Un meurtre de trop. Les cons de flics avaient fini par comprendre. *Shit, shit, shit.* Qui l'avait reconnu sur le portrait-robot. Qui ? Et qui avait alerté la police ? Cloutier ? Une ancienne maîtresse, ses parents, son frère ? *Qui ?*

Gabriel Moreau ruminait ces sombres pensées en buvant une bière dans un bar de danseuses. Sur la scène, les filles se dandinaient à qui mieux mieux. Il ne leur prêtait aucune attention. Elles pouvaient se suspendre au plafond, se rouler sur le sol les quatre fers en l'air, ça ne lui faisait ni chaud ni froid.

Il était dans la merde. *Shit, shit, shit !*

Les flics ne tarderaient à le faire venir au poste pour le questionner à titre de "personne d'intérêt" comme ils disaient dans leur jargon. Une façon déguisée de désigner un suspect. Tout le monde savait ça.

Certes, il pourrait toujours inventer une histoire, essayer de les rouler dans la farine, mais il doutait que ça fonctionne cette fois.

Il devait quitter Montréal ... Mais pour aller où ?

Pas en Estrie en tout cas. Il ne serait pas le bienvenu là-bas car les flics de Magog ne le portaient pas dans leur cœur. Le meurtre de l'étudiante, c'était lui qui l'avait commis un soir qu'il avait trop bu. Or faute de preuves suffisantes, il avait réussi à s'en sortir. Mais il était certain que les flics n'avaient pas oublié.

Et puis, de toute manière, il n'avait pas un rond. Enfin pas assez pour s'envoler au bout du monde. *No way*. Et il ne pouvait quand même pas demander au "vieux" de lui payer un voyage. Pas dans les circonstances actuelles en tout cas.

*Shit, shit, shit.*

Gabriel Moreau commanda une autre bière et se força à réfléchir calmement. Que faire ? Un coup d'éclat ? Une action audacieuse qui pourrait ...? Les flics ne le suivaient que le soir, il devrait donc agir le matin ou tôt l'après-midi.

*Ouais ...* Peu à peu, une idée germa dans son cerveau malade.

# 36

"Je pense qu'il nous a repérés. En fait j'en suis certaine."

"Qu'est-ce qui te fait dire ça Judith, demanda le lieutenant."

"Son comportement. Quand il va à sa voiture, il regarde de tous les côtés avant de démarrer. Ce qu'il ne faisait pas avant. Hier soir, il a même essayé de me semer. Il rentre plus tôt chez-lui et seul. Ce sont des signes qui ne trompent pas. Même un débutant s'en rendrait compte."

Judith Chomsky n'était pas une débutante. Raison de plus pour la croire sur parole. "Ouais ... C'est embêtant."

"C'est tout ce que vous trouvez à dire, lieutenant."

"Que veux-tu que je réponde, Judith ? Alexandre aurait pu dire "Vous avez foiré lamentablement, gang de pas bons". Du moins, c'était comme ça que Brière aurait réagi. Mais il n'était pas Brière et n'avait aucune intention de le devenir : "On continue la filature comme si de rien était. Au moins, il ne tue pas pendant qu'on le suit."

"Mouais, c'est une façon de voir les choses, fit Judith sans enthousiasme."

"Quand est-ce qu'on va avoir le fichu mandat d'amener, lieutenant, intervint Régimbald."

"Sais pas. Le temps que Brière fasse parvenir l'affidavit au procureur et que le procureur trouve un juge qui ne dort pas au gaz, répondit Alexandre essayant d'alléger l'atmosphère. Tentative qui eut autant de succès que s'il avait invité son monde à pique-niquer au cimetière."

"Et pour le remplacement de Liliane Thomas, qu'est-ce qui se passe, lieutenant ?"

Une question tout à fait légitime mais qui irrita Alexandre : "Brière a quelqu'un en vue. Et si j'en savais plus, je vous aurais mis au courant, tu ne penses pas, Frank, répondit-il sèchement. Alexandre avait beau faire 6pieds3pouces, peser 190 livres de muscles entraînés, il pouvait, lui aussi, avoir les nerfs à fleur de peau à l'occasion.

Une diversion s'imposait. Et ben, croyez-le ou non, elle survint.

.....

Comme dans une comédie de boulevard, Dave Sans-Souci et sa femme Laurie firent leur entrée dans la salle de réunion. Le jeune couple venait montrer leur bébé de cinq jours. Une belle petite fille à la peau ambrée comme celle de sa mère.

Aussitôt l'atmosphère s'allégea. Qui peut résister à la vue d'un nouveau-né ! Judith et Marie se mirent à glousser d'extase. Les hommes félicitèrent la mère et donnèrent de grandes claques dans le dos au nouveau père.

Pendant que Judith et Marie parlaient avec Laurie en faisant des guili guili au bébé qui dormait paisiblement dans les bras de sa mère, Sans-Souci questionnait ses collègues masculins : "Dites donc, ça n'avait pas l'air jojo quand nous sommes arrivés, Laurie et moi ?"

*Pas jojo du tout ...* Alexandre résuma la situation : "Voilà où nous en sommes Dave. Et je ne te cacherai pas que ..."

"Oh shit ! ... J'aimerais être avec vous autres, dit Dave en jetant un regard discret du côté de Laurie. "Encore trois ou quatre jours et je pense pouvoir revenir au travail. Laurie est fragile mais sa mère est à la maison pour l'aider. Et puis la petite est un bon bébé. Elle fait déjà presque toutes ses nuits. Franchement gang, vous me manquez."

*Bienvenue dans ton rôle de père de famille, Dave,* songea Alexandre. Pour sa part, Régimbald donna à son collègue une tape sur l'épaule : "On a hâte que tu reviennes, mon Dave, fit-il. "Je m'ennuie de nos disputes, hem ... constructives."C'était un fait, les deux sergents- détectives (deux coqs) étaient souvent à couteaux tirés.

"Ah, il me semblait aussi. Et ben je te rassure Frank, tu ne perds rien pour attendre riposta Sans-Souci avec un clin d'oeil.

Quand le jeune couple repartit avec leur poupon qui dormait toujours, il y eut comme un vide dans la salle. Finis les guili guili et les blagues à la con. Rebonjour la réalité. Et la discussion reprit de plus belle.

# 37

"Gabriel Moreau a plus d'un tour dans son sac, grimaça Judith Chomsky. "Il est peut-être fou à lier mais il n'est pas bête. Je suis quasiment certaine qu'il va se manifester d'une manière ou d'une autre. Soit, il prend la poudre d'escampette ou soit il prépare un coup fumant. Lequel ? Je ne sais pas, mais un type comme lui ne se laissera pas prendre sans ruer dans les brancards."

"Je suis de ton avis Judith, l'appuya sa consœur Marie Garneau.

"Et on ne peut malheureusement pas le surveiller 24heures sur 24. Brière n'acceptera jamais d'augmenter les effectifs. Déjà que ça lui prend tout son p'tit change pour protéger Robert Cloutier, fit Alexandre.

"Ouais ben, tout ça pour dire que le mandat d'amener n'est toujours pas émis. Qu'est-ce qu'ils peuvent bien foutre au bureau du procureur, ils ..." Régimbald fit une moue de découragement.

"Et si c'était le père de Gabriel qui ... Il a le bras long et beaucoup d'argent. À preuve, il a toujours réussi à sortir son fils du pétrin, non."

"Oh que tu as l'esprit mal tourné, Marie !"

"Mais réaliste. Vous ne trouvez pas, lieutenant ?"

"Tu m'enlèves les mots de la bouche."

"En attendant, on pourrait toujours recueillir le témoignage de la mère. Yannick Moreau vous a bien dit qu'elle était d'accord avec sa démarche quand il est venu vous voir, pas vrai lieutenant ?"

"Effectivement, elle ... Ouais, c'est ce qu'on va faire. Demain matin, tu viens avec moi, Marie. On va lui rendre une visite de courtoisie."

"Je prends rendez-vous pour quelle heure ?"

"Non, pas de rendez-vous. Ce sera une visite-surprise."

"Je sais que c'est généralement la bonne technique à adopter mais cette fois quelque chose me dit que ce serait bien de la prévenir, lieutenant."

Le lieutenant sourit : "Ta sagesse m'énerve mais tu as raison, Marie." Quand il avait tort, Alexandre savait le reconnaître avec une pointe d'humour : "Bon maintenant, fit-il, si on regardait nos autres dossiers, ça nous changerait peut-être les idées. Qu'en pensez-vous tout le monde ?"

Les autres hochèrent la tête en signe d'approbation.

.....

Pendant ce temps, Gabriel Moreau était posté près du centre communautaire où travaillait son frère. Pour la circonstance, il avait troqué ses vêtements coûteux pour revêtir un jeans et un tee shirt délavés. La tenue idéale, selon lui, pour se promener dans un quartier minable.

Ses cheveux mi-longs et pas lavés, tirés en mini-queue de cheval, une boucle à l'oreille droite, Gabriel croyait avoir l'allure de ce qu'il appelait dédaigneusement "un pouilleux". Sa seule coquetterie. Des verres fumés. Incognito, pensait-il. Pour faire bonne mesure, il avait laissé sa BMW quelques rues plus loin.

De son poste d'observation, il surveillait les allées et venues des gens. Surtout qui entrait et sortait du centre communautaire. Tous des minables, des pouilleux et des pouilleuses à son avis. Certains avec des enfants d'autres pas. Mentalement, il prenait des notes. Au bout d'un moment, il s'éloigna en sifflotant.

# 38

Dix heures, le lendemain le lieutenant et Marie Garneau se présentaient au domicile des Moreau. En prenant rendez-vous, Marie s'était assurée que madame Moreau serait seule à la maison. Elle vint leur ouvrir et les invita à passer au salon. Elle avait fait du café et des biscuits aux pépites de chocolat, encore tous chauds.

"J'aime bien cuisiner à l'occasion, leur dit-elle simplement.

Isabelle Moreau était de taille moyenne, avait les cheveux courts naturellement ondulés et non teints. Elle était une de ces femmes qui n'ont pas besoin de maquillage pour être belles. Elle portait bien sa jeune soixantaine. Dans ses yeux marrons, on lisait une détermination mêlée de tristesse : "Yannick m'a dit qu'il vous avait vu, lieutenant. Posez-moi vos questions, je suis prête, fit-elle quand elle les eut servis. Elle était directe sans être agressive.

Les détectives s'attendaient à tout sauf à une telle réception. Isabelle Moreau aurait protesté, dit qu'elle ne comprenait pas le but de leur visite, être accompagnée d'un avocat, ils n'auraient pas été étonnés. Mais ce calme résigné les désarma. Ils faillirent en avaler leurs cafés de travers. Isabelle Moreau savait qui était son fils.

Cette mère voulait qu'on lui parle franchement. Alexandre ne lui fit pas l'affront de biaiser. Au lieu de poser des questions, il la mit au courant de leurs recherches et de leurs déductions. Isabelle Moreau écoutait sans broncher. Certes, il y avait des détails qu'elle ignorait (l'épisode du chat, par exemple) mais dans l'ensemble, elle ne parut pas surprise. Triste à mourir, mais pas surprise. Marie avait envie de la prendre dans ses bras.

"Jamais je n'aurais cru que... Et pourtant ce n'était pas les signes qui manquaient. Son caractère ombrageux, sa sournoiserie, sa façon de nous regarder, son ... Et je me disais, qu'en vieillissant, il changerait. Après ce que vous venez de me dire, je ne peux plus me bercer d'illusions, murmura Isabelle Moreau.

Puis, les désarmant une fois de plus, elle demanda : "Savez-vous quel juge est saisi de l'affaire ?"

"Malheureusement non, convint Alexandre. "Nous avons demandé un mandat d'amener pour avoir la version de Gabriel, mais nous n'avons pas encore de réponse."

"Renseignez-vous. Si c'est le juge Médéric Ladouceur, c'est un ami de mon mari. Ils jouent au golf ensemble toutes les semaines." Le sous-entendu était clair. *Le boy's club* ... Alexandre regarda Marie. Elle avait vu juste.

"Je donnerais ma vie pour que Gabriel soit innocent. Mais je tiens par-dessus tout à ce que justice soit rendue, fit Isabelle Moreau, les larmes aux yeux.

"Accepteriez vous qu'on enregistre votre témoignage, madame Moreau ? Marie Garneau, toute en douceur.

Isabelle Moreau fit signe que oui.

Et ce fut ainsi que pendant une demi-heure elle peignit l'ambiance de crainte qui régnait dans la maison quand Gabriel y était. Elle parla de la fois où elle l'avait surpris brandissant un couteau de cuisine au-dessus du berceau de Yannick. "Gabriel avait alors quatre ans". Isabelle décrivit beaucoup d'autres incidents de moindre importance, mais tout aussi révélateurs d'une nature inquiétante.

.....

Quand ils quittèrent, les enquêteurs n'avaient pas fini leurs cafés. Par politesse, ils avaient pris un biscuit chacun. Ils étaient délicieux mais ne s'en rendirent pas compte. Isabelle Moreau, elle, n'y avait pas touché.

# 39

Et lundi arriva.

Sans-Souci revint. N'Guyen aussi.

Il ne manquait plus que Lambert, la jambe encore immobilisée et Liliane Thomas qui ne reviendrait pas. Le mandat d'amener n'était toujours pas émis. Vérification faite, la requête avait été présentée par le bureau du procureur mais elle avait été rejetée "faute de preuves suffisantes".

Par quel juge ? Le juge Médéric Ladouceur.

"C'est un pote de Lucien Moreau, expliqua le lieutenant aux membres de l'équipe qui l'ignoraient encore. "La bonne nouvelle, si on peut dire ça, continua-t-il, nous avons enregistré la déposition d'Isabelle Moreau. Qu'est-ce qu'on va en faire ? Là est la question." Soupir.

"Le conflit d'intérêt crève les yeux. On peut en appeler de la décision du juge, non ?" Judith Chomsky, prête à monter aux barricades.

"Oui, le conflit d'intérêt est flagrant. Je vais prendre rendez-vous avec Brière et voir ce qu'il en pense. Aussi lui faire écouter l'enregistrement. On verra ce qui en découlera." Alexandre, laconique.

"J' peux pas croire qu'on va encore se faire baiser par deux maudits crosseurs !" C'était Régimbald, complètement écoeuré.

"On a pas de preuve directe qu'il y a eu collusion entre Moreau et Ladouceur, Frank. Et aucun moyen de s'en assurer, rétorqua le lieutenant.

"Mais on peut quand même contester la décision du juge et insister pour avoir un autre juge. Comme le juge Bazin par exemple. Lui est incorruptible." Marie Garneau, l'éternelle optimiste.

"As-tu une idée du temps que ça peut prendre pour réaliser ce tour de force. Et ça, en admettant que Brière soit d'accord pour pousser plus loin. Qu'il parvienne à persuader le procureur d'agir et que le juge Bazin soit disponible."

"On ne peut pas baisser les bras comme ça, lieutenant. Si on ne fait rien, Gabriel Moreau, lui, va agir."

"Je ne baisse pas les bras. Mais je n'ai pas ton optimisme, Marie."

"Et si on allait surprendre Gabriel Moreau chez-lui ? Je ne sais pas ce que vous en pensez vous autres, mais moi, je tenterais ma chance." Léo N'Guyen, le nouveau marié, était reposé et ça paraissait.

"On va peut-être devoir le faire, reconnut le lieutenant.

"À mon avis, ça presse, fit Sans-Souci. Lui n'était pas forcément reposé, mais il posait un regard neuf sur toute l'affaire et était d'attaque.

.....

L'équipe en était là dans ses supputations quand Brière surgit à l'improviste. Il venait leur présenter la nouvelle coéquipière. C'était bien lui, ça. Venir sans prévenir : "Je vous présente Aya Diouf, votre nouvelle collègue, fit-il triomphant.

Aya Diouf était une noire aux yeux bleus. Une mutation génétique peu fréquente mais spectaculaire. Elle devait probablement avoir des ancêtres européens. Les premiers à coloniser l'Afrique. Plus tard, les détectives apprendraient qu'Aya était originaire du Sénégal, vivait depuis plusieurs années à Montréal où elle avait fait des études de droit à McGill. Âgée de 30 ans, elle était dans la police depuis peu. Et venait tout juste d'être promue sergent-détective.

Précisons qu'elle n'avait aucun lien de parenté avec Boucar Diouf biologiste, océanographe, humoriste et chroniqueur très apprécié des québécois.

Drôle de hasard direz-vous. Et bien pas si étrange que ça . Dans plusieurs pays d'Afrique, le patronyme Diouf était aussi répandu que Tremblay au Québec. Et tout comme son homonyme, Aya parlait un excellent français avec juste ce qu'il fallait d'accent pour dégager un parfum d'exotisme.

À cause de la couleur de sa peau, dix ans plus tôt, Aya n'aurait pas obtenu de promotion. Quelles que soient ses qualifications. Mais la police avait évolué, même si ça n'était pas toujours évident. Maintenant, à cause du mouvement Black lives matter et des accusations de racisme systémique dans les forces de l'ordre, la Direction du SPVM se montrait beaucoup plus "ouverte" à la diversité. Bizarre, hein !

En accueillant chaleureusement Aya, le lieutenant pensa à sa grande amie Rita Latendresse, une noire elle aussi. Rita était restée patrouilleuse jusqu'à ce qu'elle en ait assez et quitte la police. Depuis lors, elle avait créé sa propre agence de surveillance et de détection qu'elle gérait avec son mari Steve Nolet. Un grand pied de nez au SPVM qui, ironie du sort, devait parfois faire appel aux services de son agence.

Les présentations faites, Brière s'apprêtait à repartir vers d'autres cieux quand le lieutenant lui demanda s'il avait quelques minutes à lui consacrer. Le commandant fit mine de regarder l'heure comme pour laisser entendre qu'il n'avait pas que ça à faire. Mais finit par acquiescer.

Laissant tout le monde faire plus ample connaissance, les deux hommes allèrent s'isoler dans le bureau du lieutenant.

# 40

"Alors Alexandre, que penses-tu de ma surprise ?" Brière faisait évidemment référence à Aya Diouf,

"Elle est très bien mais n'a pas d'expérience comme enquêtrice, commandant."

"Bof te connaissant, je suis certain que tu vas accomplir des miracles avec elle. Et puis sa feuille de route est intéressante, tu ne peux pas dire le contraire quand même."

"Savez-vous pourquoi elle a choisi d'entrer dans la police au lieu de faire carrière dans le domaine du droit criminel ?"

"Elle m'a dit qu'elle préférait protéger des gens innocents plutôt que de défendre de riches crapules. Ce sont ses mots et je la crois. Elle vient d'une famille de militants pour les droits civiques, alors c'est tout dire."

"Je ne doute pas de ses qualités, commandant. Sauf qu'en ce moment on a pas beaucoup de temps à consacrer à son entraînement."

"Et ben trouves en du temps."

En réalité, Alexandre était satisfait du choix de Brière. Mais du diable s'il allait lui faire le plaisir de le manifester : "Bon, fit-il, ce n'est pas pour ça que je vous ai demandé un entretien, commandant."

"C'est pourquoi alors ?" Brière, impatient.

"C'est à propos de l'affaire Moreau. Savez-vous pourquoi la requête pour un mandat d'amener a été rejetée ?"

"Non. Mais je sens que tu meurs d'envie de me l'apprendre." Brière, ironique.

"Laissez-moi vous faire entendre un enregistrement et après, vous vous moquerez si vous en avez encore envie, commandant."

Quand il eut fini d'écouter la voix brisée d'Isabelle Moreau, Brière n'avait plus aucune velléité d'impatience ou d'ironie : "Mon Dieu Seigneur ! fit-il invoquant un Dieu dont il devait se ficheroyalement " ... c'est épouvantable."

"Épouvantable et tragique, commandant. Et ... avez-vous noté quand Isabelle Moreau parle des liens d'amitié entre son mari et le juge Ladouceur ?"

"Oui, chriss d'ostie de tabarnak !"

Enfin, le Brière des grandes manoeuvres. Plus de Mon Dieu Seigneur mais des sacres en veux-tu, en v'là : "Pas question de se faire avoir. Fais-moi une copie de l'enregistrement et j'appelle le procureur dès mon retour au QG. On va voir ce qu'on va voir, je t'en passe un papier."

"Je vous fais entièrement confiance pour ça, commandant."

Ce fut en mode Tenez-vous-bien-j'arrive que Brière repartit avec une copie de l'enregistrement dans sa serviette.

# 41

Le mardi matin toute la bande était là à 8h00. Le retour de Sans-Souci, de Nguyen et l'arrivée d'Aya Diouf avaient redonné un second souffle à l'équipe. Sans oublier le fait que Brière était sur un pied de guerre. Et quand il était dans cet état, ça brassait.

Gare aux magouilleurs !

Le commandant avait même accepté de grossir les effectifs pour la surveillance de Gabriel Moreau. Soit de midi à 2h00 du matin.

Après avoir salué la venue d'Aya en bonne et due forme, le lieutenant expliqua : "Nous on va faire le jour et des agents spécialisés dans les filatures prendront la relève à compter de 18h00. C'est-y pas beau ça !"

"Tiens donc ! Brière a trouvé de l'argent dans ses fonds de tiroirs, rigola Frank Régimbald.

"Je pense qu'il a été sérieusement ébranlé en écoutant l'enregistrement qu'on a fait avec Isabelle Moreau."

"Il a un cœur ! Ça m'étonne." Judith Chomsky, moqueuse.

"Tu es un peu sévère, Judith. Brière a un cœur mais faut gratter un peu pour le trouver, sourit Alexandre. "Et bien sûr, il y a aussi le fait que la collusion possible entre Moreau père et le juge Ladouceur lui a mis le feu quelque part."

"Ça, on ne s'en plaindra pas pour une fois."

"Bon OK Judith. Passons à l'ordre du jour si tu permets. Notamment, comment nous allons organiser la surveillance. Vous serez en tandem et ..."

"En tandem. J'espère que vous ne me collerez pas avec Régimbald. Il m'énerve."

"Qui ne t'énerve pas, Judith ! Fais-toi soigner, riposta Frank Régimbald.

"Bon, bon, bon, suffit. Frank, tu iras avec Aya, Judith avec Jérôme, Dave et Marie feront équipe. Quant à toi Léo, je te garde pour effectuer quelques recherches... hem."

"C'est-dire ?" Léo Nguyen savait très bien ce que son chef attendait de lui mais faisait celui qui ne pigeait pas. Pour la forme, évidemment. Ses talents de hacker étaient légendaires dans l'équipe.

Tout le monde rigola sauf Aya qui n'était pas encore initiée. Quoiqu'elle ne tarderait à l'être. Avec Régimbald comme mentor, elle progresserait rapidement. Une autre spécialité de Frank était l'entraînement des nouveaux. Avec eux et elles, il faisait preuve d'une patience étonnante chez un sanguin.

"Oh et pour ceux et celles qui seront sur la route, ajouta Alexandre, prenez vos voitures personnelles et non pas les voitures de service. Le millage vous sera remboursé."

"Wow, quelle générosité de la part de Brière, gouailla Judith.

Ce fut ainsi que démarra une journée qui s'avérerait assez fructueuse.

# 42

Vers 19h00, ils se réunirent brièvement pour établir un bilan de la journée.

"Vous avez du nouveau quelqu'un ? s'enquit le lieutenant.

Ce fut Marie qui ouvrit le bal : "Gabriel Moreau est allé flâner dans le quartier où est situé le centre communautaire de..."

"Celui où travaille son frère Yannick?"

"Précisément, lieutenant. Il est resté plusieurs minutes à observer les gens qui entraient et sortaient de l'édifice. Puis il est reparti vers sa voiture garée quelques rues plus loin."

Dave ajouta :: "Il était déguisé en bum. Les cheveux et tout le kit."

"Hum très subtil."

"Comme vous dites, lieutenant."

"Vous a-t-il repérés ?"

"Pas du tout."

"Près du centre communautaire ...ouais. Je n'aime pas ça du tout."

"Nous non plus on a pas aimé ça, lieutenant." Marie, soucieuse.

"Il prépare un coup contre son frère ... Isabelle Moreau a mentionné que les deux frères étaient comme chat et chien."

"Pas étonnant, remarqua Régimbald.

"Bon laissons cela de côté pour l'instant. Nous y reviendrons. Écoutons plutôt ce que Nguyen a à nous dire. Vas-y Léo."

"Merci, lieutenant." Et N'guyen d'expliquer ce qu'il avait trouvé en "surfant" sur l'Internet. Surfer étant un euphémisme. En réalité, il avait hacké les ordinateurs de Lucien Moreau et du juge Ladouceur.

Or dans les jours précédents, il y avait eu échanges de courriels entre les deux hommes. Courriels où il était plusieurs fois question d'une certaine transaction "profitable pour les deux parties".

"Aucun détail sur la mystérieuse transaction, commenta Nguyen, mais je suis quand même allé "vérifier" (encore un euphémisme) le compte bancaire du juge Ladouceur. J'y ai fait une découverte intéressante. Hier, un montant de 20,000 balles en espèces a été versé dans son compte. Je ne sais pas pour vous mais, dans les circonstances, je trouve ça suspect."

Ouah !!

"Dommage qu'on ne puisse rien faire avec le renseignement, vu la méthode, hem ... utilisée, déplora Judith.

"Moi je trouve que c'est un grand pas dans la bonne direction. Je suis certain que ça va donner des munitions à Brière pour faire pression sur le procureur qui ..."

"Qu'est-ce qui vous prend, lieutenant. Vous croyez que Brière va approuver le piratage. Voyons donc !"

"Décidément Judith, tu connais mal le commandant. Il est étonnant parfois. Figure-toi qu'il peut à l'occasion avoir la conscience élastique. Tout comme nous d'ailleurs, n'est-ce pas ?"

"Oui mais le procureur a-t-il une conscience élastique lui, questionna Judith.

"Ça, je ne sais pas. Mais je me fie sur Brière pour trouver les mots pour le convaincre. Il l'a déjà fait dans le passé et vu sa rage du moment, il le fera encore."

C'était un fait, quand Brière partait sur le sentier de la guerre, il y allait à grands coups de tomahawk, à l'instar des Iroquois qu'il avait parmi ses ancêtres.

"Je lui passe un coup de fil pour le mettre au parfum, annonça Alexandre.

Dans les yeux céruléens d'Aya Diouf, il y avait de grands points d'interrogation. Pas de doute, la nouvelle sergent-détective faisait son apprentissage du fonctionnement de l'équipe à la vitesse V.

.....

Le mercredi, il ne se passa pas grand-chose. Sauf que le lieutenant et Léo Nguyen se joignirent aux équipes de filature. Il avait été décidé d'ajouter deux heures à l'horaire de surveillance. Eux prendraient le premier quart à 10h00.

Du côté de Brière on avait pas de nouvelles. Mais il eut été prématuré d'en avoir tout de suite. Cependant tel que prévu, le commandant n'avait pas tiqué en apprenant le piratage. Lui aussi pouvait tourner les coins ronds quand il le fallait. Et il le fallait.

"Ça va ajouter de l'eau à notre moulin, avait-il dit à Alexandre au téléphone. Brière pouvait également faire dans la figure de style à l'occasion. C'était de toute beauté. "Regarde-moi bien aller, Alexandre. On va s'amuser comme des fous."

"Si vous le dites, je vous crois commandant." Le lieutenant ne demanda pas de détails. Il préférait ne pas en avoir.

# 43

Le jeudi matin, peu avant 8h00, tout bascula.

Le lieutenant avait convoqué son monde très tôt, histoire de bien planifier la journée. Il se préparait à ouvrir la session quand son portable tinta. Un Yannick Moreau, très ébranlé, chuchotait au bout du fil : "Mon frère est dans la salle d'attente. Il est devenu complètement fou. Il gueule et menace de s'en prendre aux patients. Je ..."

"Où êtes-vous en ce moment ?"

"Dans mon bureau. J'examinais un patient quand j'ai entendu la voix de Gabriel et les cris des gens qui attendent. Je vais aller lui parler, tenter de le calmer et ..."

"Restez où vous êtes, Yannick. N'essayez rien avant qu'on arrive."

"Mais je..."

"C'est trop dangereux. Votre intervention risque de produire l'effet contraire de ce que vous souhaitez. Il peut être armé, s'en prendre à vous ou à un patient."

"Vous m'avez prévenu qu'il rôdait dans les parages. Mais je ne croyais pas qu'il irait jusque-là. Je m'en veux de ..."

"Nous non plus, on avait pas imaginé ce scénario. Du moins pas à cette heure matinale ... Dites-moi, y a-t-il une façon de pénétrer dans l'édifice autrement que par la porte-avant ?"

"La sortie de secours est située sur le côté de l'édifice. De la salle d'attente on ne peut pas voir si quelqu'un entre par là."

"Bien. Tenez bon, nous arrivons."

Une demi-heure plus tard le lieutenant et toute son équipe filaient à toute vitesse en direction du centre communautaire. Pour ne pas alerter Gabriel Moreau, pas de sirènes mais les gyrophares qui clignotaient. Derrière eux, il y avait aussi des membres de l'Escouade tactique qui roulaient à la même allure. Sur la route, les automobilistes qu'ils croisaient se tassaient instinctivement. On ne discute pas quand des voitures de police foncent à fond de train à côté de vous.

À leur arrivée, des gens sortaient affolés du centre communautaire. Pas des otages mais des employés de bureaux qui avaient entendu les cris. Il y avait aussi des gens du voisinage qui tentaient de comprendre ce qui se passait.

Le lieutenant demanda aux policiers en uniforme de les refouler hors de la zone dangereuse. Puis, suivi de quelques membres de son équipe et de ceux de l'Escouade tactique, il se dirigea rapidement vers l'immeuble.

Les enquêteurs avaient revêtu des gilets pare-balles et avaient leur Colt à la main. Les flics de l'Escouade tactique, eux, étaient casqués, bottés et armés jusqu'aux dents.

La prise d'otages en cours n'était pas une première pour Alexandre et les autres. À l'exception d'Aya Diouf, bien entendu. Mais la jeune femme suivait bravement les indications de son mentor, Frank Régimbald, qui prenait son rôle très au sérieux.

Aya était une bonne élève et Frank, un bon prof.

Une fois à l'intérieur, et toujours à la queue leu leu, les flics suivirent les flèches qui indiquaient où était située la clinique. Yannick Moreau avait pris la précaution de dire au lieutenant que son bureau était à l'arrière et qu'il pouvait y pénétrer sans alerter son frère. Tout le monde était silencieux, concentrés.

Tous éprouvaient cette poussée d'adrénaline qui accompagne la chasse et l'approche de l'issue. En souhaitant que ça ne finisse pas en bain de sang. Il arrivait, hélas, qu'une prise d'otages se termine mal.

Pas souvent, mais parfois. Ça ne s'était jamais produit pour l'équipe du lieutenant et personne n'avait envie d'en faire l'expérience. Donc prudence, prudence, prudence.

Pas d'initiative personnelle pour montrer qu'on est plus fin que les autres. On met les ego en veilleuse. Une attitude essentielle pour que tout se passe sans anicroches. Mais il arrive qu'on pense que tout est réglé au quart de tour et ne voilà-il pas que l'impondérable se produit.

Quand la petite armée se présenta au bureau de Yannick Moreau, celui-ci n'y était plus. Il n'y avait que le patient, tapi dans un coin, qui tremblait comme une feuille.

L'homme était maigre à faire peur. Il devait souffrir d'un ulcère d'estomac ou pis encore, d'un cancer. Quand il vit que les nouveaux arrivants étaient des flics, il retrouva un filet de voix pour dire au lieutenant que : "Le docteur est sorti il y a cinq minutes. Il voulait se porter au secours des otages et de l'infirmière qui est avec eux. Je l'ai entendu dire quelques mots à son frère puis j'ai entendu un bruit sourd comme quelqu'un qui s'écroule."

Oh merde !

# 44

Toujours à la file indienne, les flics s'engagèrent dans le petit couloir menant à la salle d'attente, le lieutenant en tête. Certes, le danger que Gabriel Moreau les aperçoive existait. Mais s'il tentait de fuir, Sans-Souci, Vandal et les policiers en uniforme qui faisaient le guet à l'extérieur, l'intercepteraient.

Il y avait aussi la possibilité qu'il s'en prenne aux gens dans la salle d'attente. Or vu l'urgence de la situation, c'était un risque à courir. Un choix difficile mais nécessaire. Alexandre était presque certain que tenter de négocier avec Gabriel Moreau n'était pas une option.

.....

La porte de la salle d'attente était entrouverte et les flics purent voir la scène qui s'offrait à eux. Yannick Moreau gisait, inerte, sur le plancher. À côté de sa tête, un presse-papier en fonte maculé de sang.

Parmi les gens qui attendaient pour rencontrer le médecin il y avait une mère avec un bébé dans les bras. Une autre avec deux jeunes enfants blottis contre elle. Un homme d'un certain âge en surpoids qui suait abondamment. Un jeune couple, les yeux effarés, se tenait la main comme pour se rassurer mutuellement. Tous regardaient, pétrifiés, ce qui se déroulait devant eux.

Gabriel Moreau s'était emparé de l'infirmière et menaçait de lui trancher la gorge avec un sabre japonais. Probablement le même qui avait servi à décapiter le psychologue. Moreau faisait dos à la porte du couloir.

Il ne pouvait donc pas voir les policiers. *Merci pour une petite faveur*, pensa le lieutenant en se tournant vers les quatre membres de l'Escouade tactique. Il leur faudrait agir vite. Encore là, on risquait que Moreau tue l'infirmière. Cependant, Alexandre misait sur l'effet de surprise pour empêcher que le pire se produise.

S'il se trompait, il en aurait pour des années à regretter son choix. Il en était bien conscient, mais comment faire autrement. Négociation n'était définitivement pas une option, Alexandre en était certain maintenant.

Il apparaissait évident que le forcené avait l'intention de massacrer tout le monde. Les enfants aussi. Tirer sur lui n'était pas une solution. On risquait de tuer l'infirmière et de blesser les otages. Il fallait foncer. Alexandre fit un signe aux agents de l'Escouade tactique, tous des pros des arrestations rapides et musclées.

.....

Ils durent s'y mettre à quatre pour maîtriser le géant. Lequel débattait comme un diable dans l'eau bénite. À tel point qu'il en échappa son sabre dans la mêlée. Tant mieux ! Pour sa part, le lieutenant emmena l'infirmière à l'écart. La pauvre était en état de choc. Elle venait de vivre un moment de terreur comme on en souhaite à personne. Alexandre la prit contre lui en murmurant des paroles de réconfort.

Pendant ce temps, Judith et Marie étaient agenouillées auprès de Yannick Moreau qui gisait toujours sur le plancher. Le jeune médecin respirait faiblement. Quelqu'un appela pour avoir une ambulance de toute urgence. Pour Yannick, les secondes comptaient.

Finalement, le lieutenant lut ses droits à Gabriel Moreau qui écumait de rage. Qu'importe, le fourgon cellulaire l'attendait à la porte. L'ambulance arriva dans les minutes qui suivirent. Ne restait plus qu'à recueillir les témoignages des otages pour avoir leur version du déroulement des événements.

L'infirmière était incapable de parler pour l'instant.

Plus tard, le lieutenant se rendrait à l'hôpital au chevet de Yannick Moreau.

Et même si le jeune médecin n'avait pas suivi sa recommandation d'attendre les renforts, Alexandre priait pour qu'il s'en sorte vivant. Yannick Moreau méritait de vivre longtemps. La société avait besoin de cœurs généreux comme le sien.

# 45

Vers 19h00, pendant que Sans-Souci et Régimbald cuisinaient le prévenu dans une salle d'interrogatoire, le lieutenant se rendit à l'hôpital. Yannick Moreau était en salle de réveil. Bonne nouvelle, il allait s'en sortir.

Alexandre attendait dans une salle qu'on lui fasse signe qu'il pouvait voir le patient. Pas longtemps, juste quelques minutes, lui avait-on dit. De toute manière, il n'avait pas l'intention de le questionner, ni de lui faire des reproches. Il voulait simplement lui manifester son admiration.

Bien entendu, la nouvelle de l'arrestation faisait déjà les manchettes. À la télévision, on projetait, en boucle, les images montrant Gabriel Moreau sortant du centre communautaire, menotté et vociférant. Le lieutenant l'accompagnait, impassible.

Alexandre se serait bien passé d'une telle publicité. Dans la salle, une couple de personnes le regardait avec curiosité. Mais ça faisait partie du métier. Toujours en attente qu'on vienne le chercher, il prit son portable et fit défiler les messages qu'il avait ratés. Il y en avait un en particulier qui demandait une réponse "au plus sacrant". Brière, évidemment. Alexandre le rappela aussitôt.

"Comment ça, Alexandre, il faut que j'apprenne ce qui s'est passé à la télé. Ça ne t'aurait pas tenté de m'appeler pour me mettre au courant." Brière fulminait et avec raison pour une fois. Le lieutenant ne l'avait pas prévenu avant de se précipiter à la rescousse des otages. Bon, à sa défense, il n'en avait pas eu le temps.

Mais il aurait pu lui envoyer un texto. Il avait oublié.

Au lieu de se répandre en excuses, pas son genre, il répondit : "J'ai un bonne nouvelle à vous apprendre, chef."

"Ouais, ben elle a besoin d'être bonne en maudit, espèce de grand fendant !"

"Yannick Moreau va s'en tirer. Je suis à l'hôpital et j'attends pour le voir."

"Bon. C'est une bonne nouvelle en effet. Mais ne me refais plus ce coup-là, Alexandre. Compris ?"

"Compris, commandant."

"Les parents sont au courant, j'imagine."

"Oui, bien sûr, commandant."

"Passe à mon bureau demain, dix heures.. Et t'as intérêt à être là." Sur cette phrase énigmatique, Brière raccrocha.

Qu'est-ce qu'il me veut encore, l'animal, marmonna Alexandre en regardant son téléphone portable comme si l'objet pouvait lui répondre. Le portable resta muet.

.....

Yannick Moreau avait un pansement sur la tête. De grands cernes autour des yeux, probablement l'effet du coup formidable qu'il avait reçu. Il avait échappé à une fracture du crâne mais les médecins préféraient le garder sous observation pendant une couple de jours. "Eh oui, lieutenant, j'ai la tête dure, dit Yannick d'une fois affaibli quand Alexandre se présenta à sa chambre.

"Je l'ai constaté, répondit celui-ci en souriant.

"Je ne vous ai pas écouté et j'aurais dû."

"Vous avez fait ce que votre conscience vous dictait et pour ça vous avez mon absolution, plaisanta Alexandre.

Le lieutenant n'était pas le seul visiteur. Sa mère et sa fiancée, Jolaine Dubé étaient là également.

"Mon mari est parti chercher du café, fit Isabelle Moreau avant de présenter sa future bru au lieutenant. Celui-ci la salua poliment avant de prendre place près du lit.

Personne ne fit allusion aux événements de la journée.

Ce n'était pas le moment.

Après avoir échangé quelques amabilités, le lieutenant se leva pour partir : "Je doit retourner au Centre d'enquête fit-il, sans préciser que c'était pour voir où en était l'interrogatoire de Gabriel. Y faire allusion aurait été de très mauvais goût.

Puis s'adressant spécifiquement à Yannick : "Quand vous serez assez en forme pour enregistrer votre déposition, faites-moi signe. Vous savez où me trouver."

"Comptez sur moi, lieutenant. Et cette fois je tiendrai parole."

Alexandre sourit une fois de plus. Puis après avoir salué les dames et serré la main de Yannick, il s'éclipsa. Bien content de ne pas avoir eu à confronter Lucien Moreau. Ce serait pour plus tard. En souhaitant que Brière parvienne à persuader le procureur de demander un autre juge que Ladouceur pour le procès.

Certes, les preuves contre Gabriel Moreau étaient accablantes pour la prise d'otages, pour avoir agressé son frère et menacé de tuer l'infirmière à coup de sabre japonais. Mais pour les meurtres de l'archéologue, de l'archiviste , du psychologue et de l'étudiante à l'Université de Sherbrooke, les preuves contre Gabriel Moreau n'étaient que circonstanciées.

Oui, le psychologue avait été décapité au moyen d'un sabre japonais, mais était-ce le même sabre ? Le katana récupéré au centre communautaire avait été examiné minutieusement mais ne portait aucune trace de sang. En outre Gabriel Moreau n'était pas le seul dans tout Montréal à posséder ce genre arme. Le katana était très prisé par les collectionneurs.

Ensuite, rien ne prouvait que Lucien Moreau ait dit son dernier mot. Il protégeait son fils aîné depuis des années et avait les goussets bien garnis, alors ...?

# 46

De retour au Centre d'enquête, le lieutenant se dirigea vers la salle d'interrogatoire. Derrière la vitre sans tain, il put voir ce qui se passait de l'autre côté. Sans-Souci et Régimbald, le col ouvert, les manches de chemise relevées, bombardaient Gabriel Moreau de questions. Celui-ci, arrogant comme c'est pas possible, ricanait.

Le lieutenant prit le téléphone interne et dit aux enquêteurs de passer le voir de l'autre côté. Ceux-ci ne demandaient qu'à faire une pause et laissèrent Moreau à ses ricanements.

"Où en êtes-vous, s'enquit le lieutenant quand ils vinrent le rejoindre. Les deux sergents-détectives répondirent dans un bel ensemble : "Pas très loin."

"Il refuse de parler ?"

"Absolument. On lui a demandé s'il voulait la présence d'un avocat, il a refusé, fit Sans-Souci."Il prétend qu'il peut très bien se défendre lui-même. C'est d'ailleurs la seule chose qu'il nous ait dite."

"Le type est fou à lier mais coriace, enchaîna Régimbald.

"Ouais, ça on s'en doutait, fit le lieutenant en examinant ses collègues. Régimbald avait encore l'air en forme mais Sans-Souci était manifestement épuisé. Et pour cause. Sa femme Laurie faisait une dépression post-natale.

Chose qui arrive assez fréquemment après un accouchement. Donner naissance et surtout pour la première fois, n'est pas toujours une partie de plaisir. Laurie ne l'avait pas eu facile du tout. Elle avait fait une hémorragie qui avait failli l'emporter.

Il était normal qu'elle éprouve une sorte de choc post-traumatique.

Pour avoir vécu à peu près la même expérience avec Kim à la naissance des jumelles, Alexandre comprenait l'état dans lequel était son collègue : "Vas te reposer, Dave, je vais prendre la relève avec Frank."

"Oui mon vieux Dave, approuva Régimbald. "Demain est un autre jour. Et t'en fais pas, Laurie va prendre du mieux d'ici peu, je te le garantis." La femme de Frank étant urgentologue, lui se prenait pour un spécialiste des traumatismes, sans doute par osmose.

N'empêche que son assurance redonna de l'espoir à Sans-Souci : "Bon et bien j'ai effectivement besoin d'une bonne nuit de sommeil. Et merci lieutenant de prendre ma place pour ce soir."

"OK Dave, à demain."

Il était près de 21h30.

.....

Quand Gabriel Moreau comprit que le lieutenant prenait la relève avec Régimbald, il tiqua. Alexandre faisait généralement cet effet auprès des gens qui n'avaient pas la conscience tranquille. Sa haute taille, sa mâchoire volontaire, ses yeux gris au regard pénétrant en imposaient. Veux, veux pas.

D'entrée de jeu, le lieutenant questionna Gabriel Moreau sur son intérêt pour l'archéologie : "On me dit que vous êtes à écrire un ouvrage traitant des fouilles au Québec, monsieur Moreau, fit-il sur le ton de la conversation. Puis il mentionna une couple de choses qu'il avaient apprises dans sa recherche sur l'archéologie au Québec. Ce qui eut pour effet de flatter le prévenu et de l'amadouer légèrement.

Alexandre continua sur cette lancée durant quelques minutes. Ensuite, sans crier gare, il parla du site d'Ahuntsic et montra des photos prises au téléobjectif par Régimbald quand celui-ci l'avait suivi lors de sa récente virée dans le coin : "Ce site vous fascine, n'est-ce pas monsieur Moreau, fit Alexandre en durcissant le ton.

À compter de ce moment, il ne lui lâcha pas la bride.

Régimbald entra dans le jeu en lui faisant entendre les menaces qu'il avait proférées contre Robert Cloutier. Puis, en étalant devant lui les photos des scènes de crime. Max Vézina, le crâne défoncé. Ginette Pépin, dardée de coups de ciseaux, Jasmin Tremblay, la tête tranchée et l'étudiante de l'Université de Sherbrooke, violée et étranglée.

Plus question d'ébauche de roman et de talent bafoué, Gabriel Moreau tenta de se défaire de ses liens en hurlant des obscénités. Le monstre refaisait surface. On était rendu ailleurs. Dans les abîmes d'un esprit très malade.

On eut dit que Moreau était atteint d'un trouble de la personnalité multiple. Ou peut-être l'était-il ? Il en avait les symptômes. Même la voix n'était plus la même. C'était tout juste si sa tête ne faisait pas un tour complet comme celle de la jeune possédée dans *The Exorcist*.

Un psychiatre pourrait probablement établir le diagnostic.

En tout cas, un bon avocat de la défense aurait beau jeu d'invoquer l'aliénation mentale en démontrant à un jury les transformations stupéfiantes qui s'opéraient quand le type était contrarié.

.....

À cinq heures du matin, Gabriel Moreau passait aux aveux. Pas de gaieté de cœur, bien entendu. Mais des aveux complets.

À force de questions et de feintes, le lieutenant et Régimbald l'avaient poussé dans ses retranchements. Si bien que le forcené, empêtré dans ses mensonges, ses contradictions et ses poussées de rage, finit par avouer sans presque s'en rendre compte.

Les deux flics, à moitié morts d'épuisement, durent demander du renfort pour conduire le prisonnier dans sa cellule. L'idéal eut été de lui passer une camisole de force, mais on en avait pas à portée de main. Après tout, on était dans un poste de police, non pas dans un hôpital psychiatrique.

# 47

Quand le lieutenant se présenta au bureau de Brière à dix heures pile, il avait à peine dormi. Inutile de dire qu'il n'était pas d'humeur à écouter un sermon. Il n'en eut pas car Brière n'était pas seul. Un homme prestigieux était avec lui.

*Oh merde, je suis cuit.* Brière avait dû s'ouvrir la trappe et mentionné le piratage, pensa Alexandre. Et bien, il se trompait.

"Charles a des choses à nous dire, fit Brière en souriant.

*Souriant, Brière ! Le Brière ?*

Charles, c'était Maître Charles Tourangeau, procureur général de la Ville de Montréal. Un type qui, normalement, ne se déplaçait pas pour rendre visite à un simple commandant. Imposant et direct, Tourangeau était un dur de dur, ambitieux et très brillant. Kim l'avait déjà eu en entrevue à son émission d'affaires publiques. L'homme crevait l'écran.

Bien entendu, oeuvrant dans le même domaine, quoique pas au même niveau, Alexandre le connaissait mais n'ayant jamais eu affaire à lui dans son travail, il n'avait pas d'opinion sur le personnage. Pas plus en bien qu'en mal. Il le salua brièvement et les deux hommes se serrèrent la main.

Charles Tourangeau était un phénomène.

Né dans une famille très pauvre, il avait trimé dur pour payer ses études de droit. À 21 ans, il passait son Barreau (un tour de force). Quelques mois plus tard, il devenait procureur de la couronne.

Poste qu'il avait occupé pendant des années au cours desquelles il s'était illustré dans plusieurs causes célèbres. Les mafieux ne le portaient pas dans leurs cœurs (si cœurs, ils avaient). Et maintenant qu'il était rendu en haut de l'échelle, la rumeur voulait qu'il ne se déplaçât pas sans garde du corps.

Alexandre n'en avait pas vu en entrant, mais ça ne prouvait rien. Il pouvait y en avoir un ou deux dissimulés quelque part. Ces gens-là étaient dressés à rester dans l'ombre, mais toujours prêts surgir en cas de besoin. Bref, il n'y en avait aucun caché sous le bureau du commandant ce matin-là.

Le lieutenant venait à peine de s'asseoir que Charles Tourangeau passait aux "vraies affaires" sans plus de salamalecs. Un trait de caractère, sans doute.

"Nous avons de sérieuses raisons de questionner certains agissements du juge Médéric Ladouceur, fit-il d'une voix aux riches sonorités. Une voix qui devait faire merveille devant un jury.

"Si bien que nous ouvrons une enquête à son sujet. Je crois savoir que vous vous intéressez également au personnage, lieutenant".

Aucune mention du piratage.

Alexandre attendit patiemment la suite.

"Vous pouvez nous être d'une aide précieuse, Alexandre, continua le procureur général sur le ton de la confiance.

*Alexandre !* L'usage de son prénom surprit le lieutenant. *Veux-tu que je t'appelle Charles, vieux pote,* pensa-t-il ironiquement.

"J'ai ici des mandats de perquisition, poursuivit le procureur général. "Pour sa demeure, son bureau du Palais de justice, la compilation de ses dossiers, la saisie de ses ordinateurs et l'examen de son compte en banque. Si vous acceptez de nous aider, il me semble que ce sera plus efficace que ... Vous savez à quoi je fais allusion, n'est-ce pas, lieutenant." Tourangeau, féroce.

*Plus d'Alexandre.* Mais un regard glacial.

Le lieutenant encaissa sans sourciller : "Et qu'est-ce qu'on serait censé chercher à part les pots-de vin ?"

"Tout ce qui a trait à de la pornographie juvénile, à du chantage, à de l'intimidation de témoins ou d'avocats. Je pense que c'est tout pour l'instant."

*Tout pour l'instant !* Alexandre émit un sifflement : "Rien que ça ! Vous êtes gourmand. Je vous préviens que ça peut prendre quelques jours pour tout compiler."

"J'en suis conscient. Alors c'est oui ou c'est non, lieutenant ?" Sous-entendu *Vous avez intérêt à accepter.*

Théoriquement, Alexandre et son équipe n'enquêtaient que sur des homicides et pas sur des crimes économiques ou sexuels. Sauf pour compléter une enquête sur un meurtre. Cette fois, cela pouvait être le cas pour les crimes économiques mais ... la pornographie juvénile ? Wow. "Pourquoi la pornographie juvénile, demanda Alexandre.

"Vous le verrez en cherchant, lieutenant." Le ton était incisif.

"Vous ne me laissez pas le choix, n'est-ce pas monsieur Tourangeau ?"

"Non. Et je compte sur vous pour agir rapidement. Compris. "

Non seulement Tourangeau faisait pression sur lui mais il lui donnait des ordres. Alexandre trouvait ça un peu fort de café. Ouais, il était clair que bien qu'à aucun moment le mot piratage n'avait été prononcé, Tourangeau était au courant.

Et il se livrait à un chantage pur et simple. Alexandre ne se donna pas la peine de répliquer, mais pensa : *Épargne-moi ton p'tit jeu "Charles". Tu ne m'impressionnes pas avec tes menaces à peine voilées. Si j'accepte c'est parce que ça fait mon affaire, point à la ligne.*

Brière avait assisté à la joute sans piper mot. *Le lâche ...*

Il sursauta quand Alexandre s'adressa à lui : "Incidentement, commandant, nous avons les aveux complets de Gabriel Moreau. Enregistrés et signés. Et en passant, je vous signale qu'il a refusé la présence d'un avocat."

"L'imbécile, ricana Brière.

"Moreau ne sait pas encore que la cause sera reprise par le juge Bazin, dit Tourangeau (sourire au lieutenant). Le célèbre avocat passait du chaud au froid et vice-versa en un clin d'oeil. Alexandre ne lui rendit pas son sourire.

"Je crois qu'il va changer d'avis quand il apprendra la nouvelle que son père ne peut rien pour lui. Que je sache, Lucien Moreau n'a aucun lien avec le juge Bazin. De toute manière, en aurait-il que Bazin ne se laisserait pas corrompre. Qu'en pensez-vous, lieutenant ?"

Encore une fois, le sous-entendu était là. Alexandre se retint pour ne pas foutre son poing sur la gueule insolente de Tourangeau, tout procureur général qu'il fut.

# 48

Le lieutenant quitta le QG avec les mandats dans sa serviette. Durant l'heure qu'avait duré la rencontre, il avait noté que ni le commandant, ni le procureur général n'avaient fait allusion à l'arrestation de la veille.

Pas plus qu'ils n'avaient demandé comment les détectives s'y étaient pris pour obtenir les aveux de Gabriel Moreau. Combien de temps ça leur avait pris ? Comment le forcené avait-il réagi ? Avait-il pétié les plombs ? Et ainsi de suite. Aucune importance, semblait-il. Eux s'occupaient de la Logistique avec un grand L.

Les enquêteurs auraient pu passer leur prisonnier à tabac, lui briser les membres à coups de battes de baseball, l'ébouillanter avec du café brûlant, ça n'était pas leur problème. Bien entendu, Régimbald, Sans-Souci et Alexandre n'avaient pas tabassé Gabriel Moreau à coup-de-poing américain pas plus qu'ils ne l'avaient ébouillanté.

Mais s'ils l'avaient fait, ils en auraient subi les conséquences, voilà tout. Le "menu fretin" était là pour accomplir le sale boulot et pour écoper au besoin.

Certes, avec son doctorat en sociologie et criminologie et ses capacités de leader, le lieutenant aurait pu faire partie de la clique des hauts gradés, mais cette sorte de pouvoir ne l'intéressait pas. Non pas qu'il n'eut pas d'ego (bien au contraire) ou qu'il fut plus pur que les autres, mais simplement parce qu'il aimait son métier.

En se faisant ces réflexions, Alexandre se demanda si le procureur général n'était pas en train de choisir un bouc émissaire en lui donnant les mandats. Advenant l'échec de l'enquête sur le juge Ladouceur, à cause d'un vice de procédure ou je ne sais quoi, il

pourrait les pointer du doigt, lui et son équipe. Charles Tourangeau ne s'était pas hissé au sommet sans avoir plus d'un tour dans son sac.

*Et ben, "Charles", attache ta tuque avec de la broche, on prendra le temps qu'il faudra et on va réussir. Et peut-être t'abaisseras-tu alors à dire merci, sans condescendance.*

Et Brière lui, avait-il dévoilé le piratage ? Ou bien avait-il été tellement impressionné par l'irruption du grand avocat dans le dossier qu'il en avait perdu ses moyens et vendu la mèche involontairement ?

Alexandre optait pour la deuxième hypothèse. Au fond, Brière n'était qu'un pion sur l'échiquier. Le chef des bécosses, quoi. Alexandre avait noté son ton obséquieux quand il s'adressait à Tourangeau. Il n'avait pas du tout le même ton quand il parlait à ses subordonnés.

Brière avait toujours été fasciné par les riches et puissants. Leurs titres. Leur mode de vie, leur pouvoir. Alexandre le soupçonnait de lire les magazines à potins en cachette. Il secoua la tête. *Oh Brière, je te préfère de beaucoup quand tu lâches des tabarnaks aux deux secondes. C'est plus sympathique !*

# 49

En revenant au Centre d'enquête, le lieutenant avait un appel du commandant Brière. Ça n'avait pas tardé. Il le rappela sur le champ. Brière avait un ton piteux : "Alexandre, commença-t-il, j'ai bien vu que tu crois que j'ai parlé du piratage au procureur général. Détrompe-toi, je n'ai rien dit. Mais il a deviné."

"Je vous crois commandant. Tourangeau n'est pas né de la dernière pluie. Et j'ai l'impression que lui-même tourne les coins ronds à l'occasion. À preuve, il m'a fait une sorte de chantage aujourd'hui."

"Je te l'accorde. Ça m'a quand même surpris."

"Il y a une question que je me pose, commandant. Comment se fait-il que notre requête se soit retrouvée sur le bureau du procureur général de la Ville de Montréal ? Le procureur Léon Forestier ou son substitut n'auraient pas pu gérer ça, eux-mêmes ?"

"J'ai l'impression qu'au Palais de justice, on savait qu'une enquête d'envergure allait être lancée contre le juge Ladouceur. Et on a laissé ça aux hautes instances."

"Ouais ... en tout cas, le temps que mon équipe et moi allons consacrer à enquêter pour le procureur général, on aurait pu le consacrer aux dossiers que nous avons négligés depuis un moment." Alexandre tenait à manifester son déplaisir face à l'attitude arrogante de Tourangeau.

"Oui je comprends, Tourangeau est assez fendant mais c'est pas grave, Alexandre." Dans la bouche de Brière, "Charles" était redevenu Tourangeau tout court. "Et en passant, Alexandre mes félicitations à toi et à ton équipe pour le bon travail."

Brière était doux comme un agneau. Sans doute pour apaiser sa conscience. Preuve qu'il en avait une malgré tout. Pas de "débrouillez-vous comme vous pouvez, espèces de cons". Pas de "bande de fainéants". Pas de tabarnak, d'ostie de câlisse. Rien de tout ça. Brière en faisait quasiment pitié.

"Bah, oublions ça, commandant. On va s'en sortir. Mais que Tourangeau ne s'attende pas à ce qu'on lui remette un rapport demain matin."

Brière rit doucement.

*Wow.*

Après ce coup de fil, Alexandre téléphona à Robert Cloutier, l'archéologue, qui lui avait laissé un message.

Celui-ci décrocha immédiatement : "Ah lieutenant, je tenais à vous dire toute mon admiration, à vous et à l'équipe pour avoir résolu le mystère et capturé le coupable. C' était tout bonnement spectaculaire."

"C'était du sport pour ne rien vous cacher, Robert."

"Je n'en doute pas. Et merci en mon nom et en celui du pauvre Max, j'espère qu'il sourit là où il est."

*Max Vézina, je m'en fiche*, pensa Alexandre : "Merci de m'avoir appelé, Robert. Au plaisir de vous revoir dans des circonstances plus heureuses."

"Sûrement, lieutenant. Je passerai vous offrir, en mon nom et au nom de toute mon équipe, un morceau de roche datant de 4,000 ans."

Alexandre s'esclaffa : " Bonne chance pour les fouilles. Trouvez-nous un beau crâne de 3,000 ans et vous m'enverrai des photos." Ce fut sur ces blagues que les deux hommes mirent fin à leur conversation.

Ensuite, Alexandre téléphona à son ami Maurice Dagenais pour lui jaser de toute l'affaire. Maurice et lui avaient repris leurs conversations quasi quotidiennes. Une amitié comme la leur (ils avaient quatre ans quand elle avait commencée) peut prendre des pauses à l'occasion, mais ne meurt jamais.

Quand Alexandre relata sa rencontre avec le procureur général et la forme de chantage que ce dernier avait exercé sur lui, Maurice remarqua : "Y a rien de nouveau sous le soleil, pas vrai, Alexandre ?"

"T'as parfaitement raison, Maurice ... Bon, faut que je te laisse. Je dois mettre l'équipe au courant de ce qui nous attend. À bientôt,vieux."

# 50

"Non mais quel culot, ce Tourangeau, s'écria Judith, je n'en reviens pas !"

"Moi non plus, répliqua Alexandre. Il venait de mettre son équipe au parfum de sa rencontre au bureau du commandant et du téléphone de Brière qui s'en était suivi.

Personne ne blâma le commandant.

À leurs yeux, Brière était devenu une victime du système, lui aussi.

"Bon maintenant, voici comment on va procéder avec les mandats, fit le lieutenant. On se divise la tâche. Demain matin à 6 heures, Régimbald, Chomsky et moi-même, nous irons réveiller le juge Ladouceur à son domicile. Vandal, Sans-Souci et Garneau, vous irez au Palais de justice visiter son bureau, photocopier ses dossiers confisquer son ordinateur. N'Guyen et Aya vous irez à sa banque dès l'ouverture. Photocopiez tout ce que vous pourrez. Relevés de compte et de cartes de crédit, emprunts, dettes, bénéfices et pertes sur capital. Si le gérant vous crée des problèmes, dites-lui de m'appeler."

"On ne peut pas lui dire d'aller se faire foutre tout simplement, plaisanta N'Guyen.

Alexandre sourit: "Ça manquerait de classe ... Et de doute manière, garde tes énergies pour l'examen des ordinateurs quand on les aura."

"Ah bon, il me semblait aussi."

"Et cette fois, ce sera en toute légalité, Léo." Clin d'oeil.

Rires

Vers 18h00, le lieutenant donna congé à tout le monde pour la soirée.

Ça n'était pas un luxe. Lui-même arriva chez-lui juste à temps pour l'apéro. Il avait l'impression qu'il n'avait pas pris les siens dans ses bras depuis un siècle. De fait, il les avait à peine vus depuis quelques jours.

Dieu que c'était bon de les retrouver ne serait-ce que pour quelques heures. Et de prendre un repas en famille. Ça le changerait des sandwiches mangés sur le pouce avec ses camarades. Bref, il était heureux d'arriver à la maison à une heure décente.

Dès qu'il mit les pieds à l'intérieur, les jumelles sautèrent dans ses bras. Nicolas vint lui faire l'accolade et Kim l'embrassa à pleine bouche. Il se trouvait aussi que ce soir-là marquait la fin du séjour de Michèle chez-eux. Jacques Lemelin était sorti de l'hôpital dans l'après-midi et le couple repartait pour la Mauricie, le lendemain.

Jacques était encore très faible mais au moins il était vivant. Et avec sa solide constitution, le grand patron des **Verreries Lemelin et fils** et ex-ministre des finances allait s'en remettre complètement d'ici un mois. Il lui faudrait mettre la pédale douce pour un temps, cesser de fumer et éviter les repas trop copieux et trop bien arrosés, mais pour le reste, la vie reprendrait son cours.

La soirée se déroula sans incidents. C'est-à-dire sans appel du dispatcher prévenant le lieutenant qu'un corps avait trouvé ici ou là. Tout le monde se retira tôt. Jacques Lemelin était fatigué, Nicolas préparait un examen pour le lendemain, Armande se proposait de surfer sur le Net après avoir fait la vaisselle avec les jumelles qui insistaient pour "l'aider". À quinze ans, les petites seraient probablement moins serviables. Mais pour l'instant, elles adoraient ça.

Quand ce fut l'heure d'aller au dodo pour elles, Alexandre leur raconta l'histoire du Loup bleu pour la énième fois. Ensuite, il les borda et alla rejoindre Kim qui l'attendait au lit, vêtue d'un déshabillé vaporeux. Ils se livrèrent à des ébats délicieux et s'endormirent, comblés, dans les bras l'un de l'autre.

À cinq heures du matin, le lieutenant se leva, prit sa douche et rasé de frais partit réveiller le juge Médéric Ladouceur.

Et pas avec du café et des croissants mais avec un beau mandat de perquisition qu'il se ferait un plaisir de lui braquer sous le nez. Alexandre se sentait spécialement d'attaque et fin prêt à affronter les protestations indignées du magistrat délinquant.

Protestations qui ne manqueraient pas, il en était certain.

*À nous deux, Médéric !*

# 51

Le juge Ladouceur, en pyjamas, les cheveux en bataille, les yeux encore bouffis de sommeil, vint ouvrir la porte en personne. Quand il vit les flics, son teint bilieux devint verdâtre. Et comme prévu, ses protestations indignées ne manquèrent pas quand le lieutenant lui présenta le mandat de perquisition.

N'empêche qu'il pouvait s'égosiller à en perdre la voix, Régimbald et le lieutenant n'étaient pas là pour discuter. Quant à la redoutable Judith Chomsky, un seul regard d'elle pouvait réduire un prévenu à l'état de légume.

Les trois flics entrèrent et se mirent au travail. Le juge, Ladouceur à leurs trousses, menaçant de les traîner en cour.

Il était seul dans la demeure. Le lieutenant et son équipe apprendraient plus tard que sa femme l'avait quitté en emmenant leurs deux enfants avec elle. Et demandait le divorce avec leur garde pleine et entière.

Pourquoi ?

Ils en eurent une petite idée quand ils découvrirent des revues de pornographie infantile dans un tiroir du bureau du juge. Un tiroir fermé à clé. Or pour peu qu'elle sache comment crocheter une serrure, une femme, qui vit avec un homme depuis seize ans, est très capable de découvrir le pot aux roses. Pas vrai !

Le juge avait-il abusé de ses enfants ? Quand on l'interrogera à ce sujet, madame Ladouceur refusera de répondre aux questions des détectives. Il faudrait probablement attendre que la cause soit entendue pour en savoir plus long sur les griefs de madame.

Il était passé midi quand les trois enquêteurs repartirent avec le contenu d'un classeur et le PC du cher homme. Ils laissèrent Médéric Ladouceur, toujours en pyjamas, dans la cuisine avec une tasse de café qui refroidissait sur la table. Ce dernier ne leur souhaita pas bonne chance. *À la revoyure Médéric !*

.....

Garneau, Sans-Souci et Vandal revinrent du Palais de justice avec une bonne cueillette, eux aussi. Dont l'ordinateur de monsieur le juge. Sa secrétaire faillit en faire une crise cardiaque mais que voulez-vous, c'est la vie. Marie lui parla doucement et lui apporta un verre d'eau. Certes, un doigt de cognac aurait été bienvenu, mais il n'y avait pas dans le bureau du juge.

À la banque, le gérant invoqua la confidentialité et tout et tout mais finit par s'incliner devant la fermeté de N'Guyen et d'Aya Diouf. Laquelle avait pris le rythme de façon étonnante. Ou peut-être pas tant que ça au fond. En quelques jours elle avait compris qu'on pouvait tourner les coins ronds à l'occasion, participé à une arrestation spectaculaire et appris comment "convaincre" les récalcitrants.

Pas mal quand même, pour une débutante, non !

Après avoir remercié le gérant pour sa collaboration, les deux flics repartirent avec une pile de photocopies.

.....

Quand toute l'équipe fut revenue au bercail, le lieutenant improvisa une courte séance de planification pour le lendemain et probablement le surlendemain. Les détectives allaient passer tout ce temps à compiler les données recueillies et à examiner le contenu des deux ordinateurs.

Le journée avait été longue et fructueuse. Tous méritaient de passer une soirée complète chez-eux. Ça n'arrivait pas souvent, si bien que quand ils en avaient l'occasion, personne n'était fâché. Le lieutenant, le premier. Deux soirées consécutives, passées en famille, étaient plus que bienvenues.

# 52

Il y avait de la visite à la maison. Claire Toupin et Giullia Orsini étaient venues prendre l'apéro. Le couple était des amies intimes des Lemelin-Denis. Presque des membres de la famille élargie.

Cela faisait un bout de temps qu'on ne les avait pas vues. Tant et si bien que Kim les invita pour le souper. En arrivant, le lieutenant ne fut pas surpris de les voir là. On était comme ça dans la maison du Carré Saint-Louis. Accueillants et toujours prêts à mettre deux couverts de plus. Sans compter qu'Armande, en cuisinière émérite, pouvait se retourner sur un dix cents en un rien de temps.

Après le repas, les adultes passèrent au salon pour prendre le café et discuter des récents événements. Claire et Giullia savaient pour l'arrestation et l'incarcération de Gabriel Moreau. Il eut fallu vivre sur une autre planète pour l'ignorer. Les deux femmes ne vivaient pas sur une autre planète.

Cependant, elles ignoraient qu'Alexandre enquêtait sur le juge Ladouceur. Il le leur apprit et leur narra sa visite impromptue chez lui : "Quand je lui ai montré le mandat de perquisition, il n'était pas content du tout, ricana-t-il.

Là-dessus, Giullia, avocate au Droit de la famille, s'esclaffa : "J'imagine facilement sa tête. Savais-tu, Alexandre, que sa femme a entamé des procédures de divorce et ..."

"Ce n'est pas pour cette raison qu'on est allé perquisitionner chez-lui, Giullia."

"Bien sûr, toi tu couvres les homicides. Et je présume que tu vas faire des manières pour nous en dire davantage, fit Giullia moqueuse.

"Dis-donc quand est-ce que je fais des manières ? Je demande une rétractation  
Maître Orsini, répliqua Alexandre en riant.

"Tu peux toujours courir, mon lieutenant !" Les échanges entre Giullia et  
Alexandre étaient toujours amusants. Tous rigolèrent.

"Et si je te disais que sa femme a monté tout un dossier sur le bonhomme, reprit  
Giullia plus sérieuse." Elle l'accuse de l'avoir battue à maintes reprises et ce qui est pire  
encore, elle dit qu'il a abusé de leurs deux enfants."

"A-t-elle des preuves de ce qu'elle avance ?"

"Des photos d'elle couverte de bleus et pour les enfants, un garçon de huit ans et  
fille de onze, les résultats d'examens médicaux."

"Hum ... Nous, on a trouvé des revues de pornographie juvénile dissimulées au  
fond d'un tiroir de son bureau. Et on a pas encore examiné ses ordinateurs. Donc, tu  
penses qu'on va trouver autre chose ?"

"Comme des sites pédophiles encryptés, par exemple ?"

"Entre autres, oui."

"Je ne serais pas étonnée... Mais je crois comprendre que ce n'est pas le principal  
objet de ton enquête sur le juge, Alexandre."

"Nan." Et Alexandre raconta sa rencontre avec Maître Tourangeau, le chantage  
que ce dernier avait fait pour qu'il accepte de l'aider à piéger le juge Ladouceur." Pour  
chantage, intimidation, pots-de-vins et ainsi de suite.

"Tu n'avais pas le choix d'accepter ? demanda Claire.

"Pas vraiment, non. Vois-tu, le juge Ladouceur avait rejeté une requête pour un  
mandat d'amener. Et hem ... en cherchant un peu, on a découvert que le juge était un ami  
du père de Gabriel Moreau. Lequel a dans le passé souvent graissé des pattes pour  
protéger son fiston. Comme de fait, hum ... en examinant les courriels échangés entre les  
deux hommes et le compte en banque du juge on a trouvé un dépôt de 20,000 dollars en  
espèces et ..."

"Oh Alexandre, ne me dis pas que vous vous êtes adonné à du piratage encore une fois, intervint Kim découragée.

"Euh oui. Tourangeau a deviné et s'en est servi pour me forcer la main. D'un autre côté, ça nous permet d'agir en toute légalité pour boucler la boucle une fois pour toutes, tu comprends Kim ?"

"Mouais ..."

Un ange passa.

Claire et Giullia toussotèrent discrètement : "En tout cas, fit Claire, le juge Ladouceur est un beau trou de cul !"

"Oh, je t'en prie, surveille ton langage, la gronda Giullia. Claire lui tira la langue.

"Bon, je suggère qu'on prenne un pousse-café, qu'en pensez-vous mesdames, fit Alexandre désireux de sortir de l'impasse au plus coupant. Et surtout d'échapper aux reproches qu'il lisait dans les yeux de Kim. Sa douce n'appréciait pas le piratage.

Les dames acceptèrent et le malaise se dissipa. Claire et Giullia partirent peu avant 23 heures. On était en semaine et tout le monde travaillait le lendemain.

# 53

Le lendemain. 9H00, toute l'équipe se mit à l'oeuvre.

Léo N'Guyen s'occuperait des deux ordinateurs. Marie Garneau et Aya Diouf lui prêteraient main forte. Les deux femmes ne se débrouillaient pas mal avec les algorithmes et tout le bazar. Quand Liliane Thomas faisait encore partie de l'équipe, elle aussi connaissait ça. Mais elle n'était plus là.

Pour leur part, Sans-Souci, Vandal et Chomsky éplucheraient les photocopies bancaires, Régimbald et le lieutenant examineraient le contenu du classeur ramené de la demeure du juge.

Le travail serait colossal. L'équipe en aurait sans doute pour plus de deux jours à tout compiler. Qu'à cela ne tienne, les détectives étaient déterminés à trouver tout ce qu'il y avait à trouver. Et pour trouver, ils trouvèrent. Des vertes et des pas mûres à part ça. Pour obtenir ce résultat, ils durent y consacrer quatre jours, incluant le week-end.

L'ordinateur du Palais de Justice ne recelait pas de secrets. Mais celui de son bureau à la maison ... Oh la la !! Ladouceur faisait partie d'un réseau pédophile sur le Black WEB. Le nom du site :**Lubrik**.

Bien entendu, le lien avec lubrique ou lubricité n'était pas difficile à établir. Surtout quand on regardait les publications de photos d'enfants nus des deux sexes, dans des pauses très suggestives. Les légendes qui les accompagnaient ne laissaient place à aucun doute. "J'ai un colis pour vous" ... "Un vrai régal" ... "Joli p'tit cul ... "Petit ange déluré." Etc ... etc..." Épouvantable ! Écoeurant ! Révoltant !

Il n'y avait pas de mots assez forts pour décrire ce que les détectives éprouvèrent à la découverte du site. Le juge Ladouceur était un salaud de la pire espèce.

Dans son classeur on trouva des photos de ses propres enfants dénudés dans des poses très explicites. Celles-là, il ne les avait pas partagées avec ses copains du site **Lubrik @** machin, point truc. Peut-être l'aurait-il fait un jour mais s'il n'en tenait qu'aux enquêteurs, Ladouceur n'en aurait jamais l'occasion.

"J'sais pas ce qui me retient d'aller lui démolir la face, s'écria Frank Régimbald.

"Moi, je lui couperais les couilles, renchérit Judith Chomsky.

"L'un n'exclut pas l'autre, remarqua N'Guyen.

Ces cris du cœur reflétaient parfaitement ce que le reste de l'équipe avait envie de faire. Quoique ce que l'on trouva dans ses courriels et ses dossiers, pour ne pas être du même ordre, n'était pas piqué des vers non plus.

Chantage, intimidation, subornation de témoin, pots-de vin, jugements favorables aux membres de la pègre et aux bandits à cravate, moyennant rémunérations évidemment. Ses relevés de compte indiquaient plusieurs sommes déposées en espèces.

Des montants de quarante, cinquante et même 80,000 dollars. Une couple de 20,000 \$ également. Les détectives en déduisirent que l'un de ces 20,000\$ devait provenir des goussets de son "ami" le joaillier Lucien Moreau, père de Gabriel.

Certes, le lieutenant et l'équipe en avaient vu d'autres. Mais des types comme Médéric Ladouceur, pas si souvent que ça. Un juge, censé appliquer la loi, qui était en même temps maître chanteur, lié à la pègre, pornographe et violeur d'enfants était un spécimen rare. En tout cas, avec une feuille de route comme la sienne, Ladouceur était digne de figurer dans le répertoire des grands criminels du siècle.

Qui plus est, toutes ses "transactions", qu'elles aient été faites à l'amiable ou pas, remontaient aux premières années de son entrée en fonction comme juge. Comment avait-il réussi à ne pas être pris la main dans le sac depuis tout ce temps ? Seize ans, c'est long pour se rendre compte que quelque chose cloche, non !

Mais avec les preuves amassées par le lieutenant et son équipe, ses beaux jours d'escroc et de violeur d'enfants étaient maintenant comptés.

Et quand il serait écroué, parce qu'il le serait, personne n'en doutait, il ferait bien de porter une armure. Car il risquait de passer un très mauvais quart d'heure au pénitencier. Les malfrats, quels qu'ils soient, n'aimaient pas du tout les violeurs d'enfants. Et dans une prison fédérale où il serait avec des meurtriers en série, sa vie serait un enfer. S'il survivait bien entendu. Car pour ces durs de durs, un meurtre de plus ou de moins ne comptait pas.

*Bon vent, Médéric !*

# 54

Ce fut Maître Charles Tourangeau en personne qui agit comme procureur de la Couronne dans le procès Ladouceur. Assistés de plusieurs adjoints, bien entendu. N'empêche qu'un procureur général de la Ville de Montréal en exercice, qui redevenait simple procureur pour les besoins de la cause, était un fait sans précédent. Nul doute, ce serait un procès retentissant de mémoire d'homme, de femme ou de bandit.

D'autant que le juge en chef Simoneau, réputé pour ne pas faire de quartier, instruirait la cause. Médéric Ladouceur, lui, avait choisi Maîtres Florent Séguin et Paul Dutrisac pour le représenter. Deux excellents criminalistes qui ne travaillaient pas gratuitement, je vous prie de le croire. Sans doute que Ladouceur devrait déboursier une fortune en frais d'avocats et ça, sans compter l'énorme pension qu'il verserait à sa femme. Le divorce venait d'être prononcé au profit de la plaignante.

Notons qu'en plus de la pension alimentaire substantielle, celle-ci obtenait la garde des enfants, la maison de Westmount, le chalet dans les Laurentides ainsi que les placements considérables du juge. Cela ne lui rendrait pas ses illusions sur l'homme qu'elle avait épousé, pas plus que cela redonnerait aux deux jeunes abusés, leur enfance volée. Mais cela permettrait de payer à ces trois êtres traumatisés des thérapies avec les meilleurs psys de la ville de Montréal.

Dire que Médéric Ladouceur était souriant à l'ouverture du procès serait mentir éhontément. Il avait beau avoir revêtu un costume trois pièces de couleur anthracite, signé **Armani**, il avait l'air d'un chien battu dans le sens littéral du terme.

Il avait un pansement sur le nez et marchait comme un vieillard. Probable qu'il avait dû se prendre toute une raclée en détention provisoire. Et oui, vu la gravité des crimes dont il était accusé, le juge Simoneau avait refusé d'accorder la libération sous caution en attente du procès. Et cela en dépit de la présomption d'innocence, une clause inscrite dans la loi fédérale. Mais à situation exceptionnelle, mesures exceptionnelles.

.....

Le jury prit deux jours avant de prononcer son verdict. Coupable à tous les chefs d'accusation. Quant à la sentence du juge Simoneau, elle ferait jurisprudence. Quarante ans sans possibilité de libération. Médéric Ladouceur, 55 ans, aurait 95 ans quand il sortirait de prison. S' il n'était pas assassiné par un codétenu d'ici là.

Le jour du prononcé de la sentence, l'équipe du lieutenant célébra dans la salle de conférence du Centre d'enquête. On fit venir des pizzas du meilleur restaurant italien de la Place Versailles. Et comme ils ne prenaient pas d'alcool quand ils étaient en devoir, ils ne sabrèrent pas le champagne mais trinquèrent avec des boissons gazeuses.

*Tchin, tchin !!*

# 55

Le lendemain, s'ouvrait le procès de Gabriel Moreau. Le juge Bazin avait accepté d'instruire la cause. Le procureur Léon Forestier agirait pour la Couronne et la défense serait assurée par Maître Choquette, une vieille connaissance du lieutenant.

En effet, du temps de l'université, les deux hommes avaient été coloc dans un logement infesté de coquerelles, sur la rue Saint-Hubert. Ils avaient bouffé des fèves au lard et des spaghettis en boîte à en avoir la nausée. Ce temps-là était révolu, heureusement.

N'empêche que leurs années de vaches maigres avaient tissé des liens entre eux. Liens qu'ils tenaient à maintenir. Et bien que l'un pinçât les criminels alors que l'autre les défendait, ils se rencontraient de temps en temps pour un lunch à la sauvette. Ne serait-ce que pour évoquer le "bon vieux temps". Pas de fèves au lard et de spaghettis en boîte pour eux désormais.

.....

Tel que prévu, Maître Choquette plaida l'aliénation mentale.

Cependant, il eut du mal à trouver des témoins pour l'appuyer. Néanmoins, il fit venir à la barre la mère de Gabriel qui s'effondra en larmes. Quant au père, il bafouilla lamentablement quand ce fut son tour de témoigner.

Bref, ce furent des moments très pénibles.

En revanche, le procureur de la Couronne fit entendre plusieurs témoins qui ne firent pas de cadeaux à l'inculpé. Maître Choquette s'y attendait.

Et à leur place, il n'en aurait pas fait non plus.

Gabriel Moreau était un assassin, ça ne faisait aucun doute. Maître Choquette avait très peu de marge de manœuvre dans cette cause. Mais comme tout le monde a droit à une défense pleine et entière, il le défendait.

Puis vint le moment de faire témoigner son client, et là ce fut un flop total. Ce dernier piqua une crise de rage apocalyptique en pleine salle d'audience. Ce fut avec stupéfaction que l'assistance vit le visage de Gabriel Moreau se décomposer et entendirent ses hurlements démoniaques.

On fit une pause. Histoire d'administrer une triple dose de calmant au forcené. Une demi-heure plus tard, les plaidoiries reprenaient.

Le procureur de la Couronne fit témoigner un psychiatre qui déclara que l'accusé était apte à subir son procès : "J'ai passé quelques heures avec monsieur Moreau et je suis en mesure de dire qu'il est sain d'esprit, fit le psy avec assurance. En ajoutant que : "... ses crises de vedette sont une manifestation d'un trouble de la personnalité narcissique, celles d'un pervers polymorphe."

Ben oui, coudonc !

À son tour, maître Choquette appela un psy à la barre (pour la défense celui-là). Lequel psy démontra ou tenta de démontrer, vidéo à l'appui, ce qu'était un trouble de la personnalité multiple. Images impressionnantes, mais pas suffisantes pour innocenter son client. "Coupable, votre honneur, déclara le porte-parle du jury après des délibérations de cinq jours.

Au prononcé de la sentence, le juge Bazin ordonna un internement dans un hôpital psychiatrique jusqu'à ce que Gabriel Moreau soit en mesure de purger sa peine d'emprisonnement à vie dans un établissement carcéral. Sans possibilité de sortir avant vingt-cinq ans.

Le plus triste, ce fut de voir la douleur sur le visage d'Isabelle Moreau. La pauvre femme était complètement défaits.

Impuissance, regrets et culpabilité se lisaient dans ses yeux larmoyants. Lucien Moreau avait un bras autour de ses épaules et Yannick, son fils cadet, lui tenait la main.

À la sortie, le lieutenant alla les saluer; plus par respect pour Isabelle et Yannick Moreau que pour le joaillier. Lui et Lucien Moreau se toisèrent longuement avant de se serrer la main.

Mais comme il était inutile de s'acharner sur quelqu'un déjà vaincu, Alexandre ne fit aucune allusion aux 20,000 \$ que Lucien avait donnés si inconsidérément à son "ami" Médéric. Quoique si l'on se fiait aux dires du juge Ladouceur pendant son interrogatoire, ce dernier avait assuré que c'était Moreau qui lui avait proposé la transaction.

Pouvait-on croire ce triste individu ?

Alexandre en doutait.

Chose certaine, il méprisait l'aveuglement et la mollesse dont le père de Gabriel avait fait preuve. Son entêtement à chouchouter un fils qui aurait dû être traité depuis longtemps. Si Lucien Moreau avait agi autrement, c' aurait peut-être évité des meurtres aussi horribles que gratuits.

Alexandre se méfiait des gens qui pensent que l'argent achète tout.

# 56

Quelques jours plus tard, Médéric Ladouceur était battu à mort dans les douches de la prison. Une enquête fut déclenchée mais ne donna strictement rien. Les gardiens n'avaient "rien vu". Les prisonniers non plus. La fameuse loi du silence, on s'en doute. Personne ne fut accusé. Personne ne le pleura.

Pas même ses copains de **Lubrik**, dont le site fut désactivé. Et pourtant, les gens qui publiaient sur le Dark Web n'avaient pas l'habitude d'être aussi frileux. Mais vu l'impact du procès et du meurtre qui s'en était suivi, ils jugèrent plus prudent de se retirer. Probablement pour renaître sous un nouveau nom.

L'ex-femme de Ladouceur et ses deux enfants n'assistèrent pas aux obsèques. Et mis à part quelques timbrés, amateurs de crimes crapuleux, personne ne se rendit au cimetière. Aucune fleur sur la tombe.

Les seuls effets positifs, si l'on peut dire ça : a) L'État n'aurait pas à déboursier des sommes considérables pour garder Ladouceur en prison pendant quarante ans. b) Il ne croupirait pas dans son cachot jusqu'à ce qu'il devienne complètement gaga.

Mentionnons que cette fois le lieutenant et son équipe se gardèrent bien de célébrer la mort du juge au cas où ça leur porterait malheur. Cependant, ils ne prononcèrent pas d'oraison funèbre. *Bon séjour en enfer, Médéric.*

.....

Gabriel Moreau, lui, trouva le moyen d'étrangler un infirmier à l'hôpital psychiatrique. On dut lui passer une camisole de force pour le maîtriser.

Suite à cet épisode, le psychiatre courageux qui le suivait ne le rencontrait désormais qu'accompagné d'un garde armé. Un type baraqué et aussi costaud que Gabriel Moreau. On ne prenait plus de chance avec le forcené.

La sentence de Gabriel Moreau, de vingt-cinq ans ferme en devint une "à vie" pour de bon, cette fois.

Son père, Lucien Moreau, aurait beau aller en appel, déboursé des sommes folles pour faire casser le jugement, son fils bien aimé ne sortirait jamais de tôle. Sauf les deux pieds devant pour aller tenir compagnie à feu Médéric Ladouceur, au cimetière.

Fin de l'horrible saga Ladouceur/Moreau.

Et pour ne rien vous cacher, il était temps.

# 57

Après toutes ces péripéties, la vie reprit son cours normal.

Nuance : un cours relativement normal.

Maître Charles Tourangeau, couvert de lauriers, retourna à ses fonctions de Procureur général de la Ville Montréal. Cependant, il ne daigna pas remercier le lieutenant et son équipe pour leur excellent travail d'enquête. Lequel lui avait quand même permis de triompher dans le procès de feu le juge Ladouceur.

*Très chic type "Charles", très, très chic type ...*

Au fond, le lieutenant et son équipe se fichaient pas mal des remerciements du célèbre avocat. Il pouvait continuer à pontifier si ça lui chantait, eux purent enfin boucler certaines enquêtes mises sur la glace pour un moment.

Autre bonne nouvelle, les fouilles sur le site d'Ahuntsic se poursuivirent sous la direction de Robert Cloutier devenu professeur d'archéologie à l' UdeM. Lui et ses stagiaires furent très heureux d'annoncer la découverte d'un crâne vieux de 3,000 ans. La nouvelle fit le tour du monde et cette fois, personne ne contesta la trouvaille.

Isabelle Moreau se joignit à un groupe de soutien aux parents d'enfants à problèmes et donna des conférences dans les écoles.

Lucien Moreau continua à vendre des bijoux et à faire beaucoup d'argent. Loin de lui avoir nui, les crimes de son fiston lui attirèrent bon nombre de nouveaux clients qui eurent soudain très envie de faire sa connaissance.

*Mouais ...*

Le docteur Yannick Moreau continua à prodiguer ses bons soins aux plus démunis. Dans l'ombre et bien content de le demeurer.

Quant à feu Ginette Pépin, une plaque à sa mémoire et à celle du gardien de sécurité fut installée dans le hall d'entrée la Bibliothèque des Archives du Québec. Les familles des deux victimes assistèrent à l'inauguration.

Incidemment, Paulette, la sœur cadette de Ginette et ses deux filles avaient hérité du condominium et des placements de la défunte. Paulette continuerait à enseigner la philo et l'une des deux nièces voulait devenir archiviste comme sa tante.

Et pendant ce temps au SPVM, le commandant Brière filait doux. Il se gardait désormais une p'tite gêne quand il s'adressait aux détectives. Congé de "chriss, de câlisses et de tabarnaks", jusqu'à nouvel ordre du moins.

Il faut dire que le commandant était présentement très occupé à préparer le mariage de sa fille Léa avec le sergent-détective Jérôme Vandal.

.....

Quelques jours après le procès de Gabriel Moreau, Maître Choquette et le lieutenant lunchèrent ensemble. Les deux vieux copains d'antan échangèrent brièvement sur l'issue du procès.

Maître Choquette n'était pas du tout amer de sa défaite : "Je m'attendais à perdre, et franchement, je suis content d'avoir perdu. Des types comme Moreau ne doivent pas être laissés en liberté."

Évidemment, le lieutenant abonda dans son sens : "Es-tu en train de me dire que tu veux redevenir procureur pour la Couronne, demanda-il en souriant.

"Nan, ce n'est pas assez payant, rigola l'avocat criminaliste. Choquette ne plaisantait qu'à moitié. Alexandre secoua la tête : "Capitaliste, va !"

"Comme si tu ne l'étais pas un peu toi-même, rétorqua Choquette faisant mine d'être insulté. Ensuite, les deux compères continuèrent à blaguer tout en mangeant des crevettes à la milanaise.

# 58

Enfin, le jour du mariage de Jérôme Vandal et de Léa Brière arriva.

Le lieutenant et toute l'équipe étaient parmi les invités à la noce. Avec leurs conjoints, conjointes, ça allait de soi. Tous étaient là, à l'exception de Lambert qui avait toujours la jambe dans le plâtre. Même qu'on se demandait s'il allait marcher comme du monde un jour. Cependant lui et son épouse avaient envoyé des fleurs et un joli ensemble de verres mousseline aux jeunes époux.

La mariée portait une robe longue en soie blanche, simple, sans falbalas qui soulignait sa taille de sylphide. Elle était ravissante avec ses cheveux noirs qui lui arrivaient aux épaules.

Le marié avait revêtu son costume du dimanche. Un costume bien coupé de couleur marine et ... une cravate. Une tenue qui faisait contraste avec les jeans et le style décontracté que ses collègues et lui affichaient au travail.

Après la cérémonie, le champagne coula à flots et la fête battit son plein.

Dans un coin de la salle, réservée dans un grand hôtel pour l'occasion, on apercevait Kim Lemelin en grande conversation avec le père et la mère de la mariée. Les trois avaient l'air de beaucoup s'amuser.

Kim, magnifique comme toujours avec son incroyable chevelure blonde relevée en toque souple sur la nuque, portait une robe de soie bleue qui faisait ressortir ses yeux d'un bleu si rare. Madame Brière était très élégante dans une deux pièces en fin lainage couleur champagne.

Et le commandant avait fière allure dans un smoking acheté spécialement pour le mariage de son unique fille.

Pas très loin d'eux, Laurie, presque remise de sa dépression, souriait à son mari Dave Sans-Souci tout en discutant avec Frank Régimbald. son épouse Monique, Marie Garneau et son mari, également détective dans une autre unité.

Léo N'Guyen et Nora Gauvin, s'entretenaient avec les parents du marié. Alors que le couple Judith Chomsky/Tristan Delanoix était avec Liliane Thomas et son PDG d'époux.

Plus tard, Liliane confierait au lieutenant que l'équipe lui manquait . L'ex-détective regrettait de ne plus participer aux enquêtes : "Je serais prête à prendre quelques contrats de recherche quand vous serez débordés. Ça me permettrait de garder un lien avec vous tous, ferait-elle à mi-voix. Ce à quoi Alexandre répondit qu'il aimerait beaucoup ça et qu'il en parlerait au commandant.

Pour leur part, les nouveaux mariés parlaient avec Aya Diouf, laquelle était accompagnée de ... Vous donnez votre langue chat, hein ? Et bien de Jean-Sébastien Larue- Lajoie, le pathologiste judiciaire.

Les nouveaux amoureux se tenait par la main. *Wow !*

En les regardant du coin de l'oeil, le lieutenant, qui était allé remplir une assiette de crudités pour Kim, songea que, dans cette enquête, on était allé de surprise en surprise. Et celle-là était de taille.

Larue-Lajoie n'était plus du tout le même homme que celui qui autopsiait des cadavres. Complètement métamorphosé. Là, après deux coupes de champagne ou peut-être trois ou quatre, il riait comme un enfant.

.....

En revenant à la maison, Alexandre fit allusion à la transformation de Larue-Lajoie : "L'amour fait définitivement des miracles, remarqua-t-il en expliquant à Kim comment le pathologiste se comportait au travail.

"Des miracles ! Tu viens tout juste de t'en rendre compte mon chéri, minaуда sa tendre moitié.

"Attends qu'on arrive et tu verras à quel point je suis miraculé !"

"Mmmm ... ça promet !"

Quand ils furent rendus chez-eux, il était tard et tout le monde dormait. Alexandre enleva sa veste et défit sa cravate. Kim avait déjà déroulé son chignon et enlevé ses souliers à talons hauts. Fiou !

Ils montèrent à leur chambre en se bécotant et en chuchotant des mots qu'on ne dit pas en public. Roméo et Juliette, Cendrillon et le prince charmant revus à la moderne. Deux gamins de quarante ans ! Mais l'amour fou n'a pas d'âge. Soyons discrets, retirons-nous sur la pointe des pieds et laissons-les à leurs mamours.

*Montréal, 28 septembre 2020*























